Le Point
Historia
FÉVRIER - MARS 2013
HORS-SÉRIE



Les « frères » sont de moins en moins nombreux : FAUX

100 idées reçues sur les francs-maçons (et leur histoire)

Tout ce que vous avez cru à tort sur les origines, l'influence, les rites ou les figures célèbres de la confrérie. Mais aussi sur la place des femmes et les scissions entre les grandes obédiences, la coexistence avec le pouvoir, civil ou religieux.

L 19533 - 9 H - F: 6,50 € - RD

ÉDITO



L'OMBRE ET LA PUISSANCE

Qu'est-ce qui nous fascine tous chez les francs-maçons pour qu'ils envahissent, à ce point, les devantures des libraires et des marchands de journaux ? C'est bien simple : derrière leurs murs sécurisés, ils combinent à la fois le pouvoir et le secret, l'ombre et la puissance.

Le journalisme, c'est l'enquête, et l'enquête, c'est la recherche des vérités que l'on veut nous cacher. D'où le déluge de publications en tout genre qui déferle chaque année sur les francs-maçons. Le pire et le meilleur. Des plongées informées et des fatras de bêtises complotistes, le mystère et le verrouillage alimentant toujours, hélas, les fantasmes.

Tout a donc été dit sur les francs-maçons. Avec ce hors-série, nous ne prétendons pas ajouter une pierre de plus à un édifice déjà considérable. Nous entendons seulement décortiquer, démythifier, « déconstruire », comme aurait dit le philosophe Jacques Derrida, et rétablir les faits afin de pouvoir trier, enfin, le vrai du faux. Sans parti pris.

Sous la houlette de Pierre Baron, le directeur de la rédaction d'*Historia*, nous avons passé en revue toutes les idées reçues sur cette confrérie, concernant son histoire, ses personnalités, ses rites et ses rituels. C'était la meilleure façon d'essayer de comprendre ce mouvement qui, depuis le XVIII[e] siècle, imprime sa marque sur la société française.

Vous découvrirez ainsi que croire en un Être suprême n'est plus obligatoire pour entrer dans une loge : les agnostiques et les athées sont désormais acceptés dans la franc-maçonnerie dite libérale. Vous apprendrez encore que, contrairement à une légende qui a la vie dure, le président américain Abraham Lincoln n'était pas franc-maçon, mais que Wolfgang Amadeus Mozart, si, et que le compositeur autrichien a même écrit un opéra maçonnique, ce chef-d'œuvre qu'est *La Flûte enchantée*. Vous saurez aussi que les emplois dans la police ne sont pas interdits aux francs-maçons, n'en déplaise aux rabâcheurs d'idées reçues, au point qu'un quart des commissaires sont aujourd'hui des frères ! Ce sont là quelques exemples.

Gageons que vous vous sentirez moins naïfs et plus informés quand, enfin, vous aurez pu tordre le cou à tous les clichés. Bonne lecture !

Franz-Olivier Giesbert

Alain Le Toquin/akg-images

SOMMAIRE

HISTOIRE

7 Les maçons sont les héritiers des compagnons du Moyen Âge
8 Il s'agit d'une confrérie directement issue des Rose-Croix
9 On connaît seulement la franc-maçonnerie spéculative
10 Les francs-maçons se reconnaissent des grands maîtres templiers
11 La toute première loge est créée au XVIIIe siècle
12 Un Plantagenêt introduit la maçonnerie en France
13 Chaque loge a ses règles
14 À La Rochelle est créée la première loge de France, en 1732
15 La Grande Loge de France existe sans discontinuer depuis 1738
16 Les temples sont interdits aux femmes
17 L'Église ne les a jamais condamnés
18 La Marianne républicaine n'a pas été récupérée par les frères
19 Aux états généraux de 1789, les maçons du tiers état sont les plus nombreux
20 Les tombes du Père-Lachaise arborant une pyramide abritent des initiés
21 Les maçons sont les grands vainqueurs des Trois Glorieuses
22 Pendant la Commune, les insurgés maçons restent dans l'ombre
23 La réhabilitation de Dreyfus est leur œuvre
24 Les catholiques n'ont jamais cru au complot maçonnique
25 Les Juifs sont admis depuis les années 1900
26 C'est une société secrète
27 La statue de la Liberté de Paris est baptisée l'Éloge de l'amitié
28 L'école laïque a été défendue par tous les maçons
29 La séparation de l'Église et de l'État n'a aucun lien avec la confrérie
30 Frère et communiste ? Pas de problème
31 L'affaire Stavisky a pour origine un complot antimaçonnique
32 Les maçons sont très nationalistes
33 Les Allemands obligent Pétain à s'attaquer aux frères
34 Les archives maçonniques sont restituées dès 1945
35 Pendant la guerre, des maçons entrent en résistance, à titre individuel
36 Des obédiences autorisées dans tous les pays et sur tous les continents
37 La police est interdite aux maçons
38 Les initiés sont de moins en moins nombreux en France
39 Les frères n'ont toujours pas droit à des funérailles religieuses
40 Les fraternelles sont reconnues par la maçonnerie
41 Paris est aujourd'hui la première ville maçonne de France

PERSONNALITÉS

43 Mozart ne fait pas allusion à la maçonnerie dans ses œuvres
44 Casanova est exclu de sa loge pour ses excès libertins
45 Cambacérès est toujours resté très discret sur son initiation
46 La majorité des Encyclopédistes ne sont pas des frères
47 La Fayette devient maçon en Amérique
48 La princesse de Lamballe est guillotinée parce qu'elle adhérait à une loge
49 Surcouf inscrit sur la voile de son bateau le *G* symbolique
50 Napoléon est franc-maçon
51 Les 28 maréchaux d'Empire sont des frères
52 Les sœurs restent à l'écart des combats féministes du XIXe siècle
53 Garibaldi, initié en Italie en 1830, ne fut qu'apprenti
54 Lamartine, l'homme de la révolution de 1848, était maçon
55 Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge, a été initié
56 L'anarchiste Louise Michel est initiée très jeune
57 Jean-Baptiste Clément, un frère sur les barricades de 1871
58 Abraham Lincoln appartient à une loge de Philadelphie
59 Abd el-Kader renonce au soufisme pour être initié
60 « Tu seras un homme, mon fils » est un texte tiré des Psaumes
61 Gustave Eiffel était maçon, d'où la forme de sa tour
62 De Gaulle écarte le maçon Pierre Brossolette pour succéder à Jean Moulin
63 Duke Ellington a toujours caché qu'il était un frère
64 François Mitterrand a été initié au début de sa carrière

Le Point

LE POINT – 74, avenue du Maine, 75682 Paris Cedex 14 – Tél. : 01 44 10 10 10 – Fax : 01 43 21 43 24.

Directeur de la publication : Franz-Olivier Giesbert. **Rédaction en chef** : Pierre Baron. **Édition et coordination** : Patricia Crété et Éric Pincas. **Iconographie** : Annie-Claire Auliard. **Secrétariat de rédaction** : Xavier Donzelli. **Conception et réalisation** : Stéphane Ravaux, assistés de Davy Auclert et Nicolas Cox. Ont participé à ce numéro : Alain Bauer, Philippe Benhamou, Roger Dachez, Véronique Dumas, Marc de Jode, Laurent Kupferman. **Diffusion et développement** : Jean-François Hattier, 01 44 10 12 01, jfhattier@lepoint.fr. **Publicité** : Directrice commerciale publicité et développement : Caroline Nourry, 01 44 10 13 96.

Le Point, fondé en 1972, est édité par la Société d'exploitation de l'hebdomadaire Le Point-Sebdo, société anonyme au capital de 10 100 160 euros, 74, avenue du Maine, 75682 Paris Cedex 14 – R.C.S. Paris B 312 408 784. **Président-directeur général** : Cyrille Duval. Associé principal : ARTEMIS S. A. **Dépôt légal** : à parution – n° ISSN : 0242 – 6005 – n° de commission paritaire : 0615 C 79739. **Impression** : Canale, via Liguria, 24, 10071 Borgaro, Turin (Italie). **Diffusion** : MLP.

Le Point contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Il suit les recommandations du Bureau de vérification de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant au BVP, BP 4058, 75362 Paris Cedex 08.

Photo de couverture : Alain Le Toquin/akg-images

RITES ET RITUELS

66 Croire en un Être suprême est obligatoire pour entrer en loge
67 Au fronton de la Déclaration des droits de l'homme, l'équerre et le compas
68 Le billet de un dollar américain est maçonnique
69 La chaîne d'union représente les fers des esclaves libérés
70 La France ne compte que des loges « régulières »
71 Il faut avoir 30 ans révolus pour être admis dans une loge
72 À chaque atelier, son morceau de batterie, avec tambour et cymbales
73 Les francs-maçons s'inspirent du catéchisme
74 Quelle que soit l'obédience, le tableau de loge est identique
75 Seule la Saint-Jean du 24 juin est célébrée
76 La poule est toujours représentée dans les temples
77 La croix est interdite dans l'enceinte d'un temple
78 Le port de l'épée leur est interdit
79 Le corps judiciaire de l'obédience dépend du Tribunal de grande instance
80 Le pain et le vin sont présents à chaque réunion
81 La clepsydre se trouve dans tous les cabinets de réflexion
82 Les frères ne tolèrent pas la poudre blanche
83 La maçonnerie est réservée à une élite sociale
84 La parole prime en permanence dans les loges
85 Les enfants de la veuve sont les orphelins que tout maçon doit aider
86 *Blackbouler* est un terme utilisé lors des élections américaines
87 Le Lions Club est l'émanation d'une obédience américaine
88 La lettre *G*, souvent représentée, est l'initiale de *Grand*
89 Il n'y a que trois degrés dans l'initiation
90 La truelle est le symbole du travail manuel
91 Lors de la tenue blanche, tous les frères sont vêtus de blanc
92 La cérémonie d'initiation rappelle le meurtre de Caïn
93 Seule l'ultime initiation fait le maçon
94 Le pavé noir et blanc évoque le sol du Temple de Salomon
95 On trouve toujours dans la loge un chandelier à sept branches
96 Le banquet se termine en trinquant
97 Le tablier est forcément en peau
98 *Liberté, Égalité, Fraternité* est la devise des maçons avant de devenir celle de la République
99 L'acacia est la seule plante symbolique
100 Il existe des signes de reconnaissance visuels, mais jamais de contact
101 Le vénérable est le frère le plus âgé de la loge
102 La planche est l'estrade sur laquelle l'initié donne sa conférence
103 Il n'y a que deux outils fondamentaux : le compas et la règle
104 L'année maçonnique commence le 1er janvier
105 Les trois points sont une invention récente
106 Toute référence à l'alchimie est interdite en loge
107 En entrant en maçonnerie, on change d'identité
108 Toutes les planètes sont représentées dans les temples

TEMPLES D'EXCEPTION

110 En Belgique
111 En Grande-Bretagne
112 Aux États-Unis
114 Les livres

NOS AUTEURS



Ballet/Sipa - DR - Gil Lefauconnier
Jacques Graf/editpluto - DR - Davy Audert

Alain Bauer
Professeur titulaire de la chaire de criminologie au Conservatoire national des arts et métiers, il a publié en 2012 *La Criminologie pour les nuls* (First).

Philippe Benhamou
Docteur en sciences des organisations, membre de la Grande Loge de France, il est l'auteur de *La Franc-Maçonnerie illustrée pour les nuls* (First, 2012).

Roger Dachez
Président de l'Institut maçonnique de France, historien de la confrérie, il a cosigné *Les Deux Grandes Colonnes de la franc-maçonnerie* (Dervy, 2012).

Marc de Jode
Journaliste, notamment à la RTBF, initié en 1983, fondateur de trois loges, il a coécrit le *Dictionnaire universel de la franc-maçonnerie* (Larousse, 2011).

Véronique Dumas
Diplômée en littérature et civilisation françaises, collaboratrice régulière de notre magazine depuis 1996, elle s'intéresse notamment au patrimoine.

Laurent Kupferman
Comédien, journaliste, il a rédigé plusieurs ouvrages consacrés à la franc-maçonnerie, dont *Ce que la France doit aux francs-maçons* (First, 2012).



Des compagnons du Moyen Âge aux fraternelles actuelles, des premières loges écossaises de la fin du XVI[e] siècle à celles de Bordeaux au XVII[e], les francs-maçons ont tracé leur route dans les méandres agités des révolutions et insurrections en tout genre.

L'HISTOIRE ET LES FAITS

1599
Création, à Édimbourg, en Écosse, de la toute première loge dans le monde : Mary's Chapel. Elle deviendra un modèle pour tous les francs-maçons.

1723
Publication des *Constitutions* d'Anderson, véritable charte de la maçonnerie moderne rédigée deux ans plus tôt par John Montagu.

1871
Le 29 avril, bannières au vent, des dizaines de milliers de frères prennent part à la Commune de Paris. Beaucoup seront arrêtés, déportés ou fusillés.

1940
Le 14 août, une loi votée par le régime de Vichy interdit les sociétés secrètes – donc les obédiences, qui sont dissoutes.

LES MAÇONS SONT LES HÉRITIERS DES COMPAGNONS DU MOYEN ÂGE

FAUX

De leurs ancêtres bâtisseurs ils ont repris le fonctionnement corporatiste, la tradition d'un savoir-faire oral jalousement gardé et deux outils très symboliques : l'équerre et le compas.

On a longtemps soutenu cette thèse, qui était et demeure inscrite dans le cœur de nombreux francs-maçons. La critique récente en a cependant montré les invraisemblances. Dès 1717, lorsque est fondée à Londres la première Grande Loge de la franc-maçonnerie dite « spéculative » – c'est-à-dire composée de frères qui n'exercent plus le métier de maçon mais manient, selon la formule consacrée, des « édifices intellectuels ou spirituels » *(lire p. 9)* –, on se met en devoir de donner à cette nouvelle structure, dont il n'existe aucun précédent, des origines anciennes et vénérables. La théorie des bâtisseurs des cathédrales y pourvoit aisément.

En fait, c'est dans l'histoire du métier publiée dans les *Constitutions* d'Anderson – véritable charte de la maçonnerie parue en 1723 *(lire p. 13)* – que pour la première fois on relate la longue histoire supposée des frères. Histoire qui fait la part belle à la fable, à la légende et au mythe, à rebours des méthodes de l'historiographie moderne. Ainsi, la première loge se serait tenue au Paradis terrestre puis, traversant l'Histoire, elles se seraient succédé, au fil des siècles, en passant évidemment par celles des constructeurs du Moyen Âge.

Les loges spéculatives ont fait leur apparition dans le courant du XVII[e] siècle en Angleterre. Or, depuis au moins le XVI[e], il n'existe plus aucune loge opérative *(lire p. 10)* de type médiéval dans ce pays. La transition est donc impossible. Autre hypothèse avancée : la filière écossaise. Pendant le XVII[e] siècle, les loges de ce pays, encore professionnelles, admettent en effet dans leurs rangs des personnes étrangères au métier, des notables locaux que l'on nomme les *Gentlemen Masons*. Là encore, la piste est sans issue : des recherches récentes ont prouvé qu'il s'agissait de membres honorifiques qui ne remettaient plus jamais les pieds dans la loge qui les avait reçus : comment, dès lors, l'auraient-ils transformée en loge spéculative ?

La question reste donc ouverte. On sait seulement que, dans le courant du XVII[e] siècle, des loges spéculatives apparaissent en Angleterre et n'ont aucun antécédent connu. Des *Gentlemen Masons* d'origine écossaise qui auraient essaimé en Angleterre ? **Des intellectuels qui auraient copié les usages et les décors symboliques des anciens maçons pour se livrer à leurs travaux en cachette,** en un temps où les complots se tramaient de toutes parts ? Quoi qu'il en soit, les francs-maçons spéculatifs en ont hérité le symbolisme, qui est au centre de leur existence et de leurs rituels. Les historiens ont encore du pain sur la planche… ●

Roger Dachez



BNF/PixPalace

MODÈLES Les frères parvenus au deuxième des trois degrés de leur formation maçonnique sont précisément appelés « compagnons ». (*Construction du Temple de Jérusalem*, enluminure du Maître de Boucicaut, XV[e] s.)

IL S'AGIT D'UNE CONFRÉRIE DIRECTEMENT ISSUE DES ROSE-CROIX

FAUX

Des similitudes très troublantes ! Certains temples pratiquent des rites inspirés de ces sociétés secrètes versées dans l'occultisme. Sans parler du grade de chevalier Rose-Croix…

Entre 1614 et 1616, en Allemagne, sont publiés trois manifestes énigmatiques. Ils racontent l'histoire d'un personnage mythique, Christian Rosencreutz, parti à la découverte de secrets merveilleux en Arabie puis revenu en Allemagne pour constituer un petit cénacle de sages sous le double emblème de la rose et de la croix. Des esprits brillants cherchent alors à entrer en contact avec eux, comme Michael Maier en Allemagne et Robert Fludd en Angleterre. Peine perdue. Ces hommes inconnus, décidés à perpétuer l'enseignement de Rosencreutz à travers toute l'Europe, vont demeurer sourds à ces appels. Et pour cause : ils n'ont jamais existé…

En revanche, on sait aujourd'hui que ces textes furent rédigés par un petit groupe de jeunes théologiens luthériens – le cénacle de Tübingen – qui déploraient que l'espoir qui s'était levé avec la Réforme ait abouti à des guerres de religion et que l'esprit de liberté qu'avait annoncé Luther ait fait place, même dans les pays de la Réforme, à une orthodoxie sourcilleuse et peu tolérante. **Ils souhaitaient donc une « nouvelle Reformation » et se plaçaient sous une bannière qui reprenait deux emblèmes présents dans les armes familiales de Luther : les roses et la croix.**

En quelques années, le thème échappe à ses inventeurs. Théosophes ou alchimistes s'en emparent et prétendent connaître les Rose-Croix. Au début du XVIII[e] siècle, on voit apparaître, par génération spontanée en Allemagne, des groupes dénommés « Rose-Croix d'or », qui mêlent à leurs pratiques des éléments tirés de la kabbale et de l'alchimie. Entre 1777 et 1786, ils constituent une organisation plus structurée qui compte des dizaines de cercles et regroupe des centaines de membres. C'est dans ce sillage que le grade maçonnique de chevalier (ou souverain prince) Rose-Croix fait son apparition, à la fin des années 1750, sans doute en France. Le fait qu'il est d'inspiration protestante n'a pas été mis en doute.

Au cours du XIX[e] siècle – et jusqu'à nos jours –, des groupes, comme l'ordre ancien et mystique de la Rose-Croix, fondé en Amérique au début du XX[e] siècle, prétendront reprendre cet héritage rosicrucien – sans preuve convaincante, naturellement. Il existe aussi en Angleterre, depuis 1865, une société de francs-maçons, la Societas rosicruciana in Anglia, se livrant à l'étude de cette tradition de la Rose-Croix. Les fondateurs de cette dernière, qui sont demeurés inconnus, ou presque, n'en ont pour autant jamais réclamé les droits… ● R. D.



The Granger Collection NYC/Rue des Archives

ÉSOTÉRISME Les deux symboles du mouvement mystique fondé au XV[e] siècle par Christian Rosencreutz. (D'après une gravure tirée de l'ouvrage *Summum bonum*, du théosophe Robert Fludd, 1629.)

ON CONNAÎT SEULEMENT LA FRANC-MAÇONNERIE SPÉCULATIVE

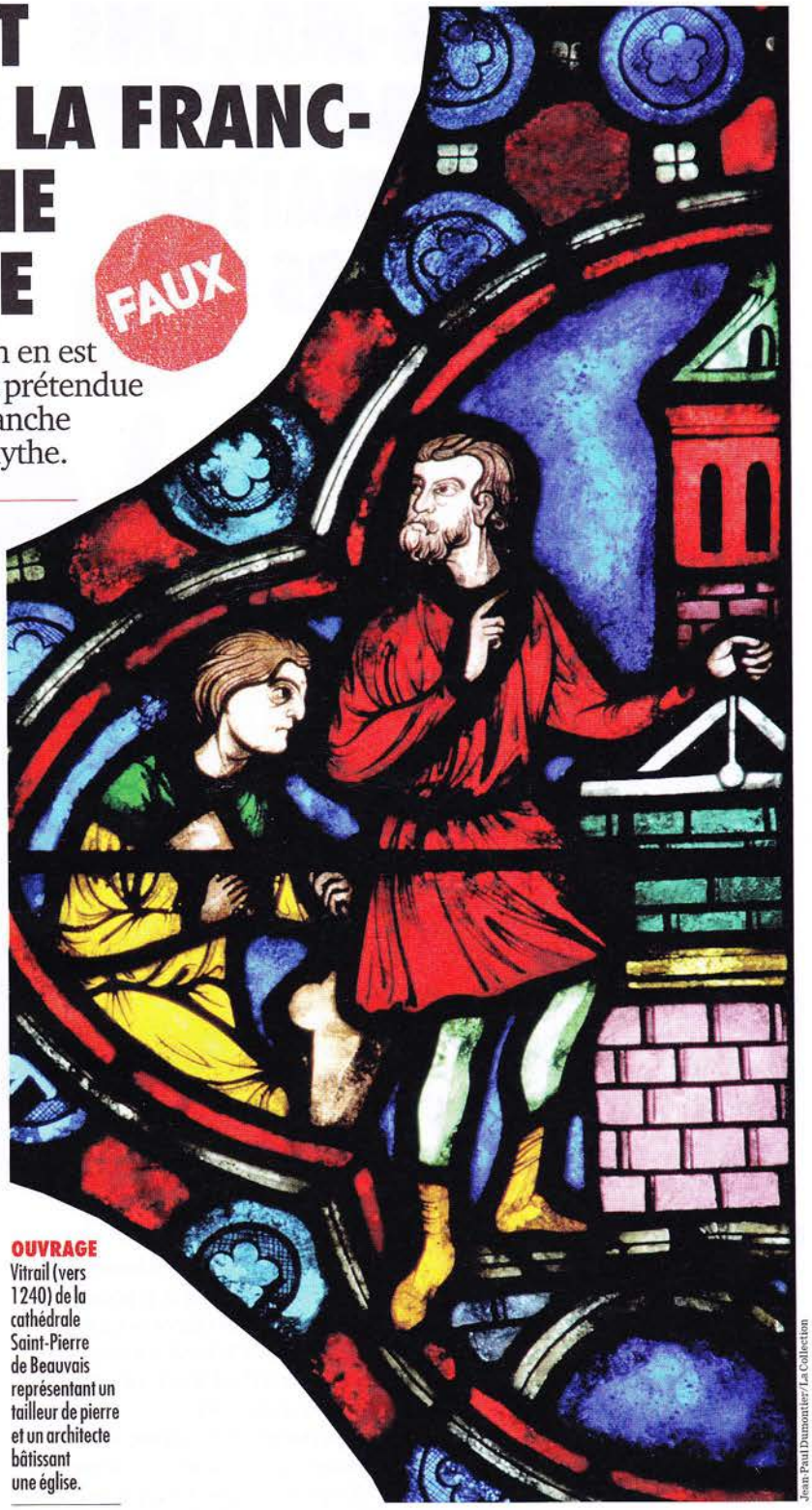
FAUX

En l'absence de trace écrite, on en est réduit à des conjectures sur la prétendue filiation artisanale de cette branche moderne et spéculative. Un mythe.

À l'origine, il y a la franc-maçonnerie opérative – celle des maçons de métier, qui, au Moyen Âge, se réunissent dans des loges de chantier pour construire des cathédrales, mais aussi de simples églises ou des demeures seigneuriales. Puis vient la franc-maçonnerie spéculative, apparue au cours du XVII[e] siècle et qui subsiste encore de nos jours. Elle ne rassemble plus que des hommes – et des femmes – qui se livrent à des travaux purement intellectuels en usant du décor et des symboles de la maçonnerie opérative pour travailler à l'édification de « cathédrales spirituelles » – les maçons emploient également la formule « temple intérieur ».

La question des relations de filiation entre ces deux époques demeure controversée. Ce qui l'est moins, c'est la place évidente et incontestable que les outils du métier (équerre, compas, niveau, maillet, ciseau) et les concepts de l'architecture (colonnes, arcs, pierres taillées) jouent dans le rituel maçonnique. **La branche spéculative est ainsi un jeu symbolique dont les rituels reproduisent certains éléments de la vie des chantiers opératifs**, mis en scène dans ses divers grades – les premiers étant ceux d'apprenti, de compagnon et de maître.

Certains francs-maçons modernes, comme le métaphysicien René Guénon (1886-1951), encore influent dans certains milieux maçonniques en France, ont parfois déploré la « dégénérescence » du mouvement spéculatif ; la véritable initiation, selon eux, consisterait à combiner l'exercice du métier et la réflexion sur sa portée symbolique. Vaste débat, que les frères se plaisent à alimenter… Toujours est-il que la référence, romantique et fantasmée, aux maçons du Moyen Âge – époque qui n'est redevenue respectée que depuis le milieu du XIX[e] siècle – demeure assurément l'un des lieux communs les plus répandus de la pensée maçonnique. ● R. D.



OUVRAGE Vitrail (vers 1240) de la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais représentant un tailleur de pierre et un architecte bâtissant une église.

Jean-Paul Dumontier/La Collection

LES FRANCS-MAÇONS SE RECOMMANDENT DU GRAND MAÎTRE DES TEMPLIERS

FAUX

Capter le legs de ces chevaliers, c'est pour l'organisation revendiquer la succession de ce mouvement qui fit de l'ombre à la puissante Église.



ARDEUR Jacques de Molay (v. 1243-1314), dernier chef des Templiers, s'oppose au roi Philippe le Bel, qui ordonne que l'ordre soit démantelé. Emprisonné, il terminera sur le bûcher.

adoc-photos

Rose-Croix, passé opératif et Templiers font partie des trois mythes fondateurs de la franc-maçonnerie. Ainsi que l'ont établi tous les spécialistes modernes de l'histoire du Temple, aucune survivance de ces chevaliers, fût-elle secrète, n'est soutenable. Cela relève de la pure légende.

Le rapprochement suggéré par cette idée reçue date du milieu du XVIII[e] siècle et provient, avant toute chose, d'un certain goût du public pour l'histoire des ordres chevaleresques – surtout militaires et religieux, au premier rang desquels celui du Temple. La tragédie de sa disparition, sous les coups conjugués du roi de France Philippe le Bel et du pape Clément V, a beaucoup fait pour l'élaboration de cette légende.

Dès 1736, un frère d'origine écossaise, actif à Paris, André Michel Ramsay, publie un *Discours* qui connaîtra un succès prodigieux. Il postule une nouvelle origine de la franc-maçonnerie : non plus les bâtisseurs de cathédrales, mais les croisés de la guerre sainte en Palestine, et spécialement l'union des maçons qui construisaient des forteresses avec les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, c'est-à-dire les chevaliers de Malte, les ennemis jurés des Templiers !

Il n'est d'ailleurs pas certain que cette chevalerie maçonnique ait toujours été prise au sérieux par les véritables aristocrates de ce temps. On connaît le mot cruel de Joseph de Maistre, écrivain, philosophe, membre éminent de la maçonnerie : « Qu'est-ce qu'un chevalier, créé à la bougie dans le fond d'un appartement, et dont la dignité s'évapore dès qu'on ouvre la porte ? »

Au thème chevaleresque va rapidement s'ajouter – et même s'identifier – le mythe templier. **Dès 1750, on connaît des grades qui attribuent à la franc-maçonnerie la succession de l'ordre du Temple.** En Allemagne, cela donne naissance à un système qui va même connaître une certaine importance, entre 1765 et 1785 environ : la Stricte Observance templière, dont dérive un rite maçonnique toujours bien vivant, le Rite écossais rectifié. Sous l'Empire, un ordre du Temple, fondé par Bernard Raymond Fabré-Palaprat (1773-1838), aura pignon sur rue et organisera des cérémonies fastueuses en public : les francs-maçons y seront nombreux.

De nos jours, les ordres du Temple sont innombrables, généralement confidentiels et simplement fantaisistes, parfois obscurs et inquiétants – voire criminels, comme l'ordre du Temple solaire. Inutile de dire que quand les francs-maçons « jouent aux Templiers » ils ne se font guère de mal… ● R. D.

LA TOUTE PREMIÈRE LOGE EST CRÉÉE AU XVIIIE SIÈCLE

FAUX

En l'espace de cent ans, elles fleurissent en Angleterre, et le dogme se propage en catimini dans des assemblées discrètes, notamment dans la France d'avant 1789. Une ascension fulgurante.

Mary's Chapel, à Édimbourg, en Écosse, est la loge maçonnique la plus ancienne au monde. Elle date de 1599. Si les loges de maçons opératifs du Moyen Âge en France, en Allemagne ou en Angleterre ne duraient que le temps d'un chantier – chantier qui s'éternisait parfois pendant des décennies… –, les loges écossaises de la fin du XVIe répondent à un schéma bien différent.

En effet, une réforme majeure de l'organisation de la profession de maçon est conduite par un officier de la Couronne, William Schaw, maître des travaux du roi Jacques VI d'Écosse (1567-1625). Au terme des *Statuts et ordonnances que doivent observer tous les maîtres maçons de ce royaume*, qu'il édicte en 1598-1599, l'ensemble du territoire est attribué à des loges fixes et permanentes qui contrôlent la progression des ouvriers dans les grades du métier et assurent les relations avec la guilde municipale des maîtres, l'Incorporation. Ces *Statuts* furent donnés lors d'une réunion de la première – dans l'ordre de la dignité – de toutes ces loges nouvelles : Mary's Chapel, à Édimbourg, devenue spéculative depuis déjà bien longtemps.

Il n'est pas exagéré de dire que c'est le schéma écossais de la profession de maçon, adopté sous l'égide de Schaw, qui sera le modèle des loges spéculatives lorsqu'elles vont apparaître en Angleterre, environ un siècle plus tard. Les plus anciens rituels connus à ce jour sont ceux de ces vieilles loges écossaises – dont Mary's Chapel –, et la maçonnerie spéculative en a justement hérité. Les rituels modernes, malgré de nombreuses et parfois profondes évolutions, en portent encore la marque aisément reconnaissable. Pour cette raison, un érudit écossais, Robert Cooper, bibliothécaire de la Grande Loge d'Écosse, a coutume de dire – avec un peu d'excès, mais non sans quelque vérité – que William est le créateur de la franc-maçonnerie. En ce cas, le pèlerinage à la doyenne Mary's Chapel, dans les brumes écossaises, devrait être considéré comme un devoir pour tous les frères du monde… ● R. D.



akg-images/Elie Bernager

CERTIFICAT Patente datant de cette époque. Ce document confère à une loge une charte officielle et lui permet d'être reconnue par les instances supérieures de la franc-maçonnerie.

UN PLANTAGENÊT INTRODUIT LA MAÇONNERIE EN FRANCE

FAUX

Né outre-Manche, l'ordre se trouve vite confiné dans le royaume. Des missionnaires sont alors envoyés pour propager le nouvel évangile. Tâche, pour notre pays, qui incombe à l'illustre famille régnante anglaise.

Nul ne sait au juste quand les premiers maçons prennent pied, sinon dans notre pays, du moins sur le Vieux Continent. Selon une tradition ancienne, deux loges, l'une écossaise, l'autre irlandaise, s'y installent dès 1688 à la suite de l'émigration jabobite (du nom du souverain Jacques II Stuart) – et de la Glorieuse Révolution, qui chasse les Stuarts du trône d'Angleterre. Le roi catholique déchu trouve refuge avec les régiments qui lui sont restés fidèles à Saint-Germain-en-Laye, une demeure de son cousin Louis XIV. C'est là d'ailleurs qu'il rendra son dernier souffle, le 16 septembre 1701.

Très tôt, on trouve des francs-maçons dans les armées, en Angleterre, en Irlande, en Écosse et, un peu plus tard, en France et en Allemagne. Deux loges régimentaires sont supposées avoir existé à Saint-Germain-en-Laye : La Parfaite Égalité, dans le régiment d'infanterie de Walsh (des gardes irlandais), et La Bonne Foy, dans celui de Dillon (des gardes écossais). Des loges portant ces noms sont officiellement enregistrées par le Grand Orient de France en 1777 et 1778, mais il n'existe à ce jour aucune preuve documentaire de leur continuité avec des loges en activité dès la fin du XVII[e] siècle – nulle trace de cette époque n'a été retrouvée.

Pour autant, il paraît tout à fait plausible que des frères militaires aient foulé notre sol dès les années 1680. Toutefois, la première loge officielle, connue de façon certaine, est celle qui se crée à Paris, rue des Boucheries (dans l'actuel quartier de Saint-Germain-des-Prés), vers 1725. Elle est, elle aussi, composée d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais jacobites.

La première maçonnerie installée en France est naturellement britannique. Elle mettra une bonne dizaine d'années à devenir vraiment française et sortir ainsi d'une certaine confidentialité. Son premier grand maître est élu en 1738 : il s'agit de Louis Antoine de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, compagnon de jeunesse de Louis XV, choisi comme « grand maître général et perpétuel des maçons dans le royaume de France ». Avec lui, après une fondation entourée de brumes, s'ouvre le siècle d'or de la maçonnerie de notre pays. ● R. D.

DYNASTIE
Les gisants d'Aliénor d'Aquitaine (au premier plan), Richard Ier Cœur de Lion, son fils, et Isabelle d'Angoulême, la femme de Jean sans Terre, à l'abbaye de Fontevraud, dans le département de Maine-et-Loire.



Bridgeman-Giraudon



Stephane Lehir/Gothis

HIÉRARCHIE Réunion (appelée « tenue ») au Grand Orient de France, à Paris. Chaque entité est dirigée par un collège d'« officiers », au sommet duquel se situe le vénérable (au centre).

CHAQUE LOGE A SES RÈGLES

FAUX

Attention, chasse gardée ! Le temple n'est pas un moulin. Et le vénérable maître, le seul timonier, dicte sa loi aux adeptes.

Hypothèse invalidée par l'existence du livre phare de l'organisation, les *Constitutions*, rédigées par un certain James Anderson. Ce pasteur presbytérien d'origine écossaise – dont le père a appartenu à une vieille loge de métier, à Aberdeen, en Écosse – est chargé d'écrire les obligations auxquels doivent s'astreindre les ouvriers des chantiers. Ce travail achevé, approuvé par la Grande Loge de Londres, est publié en 1723 sous ce simple titre : *Constitutions*, dites d'Anderson. Ce sont les fondements de la maçonnerie anglaise auxquels tous les frères, quels que soient les rites et les pays, vont se référer.

Faisant preuve d'une érudition laborieuse et incertaine, brodant autour de récits improbables et invérifiables, Anderson s'emploie surtout à asseoir l'idée que la Grande Loge – une véritable innovation dans le métier – a des sources très anciennes. Il forge la thèse selon laquelle si l'on n'en a guère entendu parler jusque-là – et pour cause : elle n'a jamais existé ! –, c'est parce qu'elle a été « négligée » par ses grands maîtres – tout aussi imaginaires – et qu'elle s'est par conséquent « endormie »…

Le texte commence cependant par deux sections (deux « titres ») qui ont fait couler beaucoup d'encre. Le premier, « Concernant Dieu et la religion », exprime une grande tolérance et encourage à oublier les divisions entre confessions rivales pour faire prévaloir entre tous « cette religion sur laquelle tous les hommes sont d'accord ». Le texte ne s'en ouvre pas moins par la proscription explicite de l'« athée stupide » et du « libertin irréligieux ».

Le second, « Du magistrat civil et subordonné », insiste sur le loyalisme des francs-maçons, qui ne doivent donner aucun encouragement à des « complots ou conspirations contre la paix et le bien-être de la nation ». Jusqu'à nos jours, ce texte fondateur est considéré comme la charte universelle de toute la franc-maçonnerie à travers le monde.

Tout n'est pourtant pas si simple. Si le caractère ouvertement spiritualiste et pacifique – nous dirions aujourd'hui « apolitique » – de la confrérie n'a jamais fait débat, en Angleterre, par exemple, et demeure parmi les principes essentiels de la plus grande partie de la franc-maçonnerie mondiale, d'obédience anglo-saxonne, en France, les choses évoluent différemment. Ainsi, à la fin du XIX[e] siècle, naît un courant largement anticlérical et farouchement républicain.

Une particularité hexagonale qui ne doit pas nous faire oublier que dans notre pays l'on trouve peu de francs-maçons, mais également peu de loges ou d'obédiences qui répudient le travail historico-mythique mené par Anderson. ● R. D.



PORT D'ATTACHE
L'organisation s'implante d'abord dans les grandes cités. Les premiers adeptes rochelais exercent des professions en rapport avec la vocation maritime de la ville. Parmi eux se trouvent même quelques corsaires…

Leoty/Andia.fr

C'EST À LA ROCHELLE QU'EST CRÉÉE LA TOUTE PREMIÈRE LOGE DE FRANCE, EN 1732

FAUX

Ce fief protestant, gagné au dogme, devient la base arrière d'une opération de prosélytisme à travers la Charente et la Gironde. Et les bateaux cinglant vers le Canada transportent des contingents de fidèles.

Contre-vérité qui contient du vrai… Car, si la première loge de La Rochelle est créée en 1744 sous le nom de La Sincérité et la Concorde, c'est bien à Bordeaux, en 1732, que naît la toute première, baptisée L'Anglaise, qui doit son nom à ses créateurs, trois marins anglais et anglicans : Martin Kelly, Nichols Staimton et Jonathan Robinson. À partir de là, une véritable maçonnerie maritime se développe dans le port girondin, sous influence anglaise – elle tient même ses travaux dans la langue de Shakespeare !

Huit ans plus tard, La Française voit le jour, qui regroupe des frères catholiques et francophones. Deux autres ateliers se suivent peu de temps après : La Parfaite Harmonie, en 1744, qui rassemble de nombreux hommes de loi, et L'Amitié, ou L'Amitié allemande, en 1746, une loge de négociants et de voyageurs qui compte le consul de Prusse et le comte de Pontac, propriétaire des vignobles de Haut-Brion. La maçonnerie prend son essor et, à la fin du XVIII[e] siècle, on dénombre à Bordeaux 3 000 initiés, parmi lesquels le plus illustre d'entre eux : Charles Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, initié peu avant le 16 mai 1730, à Westminster, en Angleterre.

Les curieux ne manqueront pas la balade dans la cité girondine, laquelle regorge de symboles maçonniques. Les amateurs d'opéra pourront écouter leurs œuvres favorites dans un grand théâtre financé par les membres de la loge L'Amitié, construit par l'architecte – et frère – Victor Louis (1731-v. 1811), sous l'impulsion du gouverneur de Guyenne Louis François Armand de Vignerot Du Plessis, filleul de Louis XIV et de la duchesse de Bourgogne, petit-neveu du cardinal de Richelieu et intime du frère et roi Louis XV. ● Laurent Kupferman

LA GRANDE LOGE DE FRANCE EXISTE SANS DISCONTINUER DEPUIS 1738

FAUX

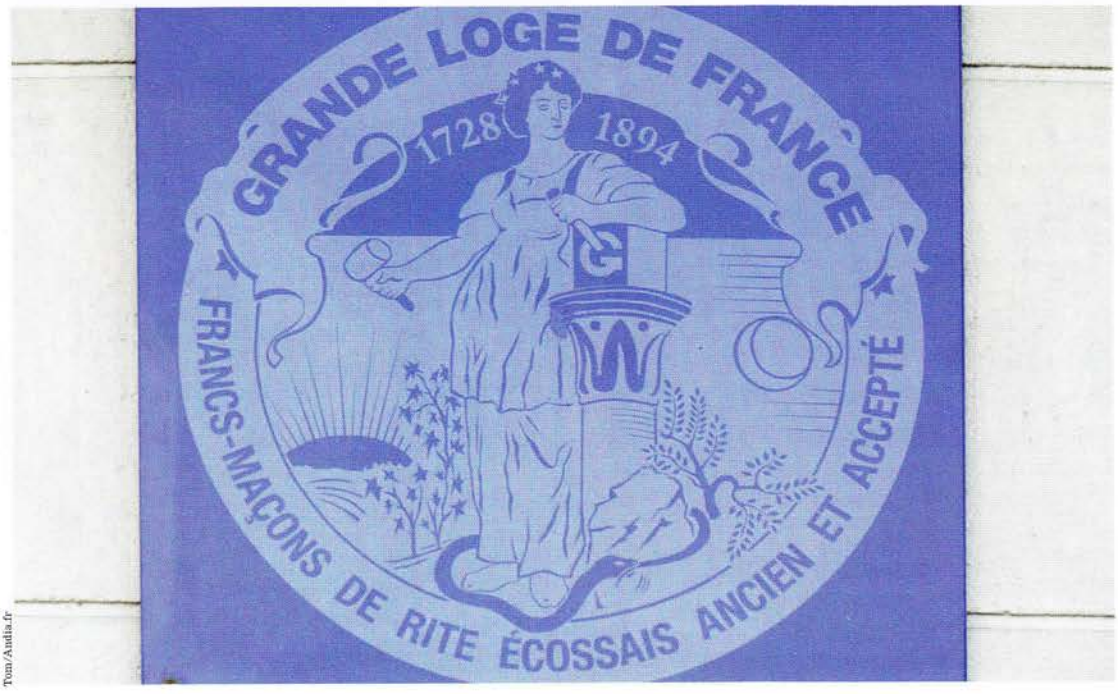
Une longévité record et un modèle de stabilité dans un pays secoué par les soubresauts de l'Histoire. Même l'interdiction décrétée par le régime de Vichy n'entamera pas son unité.

Dissensions, réformes et scission font partie de son histoire ! Le premier grand maître exerçant sur notre sol est un Anglais, le duc de Wharton, en 1728 – ce qu'atteste un document de 1735. La Grande Loge de France n'existe pas encore. Ce n'est pas avant le milieu des années 1750 qu'elle prétend imposer son autorité. Elle y parvient difficilement, dans un pays alors habitué à une profonde division des pouvoirs entre les différentes provinces. Vers 1766, de graves divergences internes entraînent la suspension de ses travaux, du moins officiellement, car les loges continuent de se réunir dans tout le pays.

À la mort du comte de Clermont, en 1771, grand maître depuis 1743, une réforme s'impose. Elle est conduite par le duc de Montmorency-Luxembourg, sous la houlette nominale du nouveau grand maître, le duc de Chartres, plus tard appelé duc d'Orléans, le futur Philippe Égalité. Elle aboutit à la formation du Grand Orient de France, héritier institutionnel direct de la « première » Grande Loge de France.

En 1804, un système de hauts grades, sorti de France sous une forme plus simple en 1786 (le « rite de perfection ») puis développé en Amérique, revient sous le nom de Suprême Conseil pour la France. L'État impérial impose un accord avec la seule puissance du pays, le Grand Orient. L'union ne survit pas au motif que ce dernier manifeste un « impérialisme » intolérable à l'égard du Suprême Conseil, qui prend alors son indépendance et, à partir de 1821, fonctionne régulièrement. **Les deux obédiences coexistent sans problème ; en 1830, elles organisent une grande fête en l'honneur de leur membre commun, le marquis de La Fayette.**

Dans les années 1870, un même courant d'opinion secoue les deux entités : laïque, positiviste, républicain. Soucieux de secouer la tutelle des hauts grades, les principaux protagonistes de ce mouvement obtiennent finalement en 1894 la formation d'une obédience souveraine, gérant les trois premiers grades (dits « loges bleues ») en reprenant le nom de la Grande Loge de France, qui n'était plus utilisé depuis 1773. Toujours en activité, elle est désormais en relation d'amitié étroite avec le Suprême Conseil de France, gérant les hauts grades du Rite écossais ancien et accepté. ● R. D.



Tom/Andia.fr

GLF
Sous ce sigle se cache une obédience, c'est-à-dire une fédération de loges (environ 600). Ses quelque 30 000 membres suivent le Rite écossais ancien et accepté.

LES TEMPLES SONT INTERDITS AUX FEMMES

FAUX

Et puis quoi encore ! Une vénérable ? Les partisans de la mixité s'exposent à une excommunication par les gardiens de l'ordre. On ne badine pas avec les traditions…

Si les *Constitutions* d'Anderson *(lire p. 13)*, cette charte de 1723 universellement acceptée par la maçonnerie moderne, refusent explicitement l'entrée des loges « aux esclaves, aux femmes et aux personnes sans moralité », dès 1774, le Grand Orient reconnaît les loges dites « d'adoption », où les femmes sont admises. Il s'agit de loges « souchées » sur une loge masculine. Le rituel est entièrement différent de celui des loges rassemblant des hommes. Les formalités habituelles de la maçonnerie et une large partie de son vocabulaire, judicieusement féminisé – apprentie, compagnonne, maîtresse, etc. – n'en subsistent pas moins. Ces loges connaissent un grand succès avant la Révolution, puis sous l'Empire, et rassemblent parfois une élite sociale. Dans l'ombre ou en marge des salons, des femmes remarquables peuvent y exercer une certaine influence morale dans la bonne société de leur temps.

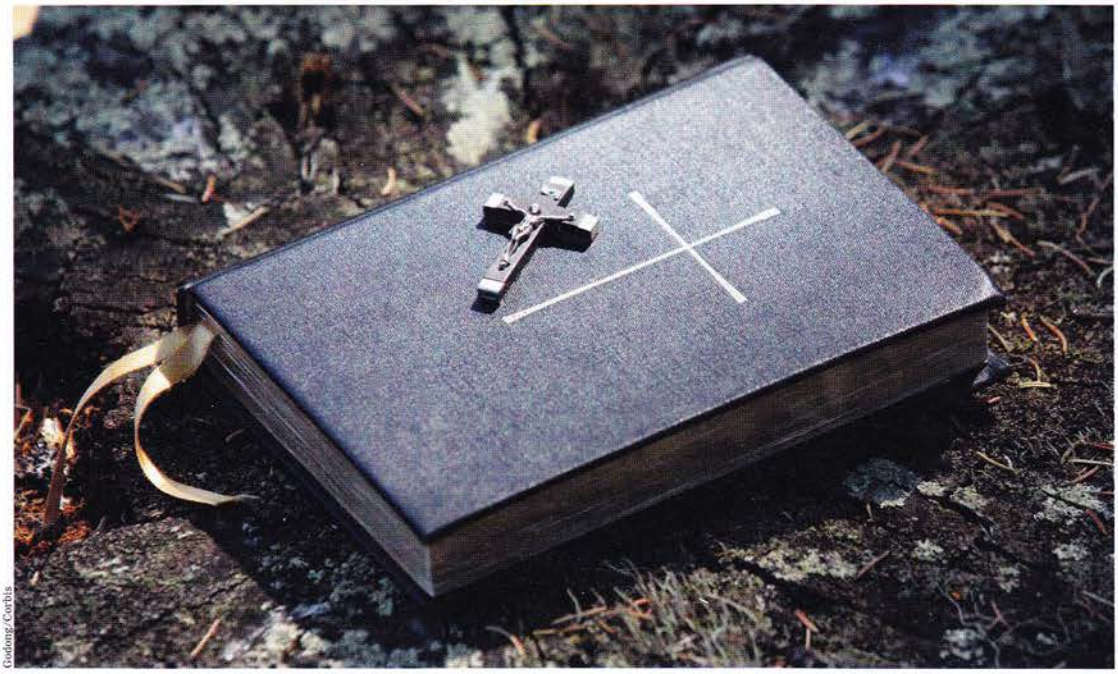
Au milieu de XIXe siècle, peinant à survivre dans un climat social nouveau, ces loges d'adoption déclinent. Il faut attendre la fin du siècle pour voir renaître, toujours en France, la maçonnerie féminine. En 1881, Les Libres Penseurs du Pecq, en région parisienne, prennent l'initiative inouïe d'initier une femme – avec un rituel masculin : il s'agit de Maria Deraismes *(lire p. 56)*. Après des sanctions administratives et la suspension de la loge, celle-ci, des frères et bientôt de nouvelles sœurs fondent en 1893 une obédience mixte indépendante : Le Droit humain. Cette obédience est aujourd'hui internationalement répandue, bien que la très grande majorité de ses membres se trouve en France.

En 1901, Le Libre Examen de la Grande Loge de France crée une première loge d'adoption sur un rituel nouveau mais à l'imitation des usages connus au XVIIIe et au XIXe siècle. Suivie d'autres avant la guerre… Elles connaissent un développement modeste, mais une activité ardente. **En 1945, souhaitant se rapprocher de la Grande Loge unie d'Angleterre, pour qui la présence de femmes dans les loges est un *casus belli*,** la Grande Loge de France accorde leur indépendance à ses loges d'adoption, qui se constituent en Union maçonnique féminine de France, laquelle deviendra, en 1952, la Grande Loge féminine de France. ● R. D.

ENTRE HOMMES
L'exclusion de la gent féminine, promulguée au XVIIIe siècle dans les *Constitutions* d'Anderson, entre en contradiction avec les idées égalitaires de la confrérie. (Candidat prêtant serment – gravure du XVIIIe siècle.)



Interfoto/La Collection



Gudong/Corbis

SOURCE
Les références à l'Ancien Testament et aux Évangiles abondent dans les différents rituels des obédiences. À commencer par l'épisode fondateur de la confrérie : l'assassinat d'Hiram, le maître d'œuvre du Temple de Salomon, cité dans le premier livre des Rois.

L'ÉGLISE NE LES A JAMAIS CONDAMNÉS

FAUX

Et pour cause : la Bible trône sur le plateau du dirigeant du temple, et chaque nouvel initié est sommé de prêter serment sur le livre saint.

Clément XII émet, en 1738, la bulle *In eminenti apostolatus specula* contre les francs-maçons, « pour des raisons de nous connues », dit-il. Cette condamnation est renouvelée en 1754 par Benoît XIV. Aux yeux de la hiérarchie catholique, le secret qui entoure les loges ne peut être que diabolique, à tout le moins suspect, car il échappe à son contrôle.

Pendant tout le XVIII[e] siècle, dans le pays de Sa Majesté Très Chrétienne, la franc-maçonnerie prospère sans entraves. Protégée par ses grands maîtres, hauts aristocrates – et assez libertins ! –, elle n'a pas à subir les conséquences de la bulle d'excommunication, car cette dernière n'a jamais été enregistrée par le Parlement de Paris. Elle n'a donc en France aucune valeur légale et n'oblige nullement la conscience des catholiques de notre pays, qui adhèrent en nombre !

Après la Restauration et la monarchie de Juillet, mais surtout après le coup d'État de 1851, le despotisme et l'intolérance catholique – fervent soutien du régime – ont partie liée : être libéral en politique, cela revient désormais à être hostile à l'Église. D'où une nouvelle avalanche de bulles d'excommunication. Cette fois, les motifs sont clairement politiques, et accessoirement religieux. Le conflit entre le goupillon et le tablier ne connaîtra plus de trêve. On connaît la figure classique du franc-maçon de la III[e] République : anticlérical, radical-socialiste et « bouffeur de curés ».

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et surtout depuis le deuxième concile du Vatican (1962), la tendance est à la décrispation. En 1917, le code de droit canon – le code civil et pénal de l'Église – condamnait les frères à l'excommunication majeure. Une nouvelle édition, publiée en 1983 sous l'égide du cardinal Joseph Ratzinger – le futur Benoît XVI –, préfet de la Congrégation romaine pour la doctrine de la foi (appelée à l'origine, en 1542, Sacrée Congrégation de l'Inquisition romaine et universelle), a levé cette exclusion automatique. Néanmoins, le même cardinal, hostile à la confrérie, rappelle deux ans plus tard que l'appartenance à une loge reste un « péché grave » qui interdit l'accès à la Sainte Communion. En pratique, les catholiques français se soucient peu de cette disposition ; prêtres ou évêques adoptent souvent une attitude libérale.

Dans les pays protestants, surtout en Angleterre, la maçonnerie d'esprit religieux n'a jamais eu maille à partir avec les autorités de l'Église d'Angleterre. De nombreux ecclésiastiques de haut rang en sont même membres… ● R. D.



D. Ademas/Divergence

LIBERTÉ
Apparue en 1792, cette déesse laïque porte le bonnet phrygien, celui des esclaves affranchis de la Grèce antique.

LA MARIANNE, SYMBOLE DE LA RÉPUBLIQUE, N'A PAS ÉTÉ RÉCUPÉRÉE PAR LES FRÈRES

FAUX

Quitte à s'accaparer les symboles de notre régime, autant mettre la main sur le gros lot : notre devise. C'est chose faite dès 1848. La célèbre effigie retombe alors dans les oubliettes de l'Histoire.

Empruntée tardivement au folklore de la révolution de 1789, la Marianne de la République ne trouve droit de cité dans les loges qu'après la chute du Second Empire. On décore alors la « sainte » républicaine d'ornements maçonniques, tel le delta, l'équerre ou le compas, qui remplacent les symboles républicains – quand ils ne s'ajoutent pas à eux : les faisceaux (représentant l'autorité de l'État), la balance (la justice) ou encore l'étoile (l'intelligence). Cette Marianne n'est donc qu'une variante locale de la figure allégorique au bonnet phrygien.

La première représentation d'une femme portant cet accessoire apparaît pendant la Révolution. Et c'est après la chute du Second Empire que son buste commence à remplacer dans les mairies celui de l'empereur défait. On la trouve depuis 1945 sur les timbres, les pièces et la communication de l'ensemble des services de l'État.

À cette époque, une grande partie de la maçonnerie étant devenue tout à la fois une caisse de résonance et un point d'appui du parti républicain, les Mariannes ont fait leur apparition dans les loges. Il en existe plusieurs variétés – dont certaines récentes –, mais elles se rencontrent surtout dans les locaux ou les loges du Grand Orient de France, beaucoup plus rarement dans les loges des autres obédiences. Aujourd'hui, les bustes sont à l'effigie de Françaises célèbres – la dernière en date étant Sophie Marceau.

Il n'en demeure pas moins que, dans la pure tradition de loyalisme affirmée depuis 1723 par les *Constitutions* rédigées par Anderson, tous les frères proclament leur attachement indéfectible à la République. De la même manière qu'au XVIII[e] siècle ils le témoignaient à la monarchie – avant de faire leur soumission à l'Empire… ● R. D.

AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1789, LES MAÇONS DU TIERS ÉTAT SONT LES PLUS NOMBREUX

Une écrasante majorité, qui met en avant ses revendications, débattues dans les loges. Les députés initiés ont fourbi leurs armes et parviennent aguerris à ce «meeting royal».

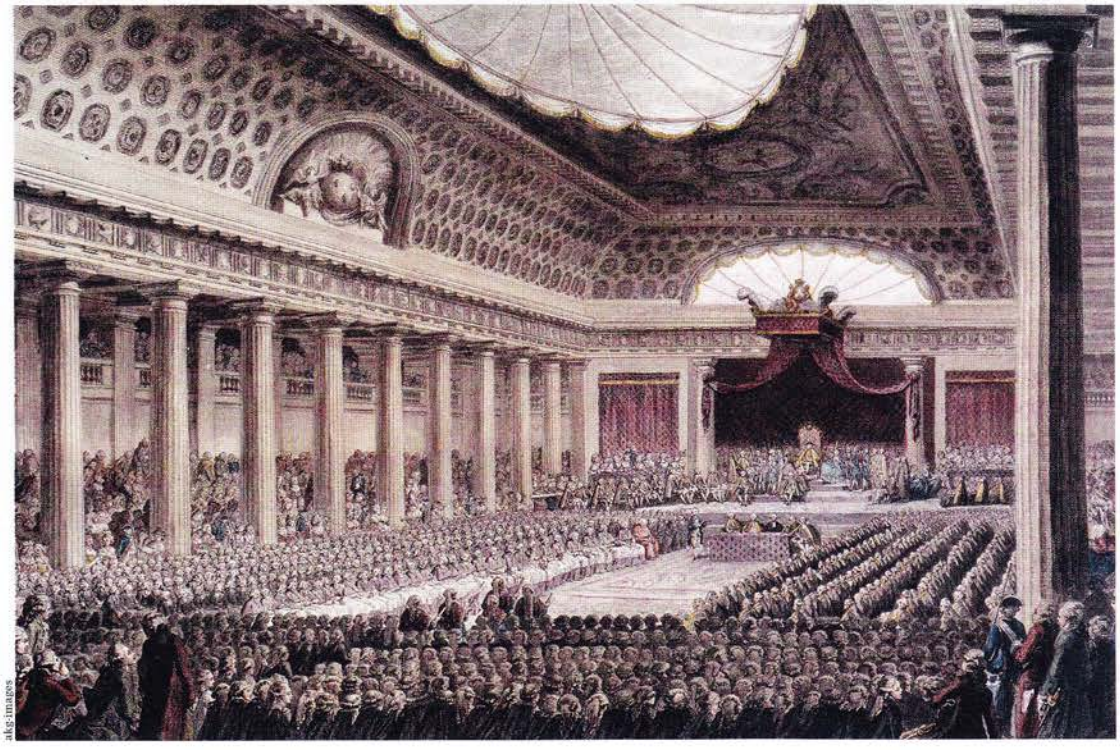
FAUX

Les pourcentages de frères parmi les députés montrent que les maçons sont proportionnellement plus nombreux dans la noblesse : 6 % des 291 députés du clergé ; 17-19 % des 578 du tiers état ; 28 % des 270 de la noblesse. Il s'agit toutefois de la noblesse libérale, orléaniste, souvent libertine et soucieuse de réformes, qui leur permettront de prendre part au pouvoir. Leur ambition n'est alors aucunement de renverser le régime.

Quant au tiers état, on y voit une surreprésentation des maçons par rapport à leur nombre dans la population générale : il n'y a guère plus de 50 000 frères en France à cette époque, pour environ 25 millions de Français. En fait, il existe un biais statistique. Le milieu dans lequel recrutent les loges, à savoir la bonne bourgeoise et l'aristocratie libérale – qui ont le temps et les moyens de se livrer à ces activités –, est aussi celui où les idées nouvelles circulent.

Véritable légende de l'histoire maçonnique, le rôle prétendument majeur joué par la confrérie dans le déclenchement et la conduite de la Révolution – la classique « thèse du complot » – n'a aucun fondement. Le constat tient en peu de mots : on compte autant de guillotineurs que de guillotinés parmi les frères, les loges elles-mêmes cessent leurs travaux pendant environ deux ans, autour de 1793, et Philippe Égalité, le grand maître, reniera publiquement son appartenance – sans pour autant sauver sa tête, puisqu'il sera décapité le 6 novembre 1793.

Certes, le principe de la tolérance, fondateur de la pensée maçonnique en Angleterre, et l'affichage d'une égalité entre tous les frères – nobles et roturiers sont placés sur un même plan dans la loge – ont pu aussi susciter une forte attraction vers la confrérie. Toutefois, point de plan préconçu, point de stratégie de groupe ni de projet politique. C'est seulement à la fin du XIX^{e}, et en France, que la maçonnerie, ayant alors subi d'importants changements intellectuels et sociologiques, deviendra pour quelques décennies, selon le joli mot de l'historien Pierre Chevallier, « l'Église de la République ». ● R. D.



akg-images

JOUR J
Versailles, 5 mai 1789. Inauguration de l'assemblée en présence de Louis XVI et de la cour royale (eau-forte de 1790 par I. S Helman, d'après Charles Monnet).

TOUTES LES TOMBES DU PÈRE-LACHAISE ARBORANT UNE PYRAMIDE ABRITENT DES INITIÉS

FAUX

Pas de doute possible ! Les symboles sont trop évidents. L'hypothèse est d'autant plus irréfutable que c'est précisément dans ce cimetière que s'est joué le dernier acte de la tragique Commune de Paris…

Et pourtant, non ! Au XVIIIe, et surtout au XIXe siècle, les symboles ésotériques d'inspiration égyptienne ou orientale sont à la mode, leur côté mystérieux étant particulièrement adapté pour évoquer la mort et le voyage vers un au-delà par nature inconnu. Ainsi, à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, des pyramides, des obélisques monumentaux, des temples égyptiens, sphinx, stèles, sarcophages et autres serpents surgissent, ici et là, sur les sépultures de personnages connus ou inconnus, dont certains sont francs-maçons… mais pas nécessairement. C'est le cas de l'imposant monument funéraire de la duchesse Duras. Bien que n'étant pas initiée, elle souhaita être enterrée sous **un obélisque de pierre sur lequel est gravé un ange de la mort transportant les âmes des défunts vers un delta rayonnant, symbole maçonnique du Grand Architecte de l'Univers.**

Une promenade sans guide du cimetière induirait le visiteur en erreur quant à l'appartenance ou non de telle personnalité à une obédience. Car, si de nombreux maçons célèbres y sont enterrés, souvent rien ne dévoile leur initiation. C'est le cas de Louis Arago, de Félix Faure, de l'architecte Brongniart, du physicien Lakanal, du sculpteur Bartholdi, du chimiste Raspail, de Monge, Champollion, Nadar, Cambacérès ou encore Louis Murat. Si tous ces frères illustres ne cachaient pas leur affiliation à une loge, ils ont préféré ne pas le montrer sur leur dernière demeure. Pour voir et admirer des symboles maçonniques gravés sur les pierres tombales du Père-Lachaise, il faut se tourner vers les tombes de francs-maçons moins renommés. Là, vous pourrez alors apercevoir une étoile à cinq branches, une équerre et un compas entrelacés, un delta rayonnant ou encore une feuille d'acacia, dont le bois imputrescible est symbole d'immortalité *(lire p. 99)*.

La confrérie s'affiche d'une tout autre manière. Chaque 1er mai, le cimetière parisien regroupe maçons et maçonnes. C'est à cette date qu'à l'initiative du Grand Orient de France, toutes obédiences confondues, ils se rendent traditionnellement en cortège au mur des Fédérés pour rendre hommage aux martyrs de la Commune de Paris. Il n'est pas rare alors d'entendre chanter *Le Temps des cerises*, une chanson écrite en 1867 par Jean-Baptiste Clément *(lire p. 57)*, un autre initié inhumé au Père-Lachaise – et dont la tombe n'arbore pas de signe de son adhésion. ●

Philippe Benhamou



Imagno / La Collection

REPOS ÉTERNEL
Le delta, motif récurrent de la maçonnerie, désigne le seuil de la connaissance parfaite, les trois règnes de la nature (minéral, végétal et animal) ou Dieu. (Ci-contre, la sépulture d'Édouard Branly.)



Imagno/La Collection

EN AVANT ! « [...] si je n'ai pas vaincu pour la patrie, au moins peindrai-je pour elle. » Ainsi s'exprime Eugène Delacroix, qui rend hommage aux combattants avec une toile magistrale présentée au Salon de 1831, *La Liberté guidant le peuple.*

LES MAÇONS SONT LES GRANDS VAINQUEURS DES TROIS GLORIEUSES

FAUX

Les grandes manœuvres ! Instrumentaliser la colère du peuple pour chasser Charles X... Un plan habile, qui aboutit à couronner un Louis-Philippe tout acquis à leur cause.

Juillet 1830 : une révolte qui a failli être, en France, la première « sortie publique » de l'ordre, jusque-là très discret et surtout préoccupé d'afficher son loyalisme à toute épreuve. Les 27, 28 et 29 de ce mois, après que le roi Charles X a tenté un coup de force constitutionnel, le peuple parisien se soulève, dresse des barricades, s'oppose à l'armée et chasse le souverain du trône. En commémoration de cette ferveur – qui retombera assez vite quand le nouveau régime montrera sa vraie nature –, une loge intitulée Les Trois Jours sera même créée.

La grande figure de cette révolution avortée se nomme La Fayette, franc-maçon notoire, alors considéré comme le « héros des deux mondes », en souvenir de son rôle dans la guerre d'Indépendance américaine, où il a apporté au frère George Washington le soutien déterminant du roi Louis XVI *(lire p. 47)*.

Mais La Fayette, véritable couleuvre politique, ne représentant que lui-même, convainc les insurgés de porter le duc Louis-Philippe d'Orléans, cousin de Charles X, sur le trône en le présentant « comme la meilleure des républiques ». Le 9 août 1830, sur le balcon de l'Hôtel de Ville, il le fait proclamer roi des Français. Ce dernier adopte le drapeau tricolore, fait entrer au gouvernement les libéraux, mais la monarchie de Juillet est contestée par les républicains, à gauche, et par les légitimistes, à droite.

En réalité, peu de mouvements sont à noter au sein de la maçonnerie par rapport à la Restauration. La France bourgeoise et prospère, celle qui précisément soutient le nouveau régime, est aussi celle qui domine alors les loges. Nul n'y a intérêt à mettre en question l'ordre établi. Il faudra la montée en puissance, sous l'Empire autoritaire, du parti républicain, entré en force dans les loges, pour que se produise la conversion définitive de la franc-maçonnerie à la politique active. ● R. D.



Roger-Viollet

L'ESPOIR Barricade dressée rue Saint-Sébastien, dans le 12e arrondissement. Les combats dans la capitale s'achèveront – épilogue funeste – au cimetière du Père-Lachaise.

TOUT AU LONG DE LA COMMUNE, LES INSURGÉS MAÇONS RESTENT DANS L'OMBRE

FAUX

La grande révolte socialiste et prolétarienne de 1871 n'est pas du goût des membres des loges, partisans de la concertation républicaine. Ils plaident contre l'autogestion et pour le maintien des institutions.

Disons plutôt que c'est exactement l'inverse ! Le siège de Paris par les Versaillais a donné lieu à l'un des moments épiques de l'histoire de la confrérie en France : la gigantesque manifestation du 29 avril 1871, où des dizaines de milliers de maçons et des dizaines de bannières défilent pendant des heures devant les gardes nationaux. 6 000 frères appartenant à 65 loges se rendent du Carrousel à l'Hôtel de Ville ; un certain nombre d'entre eux vont planter leurs bannières à la porte Maillot. L'événement se situe en pleine insurrection, alors que le gouvernement issu de l'Assemblée nationale, retranché à Versailles, cherche à mater les débordements d'une capitale proche de l'autogestion. Tout cela faisant suite à la guerre franco-prussienne de 1870.

Dernier sursaut de fierté, cette longue marche n'empêchera pas l'affrontement final durant la Semaine sanglante (21-28 mai 1871), le massacre des communards (entre 6 000 et 30 000 morts, selon les historiens) et la déportation ou l'exil de nombre d'entre eux – parmi lesquels des frères, qui créeront des loges à l'étranger, notamment à Londres.

L'image d'Épinal ne doit pas masquer la réalité. **Dans l'ensemble du pays, les loges furent du parti « conciliateur », c'est-à-dire opposé aux violences et soucieux de rétablir au plus vite l'ordre et le commerce,** après la terrible défaite de Sedan (1er septembre 1870), qui sonne le glas du Second Empire. La Commune fut un phénomène parisien, dans une ville où, dans la franc-maçonnerie comme ailleurs, vivaient ou séjournaient les leaders de tous les partis, y compris les extrémistes, pas nécessairement les plus représentatifs.

Cela n'empêche pas plusieurs loges et obédiences de se rendre chaque année, le 1er mai, au cimetière du Père-Lachaise pour fleurir le mur des Fédérés, en souvenir de l'« insurrection maçonnique ». Le 28 mai 1871, 147 fédérés – initiés ou non – y furent fusillés et jetés dans une fosse. ● R. D.

LA RÉHABILITATION DE DREYFUS EST LEUR ŒUVRE

FAUX

Justice et vérité : tels sont les mots d'ordre des frères, qui montent au créneau pour sauver de la calomnie et du déshonneur ce militaire accusé sans preuves et envoyé au bagne.

Uniquement en partie… Les loges, où tous les courants d'opinion sont représentés, sont restées très prudentes sur l'affaire Dreyfus, qui éclate en 1894, et, comme une bonne partie du pays, du reste, ne s'engageront que lorsque la vérité éclatera au grand jour, quelques années plus tard.

Malgré sa date encore relativement récente – un peu plus d'un siècle –, l'affaire a suscité une historiographie populaire parfois assez fantaisiste ou réductrice. En particulier, considérer que la droite fut exclusivement antidreyfusarde – même si elle le fut en effet largement – et la gauche unanimement favorable à la révision du procès du capitaine relève de la caricature.

Il existe encore, à la fin du XIXe siècle, un antisémitisme de gauche, aujourd'hui oublié, qui assimile spontanément les Juifs au « parti de l'argent ». On en trouve des traces tant chez Marx que chez Jaurès.

En 1895 – année de la dégradation de Dreyfus et de sa déportation à l'île du Diable (au large de la Guyane) –, un futur membre du Conseil de l'ordre du Grand Orient de France déclare que le capitaine a été « justement condamné ». Trois ans plus tard, l'initiative d'Émile Zola, qui publie dans *L'Aurore* du 13 janvier l'article « J'accuse », sort les loges de leur torpeur : « La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire, si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis. » L'opinion réagit, **la France se divise, les débats chez les frères sont vifs, et les loges prennent parti publiquement et manifestent** – mais en 1899, et pas d'un commun accord.

Cela n'empêchera pas les francs-maçons, à peine deux ans plus tard, de s'attribuer un mérite éminent et déterminant dans la révision du procès, où ils n'ont joué en fait qu'un rôle secondaire, tardif et même âprement discuté en leur sein. ● R. D.



La Collection

INNOCENTÉ Le 22 juillet 1906, dix jours après l'arrêt de la Cour de cassation qui lave le capitaine des accusations portées contre lui, il arbore la Légion d'honneur dans la cour de l'École militaire.

LES CATHOLIQUES N'ONT JAMAIS CRU AU COMPLOT MAÇONNIQUE

FAUX

Croyants mais pas crédules ! La déferlante de livres abracadabrants sur les prétendus rites sataniques de la confrérie rate son objectif : dresser les deux organisations l'une contre l'autre.

Entre 1886 et 1897, un certain Gabriel Jogand-Pagès (1854-1907), journaliste de petit talent, fantaisiste et « fumiste », selon ses propres mots, abreuve les milieux catholiques d'un feuilleton ahurissant décliné en plusieurs ouvrages, dont les célèbres *Mystères de la franc-maçonnerie* (1886), *La Franc-Maçonnerie dévoilée* (1887) ou *Les Assassinats maçonniques* (1887), signés Léo Taxil. L'énormité de ces affabulations fait aujourd'hui sourire, mais le plus incroyable est qu'elles sont à l'époque prises au sérieux et valent même à son auteur, devenu soudainement dévot, les encouragements personnels du pape Léon XIII, qui le reçoit au Vatican en 1894… Ses livres sont traduits en plusieurs langues.

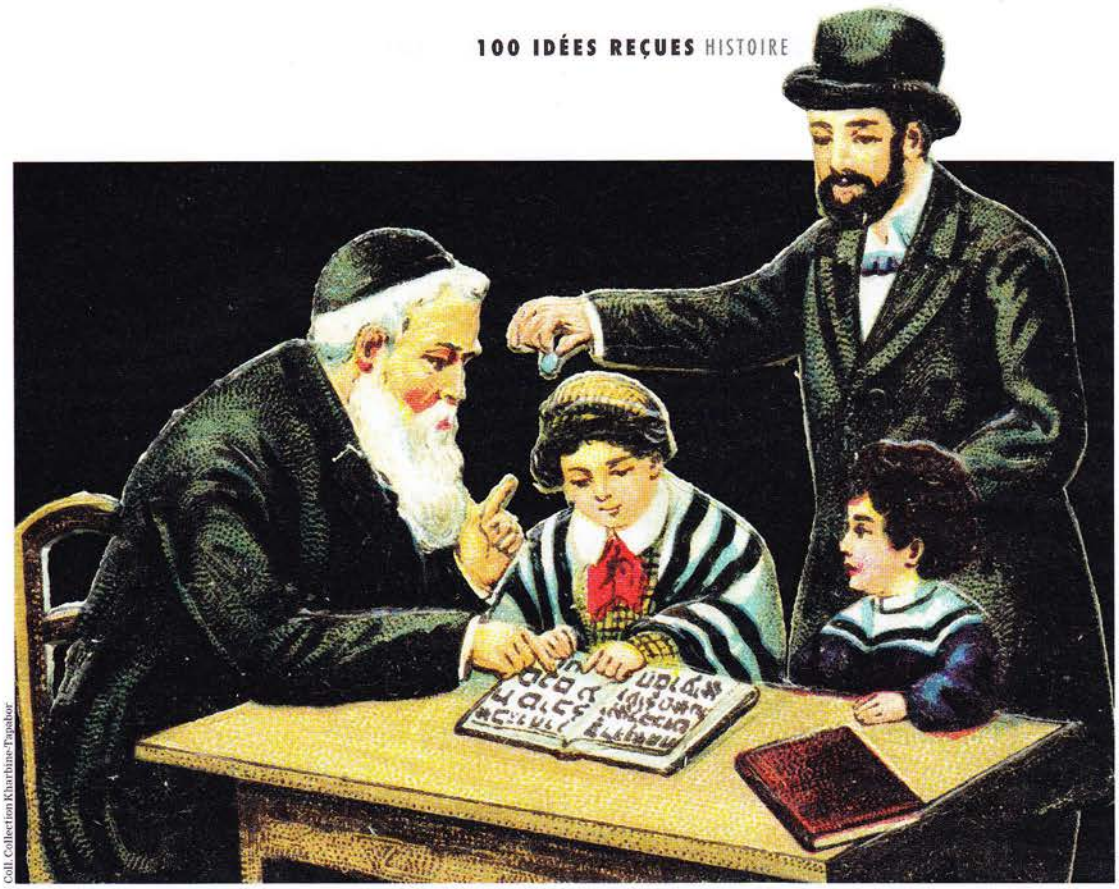
Taxil, initié au Grand Orient de France en 1881 mais radié quelques mois plus tard pour indélicatesse – il n'a jamais dépassé le grade d'apprenti –, a compilé toutes les absurdités et les légendes les plus grotesques qui courent dans l'opinion catholique à propos des francs-maçons. Il ne recule devant rien, pas même devant l'évocation de la présence physique du diable en loge ! Il invente, dans *Le Diable au XIXe siècle* (1892), un personnage sulfureux, une Américaine dénommée Diana Vaughan, grande maîtresse luciférienne, convertie et réfugiée dans un couvent. Sommé de reproduire son témoignage, et naturellement bien incapable de le faire, Taxil finit par être acculé par ses propres mensonges. Il convoque une conférence de presse le 19 avril 1897, à la Société de géographie à Paris, et révèle à un public médusé que tout était faux, depuis le début. *Le Figaro* rapporte les propos du mystificateur : « Ma conversion au catholicisme a d'abord été un simple bateau. La collaboration de mon compère, le docteur Bataille, en a fait une escadre. Enfin, elle est devenue une véritable flotte, grâce à Diana Vaughan. » Léo Taxil avouera que ces prétendues révélations avaient pour but de l'enrichir, de soutirer le plus d'argent possible aux crédules catholiques.

Il finira sa vie à Sceaux, après être retourné à ses premières amours : la littérature anticléricale graveleuse, avec des titres comme *Les Amours secrètes de Pie IX* ou *Les Maîtresses du pape*. **Le pape, justement, Léon XIII en l'occurrence, et les évêques de France condamneront ses écrits.** L'affaire Taxil en dit long sur le niveau de médiocrité qu'avaient atteint les relations entre la franc-maçonnerie et l'Église catholique en France à la fin du XIXe siècle… ● R. D.

RACONTARS À la fin du XIXe siècle, un journaliste écrivant sous le pseudonyme de Léo Taxil signe une série d'ouvrages qui visent à diaboliser l'organisation. Ses libelles sont aussi dirigés contre l'Église.



Pototeca / Leemage



Coll. Collection Kharbine-Tapabor

INITIATION
Jeune garçon lisant la Torah en compagnie d'un rabbin (illustration du XX[e] siècle). L'accueil, dans les loges, d'autres confessions que le seul christianisme consacre l'universalisme de la confrérie.

LES JUIFS SONT ADMIS DEPUIS LES ANNÉES 1900

FAUX

Qui dit temple dit judaïsme. Et quand ceux de la franc-maçonnerie s'ouvrent enfin aux adeptes de la religion hébraïque, un tournant décisif s'instaure dans la franc-maçonnerie.

Bien avant cela ! En Angleterre, par exemple, la présence des Juifs dans les loges est attestée dès 1732. En Allemagne, en revanche, jusque dans le premier tiers du XX[e] siècle, peu avant que les nazis interdisent la confrérie, les Juifs auront beaucoup de difficulté à faire partie du cercle des initiés.

La situation est différente en France, ce vieux pays de tradition catholique, toujours plus ou moins teinté d'antisémitisme religieux – Voltaire, philosophe de la tolérance devenu franc-maçon quelques semaines seulement avant sa mort, partage ce sentiment hostile. La présence de cette communauté religieuse est extrêmement réduite et anecdotique au XVIII[e] siècle. Il convient de rappeler que les Juifs ne peuvent jouir d'un statut légal avant la Révolution et d'une véritable reconnaissance sociale avant l'Empire. En 1783 et 1784, l'expérience de la loge La Zélée, à Bayonne, de faire cohabiter chrétiens et juifs en loge se soldera par un échec.

C'est seulement au XIX[e] siècle qu'en France, suivant l'exemple anglais, ces derniers obtiennent leur visa d'entrée, au point qu'un certain antimaçonnisme dans l'opinion dénoncera bien vite le trop célèbre « complot judéo-maçonnique », malheureusement toujours rampant.

Avec l'avènement de la III[e] République puis la séparation de l'Église et de l'État (1905) – sous l'action déterminée des frères français –, les Juifs bénéficient enfin d'une représentation significative dans les loges – une tendance qui ne s'est pas démentie depuis, ce qui a alimenté le discours antimaçonnique. Les caricatures publiées dans la presse d'extrême droite du début du siècle dernier et jusque dans l'immédiat avant-guerre représentent le franc-maçon sous les traits d'un profiteur et d'un voleur, décoré de ses oripeaux de loge, avec tous les attributs physiques classiquement imputés aux Juifs et aux métèques : nez busqué, peau basanée et barbiche rabbinique… La tolérance religieuse pratiquée par les loges, l'importance dans les rituels et les légendes maçonniques des allusions bibliques au Temple de Salomon vont constituer autant de motifs d'intérêt pour les Juifs, une communauté en recherche permanente de moyens d'intégration au sein d'une société qui ne les a reconnus que récemment. ● R. D.



PÉNOMBRE Siège parisien de la Grande Loge de France, l'obédience la plus importante de notre pays dans la pratique du Rite écossais ancien et accepté.

Julien Muguet/TP3

C'EST UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE

Et qui entend bien le rester. D'où le choix d'un vocabulaire codé et de rituels opaques. Et gare aux adeptes bavards !

FAUX

La franc-maçonnerie n'a jamais été, au sens propre du terme, une société secrète. Son existence a été connue dès l'origine en Angleterre, et les plus grands noms du pays se sont portés à sa tête. Il en fut de même en France, où les princes du sang furent ses grands maîtres. De nos jours, les obédiences sont des associations loi 1901 déclarées dont les statuts sont déposés en préfecture. Elles sont fermées ou discrètes, mais certainement pas secrètes.

Cette notion de société secrète se réfère à plusieurs choses dans le monde maçonnique :

Tout d'abord, le protocole des loges, qui suit des règles strictes, différentes selon les rites, les obédiences et les pays. Il ne se déroule qu'« à couvert », c'est-à-dire à l'abri des profanes. Pourtant, ces rituels sont accessibles dans toutes les bonnes libraires depuis deux cent cinquante ans !

Le voile d'appartenance renvoie à une époque où il n'était pas toujours bon que l'on connaisse la qualité maçonnique d'une personne. Cela reste vrai dans les pays non démocratiques, comme cela l'était sous le fascisme, le nazisme et le communisme. Là encore, il reste un héritage de cette notion de secret : l'antimaçonnisme rampant, non formulé, qui touche toute une frange de l'opinion qui considère avec suspicion les frères. Ainsi, nombreux sont les maçons qui craignent, notamment sur le plan professionnel, de révéler leur appartenance à une obédience. Ce voile d'appartenance n'est pas une obligation. Tous ceux qui le souhaitent ont la liberté de révéler leur qualité maçonnique – ce qui leur permet d'évoquer au grand jour les valeurs de la franc-maçonnerie. La seule chose qui leur demeure interdite est de divulguer l'adhésion d'une tierce personne sans son consentement.

Enfin, dernier volet de ce secret, celui entourant les délibérations, qui interdit à un frère de raconter – même à un « collègue » absent ce jour-là – ce qui s'est dit à une tenue, garantissant la liberté d'expression.

Quant à l'injonction de transparence formulée par certains à l'encontre des francs-maçons, elle pose problème : une démocratie véritable doit-elle nécessairement être transparente ? Pourquoi ne pas demander, par la même occasion, le *coming out* obligatoire des juifs ou des homosexuels ? ● R. D.

LA STATUE DE LA LIBERTÉ DE PARIS EST BAPTISÉE L'ÉLOGE DE L'AMITIÉ

FAUX

Un hommage à peine voilé à cette fraternité chère à tous les frères. Car le but premier de cette œuvre est avant tout de glorifier la franc-maçonnerie.

Modèle réduit de la statue de New York, offerte par la France aux États-Unis pour célébrer l'amitié entre les deux pays, son véritable nom est *La Liberté éclairant le monde*, que son auteur, le sculpteur Auguste Bartholdi (1834-1904), décrit en ces termes : « Une statue représentant la Liberté éclairant le monde, qui consiste, fondamentalement en un personnage féminin drapé, avec un bras levé, portant une torche, alors que l'autre tient une tablette gravée, et avec un diadème sur la tête. »

Sur la tablette, on peut lire en chiffres romains « 4 juillet 1776 », jour de l'Indépendance américaine. À ses pieds, des chaînes brisées symbolisent la fin de l'oppression. Elle porte un diadème à sept rayons qui représentent les sept mers et continents, et affirme ainsi l'universalité des principes de la Déclaration d'indépendance des États-Unis d'Amérique. La torche qui éclaire le monde représente, dans l'esprit de l'artiste, l'héritage de la philosophie des Lumières, qui a inspiré les fondateurs de la nation américaine.

Auguste Bartholdi est initié en 1875 à la loge Alsace-Lorraine de l'Orient de Paris. On lui doit le célèbre groupe en bronze représentant George Washington et le marquis de La Fayette, situé place des États-Unis, dans le 16e arrondissement de Paris. Les deux héros de l'indépendance sont unis en fraternité par une poignée de main maçonnique. L'œuvre, réalisée en 1892, est inaugurée trois ans plus tard.

Au XIXe siècle, les sculpteurs ne cachent ni leur appartenance à une loge, souvent connue de tous, ni celle de leurs concitoyens. Ils n'ont pas besoin de dissimuler les messages de liberté portés par la maçonnerie. La statue de la Liberté est donc très compréhensible. Inutile d'aller y rechercher les traces d'une quelconque divinité babylonienne – Shamash, Tiamat, Sémiramis ou Ishtar… Inutile d'additionner ses dimensions dans tous les sens pour retrouver la date de l'attentat terroriste contre le World Trade Center. En revanche, les trois marches sur lesquelles la statue repose correspondent aux trois degrés maçonniques : apprenti, compagnon, maître. C'est lors d'une cérémonie purement maçonnique, dirigée par le grand maître de la Grande Loge de l'État de New York, qu'a lieu la pose de la première pierre. ● Ph. B.



Crédit photo

PRÉSENT Offerte à l'occasion du centenaire de l'Indépendance américaine, l'œuvre d'Auguste Bartholdi – dont une réplique (ci-contre) trône sur l'île aux Cygnes, à Paris – est livrée avec dix ans de retard, en 1886.

L'ÉCOLE LAÏQUE A ÉTÉ DÉFENDUE PAR TOUS LES MAÇONS

FAUX

C'est leur grand cheval de bataille. Pour lequel ils sont toujours prêts à descendre dans la rue, revêtant pour l'occasion leur célèbre tablier. Unis comme un seul homme.

Avec la République et la loi de 1905, l'école laïque, gratuite et obligatoire fait désormais partie du pré carré historique revendiqué par les frères français. Ils ont quelques raisons de penser de cette manière, mais les choses ne sont pas si simples.

Car Jules Suisse, dit Jules Simon, initié à la loge Le Réveil maçonnique, ministre de l'Instruction publique en 1870, refuse le principe de laïcisation, déclarant : « Il n'y a pas d'école neutre, parce qu'il n'y a pas d'instituteur qui n'ait une opinion religieuse ou philosophique. » Son collègue Jules Ferry, lui aussi maçon, qui reçoit le même portefeuille ministériel de 1879 à 1881, en 1882 puis en 1883, défendra cette école laïque, gratuite et obligatoire. Le 23 décembre 1880, à la Chambre des députés, il explique : « Il importe [...] que la direction des écoles, que l'inspection des écoles n'appartiennent pas à des ministres du culte qui ont [...] des opinions séparées des nôtres par un si profond abîme [...] Nous vous demandons de faire une loi qui établisse la neutralité confessionnelle des écoles. » C'est chose faite le 28 mars 1882.

La franc-maçonnerie française, à la fin du XIXe siècle, est clairement progressiste et réformatrice. Elle est aussi assez largement bourgeoise, et la subversion de l'ordre social n'est pas à son programme. Certes, les francs-maçons ont toujours pratiqué la solidarité et recommandé l'« éducation mutuelle », mais le débat sur l'école fut surtout consensuel à propos de son caractère laïc (sauf en ce qui concerne Jules Simon) – c'est-à-dire définitivement soustrait à l'influence de l'Église, l'ennemie de toujours. Sur la question de la gratuité, les normes sociales et les options idéologiques auront leur rôle à jouer. Les milieux maçonniques sont partagés, sur ce point comme sur d'autres.

En revanche, lorsque l'institution sera définitivement établie, la figure classique de l'instituteur franc-maçon, le « hussard noir de la République », éternel adversaire du « parti prêtre », secrétaire de mairie dans chaque village et ferraillant avec le curé de la paroisse, est bien plus qu'une image d'Épinal : il s'est agi pendant longtemps d'une réalité sociale indiscutable. ● R. D.



Artothek - Christie's/La Collection

TOURNANT Le frère Jules Ferry édicte dans les années 1880 une série de lois qui excluent les ecclésiastiques du Conseil supérieur de l'Instruction publique. (*Avant que le maître n'arrive*, par Auguste Truphème [1836-1898].)



La Collection

MANU MILITARI
Les moines de la Grande Chartreuse (Isère) sont expulsés de leur abbaye le 29 avril 1903. C'est la conséquence de la loi Waldeck-Rousseau de 1901, qui soumet associations et congrégations religieuses au contrôle de l'État.

LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT EN 1905 N'A AUCUN LIEN AVEC LA CONFRÉRIE

FAUX

Une mesure déjà amorcée à la Révolution. À une époque où l'ordre n'en est qu'à ses balbutiements. Les gouvernements socialistes du début du XX[e] siècle reprennent, seuls, les termes du débat.

C'est un gouvernement très maçonnique – neuf ministres initiés sur douze ! – chaperonné par un président du Conseil, Maurice Rouvier, qui a succédé en janvier 1905 à Émile Combes, et un président de la République, Émile Loubet – tous deux frères –, qui défend cette loi. Après des mois de débats, celle-ci est promulguée le 9 décembre. Dans l'article premier, « la République assure la liberté de conscience et garantit le libre exercice des cultes ». L'article 2 stipule que « la République ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte ».

Dans le dernier quart du XIX[e] siècle, l'orientation politiquement réformatrice, et même socialisante, de la maçonnerie exacerbe son anticléricalisme foncier, car l'Église est alors le grand adversaire de tout libéralisme. On trouve donc, parmi les politiques qui militent pour la séparation, nombre d'initiés. Dont Émile Combes, surnommé le « Petit Père Combes », qui, depuis son premier passage au gouvernement en 1895 en tant que ministre de l'Instruction publique et des Cultes, mène une politique énergique de laïcité qui provoquera la rupture des relations diplomatiques avec le Vatican – Pie X n'ayant ni la patience ni la souplesse de son prédécesseur, Léon XIII, mort en 1903.

Les francs-maçons se félicitent de l'épilogue législatif de 1905, à juste titre, au moins en partie. Car certains d'entre eux distinguent bien l'anticléricalisme de la lutte anti-religieuse proprement dite. **Avant d'être une querelle théologique, c'est une affaire politique, selon le célèbre mot d'ordre : « L'État chez lui, l'Église chez elle. »**

Parmi les plus chauds partisans de la loi – laquelle organise en fait soigneusement les relations entre l'État et les différentes confessions –, on compte de nombreux protestants, volontiers francs-maçons, et les Églises réformées seront les premières à mettre en pratique les dispositions de la législation sur les associations cultuelles, tandis que le pape rédige en fulminant, comme à son habitude, un décret d'excommunication à l'encontre de ceux qui ont contribué à ladite loi… ● R. D.



age fotostock

CAMARADERIE Le compas et l'équerre font bon ménage avec la faucille et le marteau. De nombreux frères saluent d'ailleurs avec enthousiasme l'avènement de la révolution d'Octobre en 1917.

FRÈRE ET COMMUNISTE ? PAS DE PROBLÈME

FAUX

Les partisans de la disparition de la société de classes au profit de l'Internationale socialiste ne voient pas d'un mauvais œil ces cénacles, où sont abolis les clivages fondés sur l'argent, la condition sociale ou la profession.

D'après Léon Trotski (1879-1940), la maçonnerie est une « plaie purulente qu'il faut brûler au fer rouge ». Lorsque, le 25 décembre 1920, le mouvement socialiste se scinde en deux au congrès de Tours, ceux qui refusent l'adhésion à l'Internationale communiste (et conservent le nom de parti socialiste SFIO) comptent dans leurs rangs de nombreux maçons ; ils se réunissent dans la même ville, à la loge Les Démophiles. En 1922, lors du congrès de la IVe Internationale communiste, Trotski demande expressément, dans ce que certains appelleront la « 22e condition de Moscou », l'exclusion des francs-maçons de l'Internationale. L'un des pionniers du Parti communiste français, Marcel Cachin, initié bien des années auparavant mais n'étant plus actif en loge, démissionne de l'organisation. En revanche, le premier secrétaire général du Parti, Ludovic-Oscar Frossard, rompt avec les communistes et sera ensuite initié au Grand Orient de France. Il deviendra plus tard un soutien du gouvernement de Vichy, violemment antimaçonnique…

Même après la chute de Troski, le communisme soviétique condamnera et pourchassera partout les frères. Un des arguments classiques de sa rhétorique pour justifier la proscription des frères est que la franc-maçonnerie est une organisation de « collaboration de classes ». Pas question, en effet, de voir bourgeois et prolétaires fraterniser où que ce soit. En outre, dans un État socialiste, pas de conventicule ni de groupe fermé – et surtout pas s'il y règne une certaine liberté de parole et qu'on y prône la tolérance. Dans tous les pays où s'établit la férule communiste – en Europe de l'Est, particulièrement, où une maçonnerie active et humaniste a existé et prospéré avant la guerre –, elle sera écrasée, les maçons étant bannis ou réduits à une clandestinité risquée.

En France, dès 1945, la franc-maçonnerie ayant été combattue par Vichy, le nouveau gouvernement lève cette interdiction. En fait, les communistes « militants » furent et demeurent très peu nombreux dans les loges. En revanche, **on y a toujours compté un certain nombre de trotskistes, sans doute attirés par son côté réseau**. Tous les pays d'obédience communiste, dans l'après-guerre, n'en ont pas moins interdit la maçonnerie, qui, en Europe de l'Est, a attendu la chute du mur de Berlin pour renaître. ● R. D.

L'AFFAIRE STAVISKY A POUR ORIGINE UN COMPLOT ANTI-MAÇONNIQUE

FAUX

Louche ! Un homme d'affaires russe, escroc notoire, affilié à certains députés du ministère Chautemps – un repaire de frères – et son exécution maquillée en suicide pour étouffer les soupçons.

Sans lien spécifique avec la franc-maçonnerie, l'affaire Stavisky (1934), dans laquelle inspecteurs de la police judiciaire, responsables de la Brigade financière, commissaires de la Sûreté se trouvent mêlés, est dès le début instrumentalisée par les milieux antimaçonniques pour dénoncer, une fois de plus, le complot judéo-maçonnique, avec ce cri de ralliement : « À bas les voleurs ! » Accusation sans aucun fondement. Pour autant, la mort du beau Sacha provoquera la chute du gouvernement de Camille Chautemps et les émeutes de 1934.

C'est à partir de cette époque que l'antimaçonnisme français, apanage de l'extrême droite, va s'écarter des dogmes religieux, jusque-là à peu près exclusifs et uniquement politiques – la « théorie du complot » – pour prendre une direction plus terre à terre : les francs-maçons ne sont plus seulement des comploteurs, ce sont aussi des voleurs ! Et les affaires d'être systématiquement imputées aux francs-maçons.

Il est vrai qu'en cherchant bien, dans n'importe quel réseau affairiste, on trouve au moins un frère ou un ancien initié, en rapport plus ou moins direct avec les faits incriminés. Il ne reste plus, en pratiquant l'art de l'amalgame, qu'à dénoncer une gigantesque entreprise mafieuse dirigée par la confrérie. **Dans les années 1990 et 2000, la déferlante des scandales, venant presque toutes d'une seule obédience française,** a relancé durablement ce thème – faisant à l'occasion la fortune des hebdomadaires.

Face à ces attaques dirigées contre ces valeurs morales, l'organisation n'a pas toujours su se défendre adroitement, préférant parfois exclure discrètement ses adeptes indélicats plutôt que de porter publiquement l'opprobre sur ses membres parjures. Mal lui en a pris. Depuis quelques années, elle a corrigé le tir. Il y a eu, il y a sans doute encore et il y aura peut-être des maçons indélicats. Comme le disait Michel Audiard, dialoguiste du film *Le Président* (1961) : « Il y a des patrons de gauche. Il y a aussi des poissons volants, mais qui ne constituent pas la majorité du genre… » ● R. D.



adoc-photos

RÉCIDIVISTE Portrait signalétique d'Alexandre Stavisky datant du 27 Juillet 1926. Arrêté à plusieurs reprises pour fraude, le fondateur du Crédit municipal de Bayonne – dont il détourne des millions de francs – est connu pour ses liens avec le milieu parlementaire.

LES MAÇONS SONT TRÈS NATIONALISTES

FAUX

Eux aussi se sont toujours fait «une certaine idée de la France». Et à force de tirer les ficelles au sommet de l'État, ils en sont venus à développer une fraternité et une universalité très… hexagonales.

Parmi les thèmes les plus souvent ressassés dans le discours maçonnique figure celui de la fraternité universelle. Ce seul intitulé suffit à balayer l'idée reçue qui nous intéresse, sur le prétendu nationalisme des membres des différentes loges. Les frères aiment en effet célébrer le caractère mondial de leur institution et soulignent que, dans tous les pays du monde, ils se reconnaissent, s'accueillent, se soutiennent, se portent aide et assistance. Et c'est d'ailleurs le plus souvent vrai.

Dès le début du XX[e] siècle, les initiés européens, dans un continent en proie à des tensions politiques grandissantes, tentent de jeter des ponts entre les membres des différentes nations : la Ligue universelle des francs-maçons, association d'individus portés par l'utopie espérantiste (Univerala framasona ligo), est établie en 1905 – et existe encore. L'Association maçonnique internationale fait de même en impliquant directement les obédiences dès 1919 – elle a disparu depuis, mais d'autres structures, plus moins fragiles et pérennes, lui ont succédé.

À l'échelle internationale, la réalité de ces relations maçonniques est plus contrastée. Il existe bel et bien des fractures en son sein – ce qui revient à dire que **l'« Internationale maçonnique », brandie aveuglément comme une menace par les tenants du complot judéo-maçonnique, n'existe pas, et n'a tout simplement jamais existé…** Mais il existe une subdivision d'un tout autre ordre. On distingue ainsi les Grandes Loges régulières – inféodées aux principes maçonniques de la Grande Loge unie d'Angleterre, qui ne reconnaît que les obédiences qui s'y soumettent ; en général, une par pays – de ce que l'on appelle parfois la maçonnerie « libérale » – terme vague et imprécis –, que les autres nomment « irrégulière ». En France, cette dernière est majoritaire, mais elle est en fait très morcelée : on y rencontre des obédiences spiritualistes, qui pourraient être régulières mais ne le veulent pas pour des raisons d'autonomie, et d'autres profondément impliquées dans la vie politique.

Sur le plan international, les relations maçonniques sont donc à géométrie variable. Il n'en demeure pas moins que tous les frères adorent ces grandes rencontres où des représentants venus des quatre coins du monde se côtoient pour comparer leurs décors chamarrés et entendre des discours généreux célébrant les mérites de la concorde entre tous les hommes… ● R. D.



Selva/Leemage/ADAGP 2012

PATRIE En décembre 1914, quatre mois après le début de la Grande Guerre, le Grand Orient condamne l'attitude de la maçonnerie d'outre-Rhin, « aveuglément soumise à l'Empereur ». Il en sera de même à la veille de la Seconde Guerre mondiale. (Illustration de Leonetto Cappiello, 1937.)



François Guenet/La Collection

LETTRE MORTE
Le 7 août 1940, Arthur Groussier, président du Conseil de l'ordre du Grand Orient, écrit au chef de l'État français pour l'avertir que les loges suspendent leurs activités. Une décision prise pour s'assurer la clémence de Vichy. (Affiche « Révolution nationale », de Philippe Noyer, 1940.)

LES ALLEMANDS OBLIGENT PÉTAIN À S'ATTAQUER AUX FRÈRES

FAUX

Pris dans les serres de l'aigle nazi, le Maréchal ne peut rien faire pour éviter le pillage des archives des différents temples. Il cède également aux injonctions de l'ennemi et engage une chasse à l'homme dans tout le territoire.

Moins de deux mois après l'armistice, le 14 août 1940, une loi interdit les « sociétés secrètes » et impose aux fonctionnaires de signaler leur appartenance à la franc-maçonnerie. Cinq jours plus tard, le Grand Orient de France et la Grande Loge de France sont dissous. Leurs locaux sont confisqués, leurs archives pillées et nombre de loges mises à sac. À la suite du décret du 7 février 1941, deux autres obédiences sont interdites. Plus tard, des listes de fonctionnaires initiés seront publiées, et certains révoqués. Et pourtant, **le mercredi 10 juillet 1940, parmi les 589 parlementaires français qui ont voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, on dénombre 95 initiés identifiables !** Aucun d'entre eux ne pouvait imaginer la suite des événements. Car, les mois passant, le Maréchal déclare sans ambiguïté son hostilité à l'ordre. Le 30 août 1942 : « Une secte bafouant les sentiments les plus nobles. » Et en janvier 1943 : « La franc-maçonnerie est la principale responsable de nos malheurs ; c'est elle qui a menti aux Français et qui leur a donné l'habitude du mensonge. »

Des réseaux clandestins subsisteront, formant le Comité d'action maçonnique, notamment avec l'émouvante loge Patriam recuperare, qui réfléchira sur les moyens d'assurer le rassemblement de la confrérie lorsque sonnera l'heure de la victoire. D'autres, quelques centaines, s'engageront dans la Résistance, connaîtront la déportation (un millier environ) et y trouveront parfois la mort.

Le 15 décembre 1943, à Alger, le général de Gaulle, au nom du Gouvernement provisoire de Répubique française, rejoint par un ancien grand maître de la Grande Loge de France, Michel Dumesnil de Gramont, prononce par ordonnance la nullité des lois antimaçonniques de Vichy. Il avait déclaré peu avant : « Nous n'avons jamais reconnu les lois d'exception de Vichy ; en conséquence, la franc-maçonnerie n'a jamais cessé en France. » Après la Libération, l'ordonnance du 31 mars 1945 rend exécutoire en métropole cette ordonnance de 1943. ● R. D.

LES ARCHIVES MAÇONNIQUES SONT RESTITUÉES DÈS 1945

FAUX

Assise à la table des vainqueurs, le 9 mai, à Berlin, la France, en la personne de Jean-Marie de Lattre de Tassigny, réclame à son allié russe le retour des documents pillés par les nazis. Une formalité.

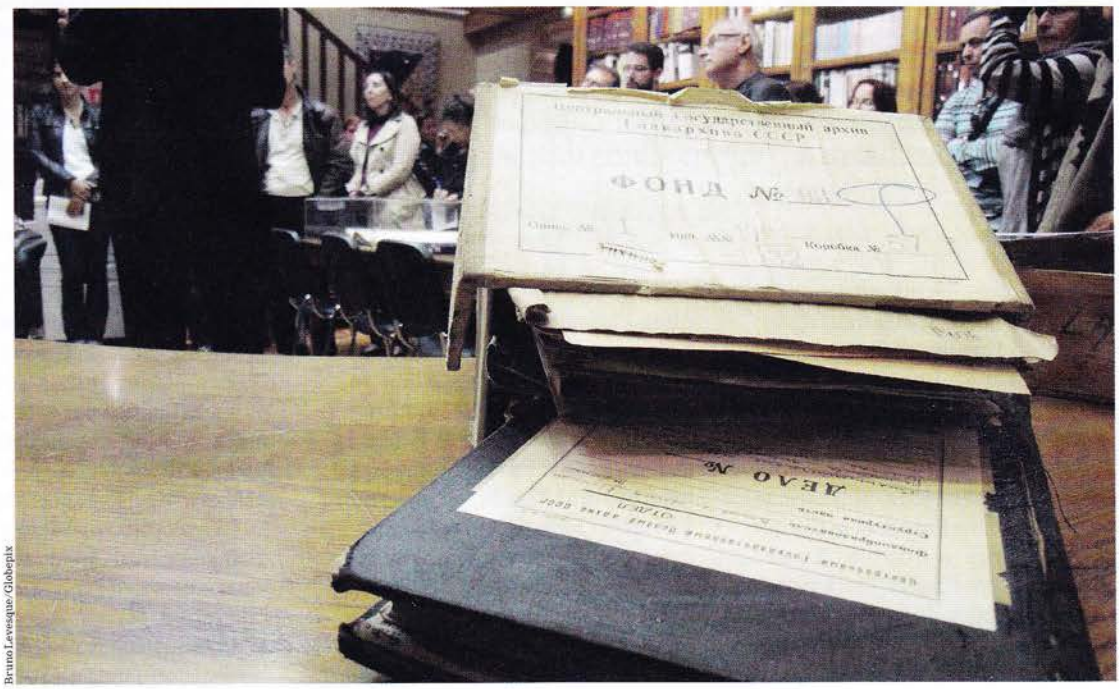
Récupérées par les Soviétiques, ces archives, qui avaient été transférées par les Allemands de Paris à Posen (actuelle Poznan, en Pologne), puis par les Soviétiques dans les archives spéciales du KGB, à Moscou, sont rendues à la France… en 2000, alors que Vladimir Poutine vient de prendre le pouvoir en Russie.

Un bien long voyage pour des documents saisis par le gouvernement français en juillet 1940. Pétain, récemment investi des pleins pouvoirs, se déclare ouvertement opposé à la confrérie ; il interdit et ferme les obédiences puis ordonne de transférer leurs registres confidentiels dans un service spécial de la Bibliothèque nationale de Paris.

C'était compter sans le ministre de l'Intérieur du Reich, le SS Heinrich Himmler, fasciné, comme beaucoup de membres haut placés de la garde rapprochée de Hitler, par les prétendus secrets ésotériques que les loges auraient renfermés. Le bras droit du Führer lance, à l'échelle de toute l'Europe occupée, une gigantesque traque pour mettre la main sur les fonds maçonniques ; ses hommes de main pillent sans vergogne les loges. Le butin est donc stocké dans les archives de la SS, à Posen.

À leur tour, lors de la gigantesque contre-attaque de l'Armée rouge, amorcée par la victoire de Stalingrad en janvier 1943, les Soviétiques s'emparent de ce centre de documentation et emportent les précieux documents. Soigneusement répertoriés et scellés, ils sont dès lors conservés à Moscou, sous la surveillance étroite du KGB. Mais il faut attendre l'année 2000 pour que **le gouvernement russe restitue à la France ces quelque 27 000 dossiers – dont 17 000 concernent le Grand Orient de France. Ils sont ensuite rendus aux obédiences.**

Renfermant des documents du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, ils forment une base prodigieuse de documentation, encore peu exploitée. Par exemple, la Grande Loge de France a récupéré les archives centrales de l'entre-deux-guerres, les archives historiques de la loge anglaise 204, créée en 1732, les fonds de loges d'adoption et de loges féminines, mais elle a aussi découvert des rituels du XVIII[e] siècle – de toute splendeur. Nombre de questions en suspens de l'histoire maçonnique y trouveront peut-être un jour leur réponse. ● R. D.



LISTINGS Au lendemain de leur victoire contre la France, les nazis s'empressent de faire main basse sur les fichiers des loges. Une mine d'or pour pister ces ennemis que sont, aux yeux des dignitaires allemands, les francs-maçons.

Bruno Levesque/Globepix



Gérald Bloncourt/Rue des Archives

SABOTAGE
Le nombre de « fils d'Hiram » tombés au cours de combats de partisans s'élève à un millier environ, soit un frère sur cinquante.

PENDANT LA GUERRE, DES MAÇONS ENTRENT EN RÉSISTANCE, MAIS À TITRE INDIVIDUEL

L'invasion de la Wehrmacht plonge les obédiences dans le chaos. Plus de tenues, plus d'échanges… Les frères, disséminés, se terrent en espérant un épilogue heureux.

FAUX

Traqués, mais actifs ! Après la défaite de juin 1940, le gouvernement de Vichy se met en place, et les antimaçonnistes les plus obsessionnels, formés à l'école de Maurras (et de sa condamnation des « quatre États confédérés de l'anti-France : le Juif, le protestant le franc-maçon et le métèque ») ou issus des rangs de l'extrême gauche populiste, comme l'ancien dirigeant communiste Jacques Doriot, accèdent au pouvoir. Les francs-maçons rejoignent la Résistance dans des réseaux surtout créés par des frères.

En quelques jours, la franc-maçonnerie, ennemi historique et plus ferme soutien de la République – la « Gueuse », qu'il faut abattre –, est interdite. Ses locaux sont dévastés, ses archives pillées, avant qu'on ne publie les noms de ses membres dans d'interminables listes livrées en pâture au public.

Pendant toute la guerre, de nombreux contacts s'organisent entre les frères et les dignitaires des obédiences déchues. Des réunions de loge improvisées se tiennent en toute clandestinité dans des appartements privés, des écoles, dans un cinéma, un atelier de couture – même dans des oflags ou des stalags, parmi les prisonniers de guerre.

Le cas le plus remarquable est sans doute le célèbre Patriam recuperare, créé à Paris dès le début de la guerre : ce sera le seul véritable réseau de résistance maçonnique. Il se rapproche des autres grands mouvements et organisations de la Résistance, auxquels il s'intègre, et joue un rôle décisif dans la libération de Châteaudun, le 17 août 1944.

Patriam recuperare est aussi lié au Comité d'action maçonnique (CAM), un groupe d'initiés qui, au milieu des tourments, songe déjà à la renaissance de la franc-maçonnerie et à sa reconstruction quand la guerre sera achevée. À la fin du conflit, le CAM se trouve en contact avec environ 250 groupes maçonniques dans l'ensemble du pays. C'est en son nom que, lors de la libération de Paris, des frères en armes reprennent possession des locaux maçonniques parisiens de la rue Puteaux (Grande Loge de France) et de la rue Cadet (Grand Orient de France).

Le 22 avril 1945, ce dernier consacre officiellement une loge baptisée Patriam recuperare, qui est majoritairement formée d'anciens membres de ce réseau. Elle existe toujours.● R. D.

LES OBÉDIENCES SONT AUTORISÉES DANS TOUS LES PAYS ET RECONNUES SUR TOUS LES CONTINENTS

Des terres australes au désert du Grand Nord, des îles Caraïbes à la toundra russe, du Sahel africain aux forêts équatoriales… être initié n'est interdit nulle part. Bien au contraire !



De nos jours, si les obédiences sont libres dans tous les pays occidentaux et dans quelques grandes démocraties orientales – comme l'Inde, digne héritière, en ce domaine, de l'Empire britannique, qui y avait établi de nombreuses loges ayant recruté l'élite locale –, les maçons demeurent proscrits dans plusieurs pays du monde. En fait, on peut superposer la carte des États non démocratiques – au sens occidental de ce terme – et celle où la maçonnerie est interdite : c'est pratiquement la même. Aujourd'hui, de nombreux pays africains l'autorisent, mais d'autres la bannissent encore. Elle ne vit vraiment que dans une seule enclave d'Afrique du Nord, le Maroc – avec prudence et quelques restrictions. Elle n'est permise dans aucun des pays musulmans – à l'exception de la seule république musulmane laïque, la Turquie – où elle connaît cependant de rudes attaques depuis quelques années. Bien sûr, elle est prohibée dans les derniers pays communistes… À noter une exception exotique : Cuba. Par fidélité au père de la révolution cubaine, José Martí, initié en 1871, à Madrid, en Espagne, dans la loge Caballeros Cruzados n° 62, Fidel Castro a laissé leur liberté aux francs-maçons de l'île… à condition qu'ils ne fassent pas de politique. Rappelons que, **depuis toujours, la franc-maçonnerie n'est soluble que dans la démocratie et l'État de droit.** C'est uniquement si ce paramètre est respecté que les frères jurent fidélité aux institutions du pays dans lequel ils vivent.

En France, la confrérie n'a pas connu de grandes difficultés sous l'Ancien Régime, car elle bénéficiait alors de la protection personnelle que lui conféraient ses grands maîtres, de hauts aristocrates à peu près intouchables. Il en est de même sous l'Empire et la Restauration : elle demeure « tolérée par le gouvernement », à condition, là encore, de s'abstenir de toute activité politique et de rester discrète.

Dans le monde anglo-saxon et, d'une manière générale, dans les pays protestants, où le régime politique s'est assez tôt libéralisé, elle n'a jamais eu grand-chose à craindre du pouvoir. ● R. D.

BERMUDES
Grande réunion à Saint-George's, ville principale de l'une des îles de cet archipel de l'Atlantique. 1 700 habitants et de nombreux maçons qui arborent à cette occasion leur tablier. Mais pas leur bermuda !



Eye Ubiquitous/Photo12



Scheiber/Andia.fr

FANTASME
Sécurité publique, CRS, Renseignements généraux, police judiciaire… ils sont nombreux à vouloir rejoindre la confrérie : pour faciliter leur carrière ou parce qu'ils considèrent la franc-maçonnerie comme « une grande institution républicaine ».

LA POLICE EST INTERDITE AUX MAÇONS

FAUX

Et pour cause : comment imaginer qu'un commissaire qui interroge un suspect et dont la mission est de connaître la vérité, rien que la vérité, sans zone d'ombre, puisse, lui, appartenir à une confrérie dont la discrétion et le secret sont les mots d'ordre ? Impossible.

Les rapports de la police et de la franc-maçonnerie ont toujours été marqués par l'équivoque : qui infiltre qui ? Dès le XVIII[e] siècle, on voit de nombreux exempts ou lieutenants de police – voire le ministre lui-même ! – dans les loges. Il en est de même de nos jours où, en 2005, près d'un quart des commissaires appartiennent à des obédiences. Comme le milieu des avocats, des médecins et des professeurs, celui des policiers est un véritable vivier maçonnique. **Outre la dimension de surveillance possible – toujours présente dans les consciences –, l'esprit de corps et la réputation républicaine** de la maçonnerie sont peut-être des éléments d'attirance pour les policiers.

L'attitude de la confrérie est du reste équivoque : d'un côté, elle s'émeut de cette présence éventuellement gênante, peu propice à la conservation des secrets – mais de quels véritables secrets peut-il s'agir de nos jours ? D'un autre côté, elle s'enorgueillit d'accueillir en son sein les gardiens de l'ordre républicain. Et c'est, du reste, le meilleur argument à opposer aux partisans – de moins en moins nombreux, mais toujours plus fanatiques – du prétendu complot maçonnique. On peut citer le cas de Michel Baroin (1930-1987) – le père de l'ancien ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie François Baroin –, issu de la DST, initié pour « savoir » et tellement séduit par l'institution qu'il deviendra grand maître du Grand Orient de France.

Évidemment, cette représentation importante des francs-maçons dans le corps de la police n'a pas manqué d'alimenter les soupçons de favoritisme. Seuls les officiers initiés auraient en effet les « bonnes » promotions. L'accusation n'est pas nouvelle. Il n'est pas certain qu'elle soit confirmée dans les faits, mais, de part et d'autre, la réputation de secret interdit toute vérification… et laisse donc libre cours à toutes les interprétations. ● R. D.

LES INITIÉS SONT DE MOINS EN MOINS NOMBREUX EN FRANCE

FAUX

Normal ! Dans un monde où l'individualisme est la norme, où les réseaux sociaux font la part belle aux amis virtuels, les confréries, toutes tendances confondues, ne font plus recette.

Minoritaires, ils l'ont certes toujours été. Une minorité socialement assez peu représentative de l'ensemble du corps social, mais recrutant surtout dans la bourgeoisie moyenne, avec une surreprésentation relative de quelques professions – médecins, avocats, membres du corps enseignant (surtout celui des écoles, lycées et collèges). On peut y ajouter de nombreux cadres syndicaux et représentants de l'économie sociale (notamment des mutuelles). Depuis les années 1980, l'augmentation des effectifs est impressionnante et à peu près sans comparaison dans le reste du monde – le nombre des frères a triplé en trente ans. Ils sont aujourd'hui environ 150 000 en France.

Si les effectifs avoisinent le nombre de 50 000 à la veille de la Révolution, ils ne sont plus que 10 000 à la fin du XIX^e^ siècle. Mais la place des frères dans l'appareil politique est en revanche de premier plan – plus d'un tiers de tout le personnel politique à la grande époque. Après une difficile reconstruction, à la suite des persécutions sans précédent subies pendant la Seconde Guerre mondiale, de la part tant des occupants allemands que des autorités de Vichy *(lire p. 33)*, la franc-maçonnerie a repris sa progression vers la fin des années 1960, qui se poursuit aujourd'hui.

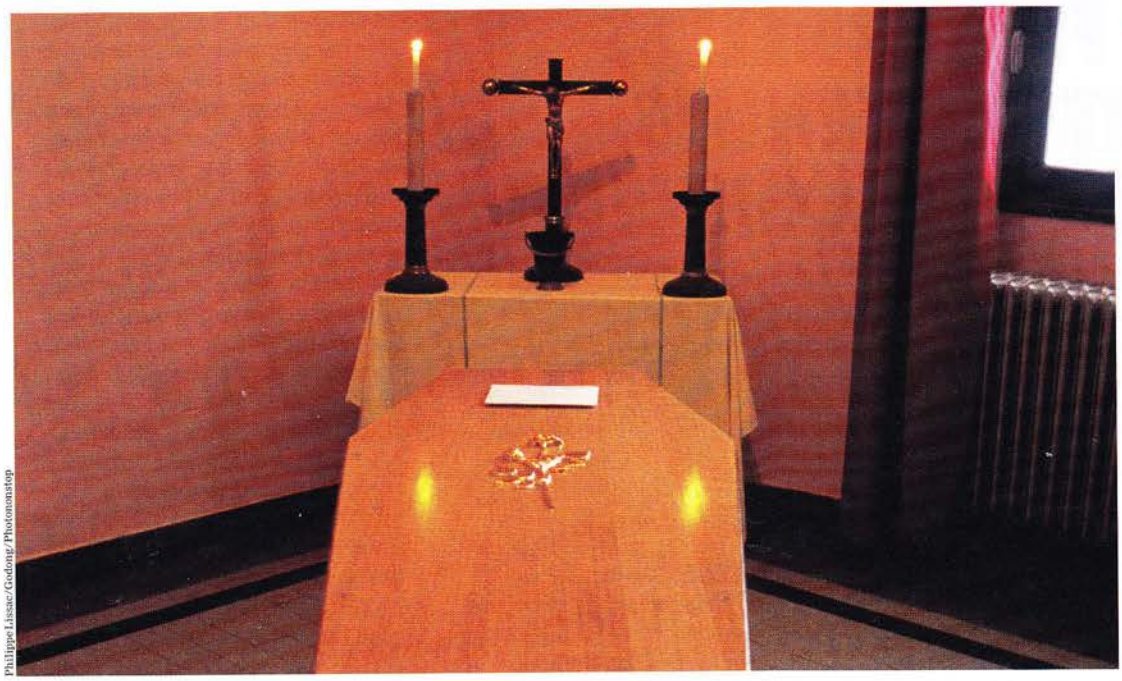
On peut s'interroger sur cet engouement. Certes, quelques obédiences ont fait de l'enrôlement à outrance, et l'explosion du nombre des « affaires » pendant la même période est à rapprocher de ce recrutement peut-être inconséquent. Mais cela ne concerne pas toutes les obédiences, loin de là.

Il existe aussi des raisons positives à cet appel. Dans un monde sécularisé, où les passions politiques déçoivent, le besoin de regroupement tribal (comme l'a montré le sociologue Michel Maffesoli) peut entraîner vers la franc-maçonnerie une nouvelle communauté à la fois protectrice, conviviale, chaleureuse et libre. Le meilleur remède contre les sectes… ● R. D.

MINIFOULE Ils sont bien là pour rendre hommage, comme tous les 1^er^ mai, aux martyrs de la Commune de Paris. Mais combien sont-ils finalement réunis devant le mur des Fédérés au cimetière du Père-Lachaise, à Paris ?



P. RAZZO/CIRIC



Philippe Lissac/Godong/Photononstop

AMEN
Un cercueil et des bougies, c'est possible. Un crucifix, c'est interdit. Depuis la bulle de Clément XII, en 1738, rejetant tous les membres des obédiences.

LES FRÈRES N'ONT TOUJOURS PAS DROIT À DES FUNÉRAILLES RELIGIEUSES

FAUX

Pas de prêtre présent au chevet d'un membre mourant. Pas de messe des morts pour un initié. L'Église les a excommuniés il y a bien longtemps et continue à les considérer comme des suppôts du diable.

Cette question a revêtu une importance inattendue, en France, surtout vers la fin du XIXe siècle, en raison du conflit historique entre la confrérie et le Vatican. Depuis 1983, l'excommunication des frères est officiellement levée – quoique l'Église considère toujours l'appartenance maçonnique comme une « péché grave » –, mais, bien avant cette date, de nombreux initiés notoires, dont quelques grands maîtres, ont eu des funérailles catholiques. Si l'excommunication de 1738, fulminée par le pape Clément XII, n'a guère d'effet avant la Révolution, il en est différemment au cours du siècle suivant.

Vers le milieu du XIXe siècle, puis résolument sous le Second Empire et, plus encore, au début de la IIIe République, la franc-maçonnerie est devenue l'ennemi numéro un de l'Église catholique, identifiée par les frères comme le parti antirépublicain. Le raidissement de l'Église se fait rapidement sentir et, au début du XXe siècle encore, dans les paroisses françaises, on fait dire aux jeunes premiers communiants qu'ils renoncent « à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et à la franc-maçonnerie, qui a été condamnée par l'Église ». Il devient par conséquent habituel de refuser des funérailles catholiques à un frère – mais beaucoup adhèrent à une obédience en secret, sinon de leurs amis, du moins de leur famille, parfois de leur épouse elle-même, et donc de l'Église. Un divertissement, si l'on ose dire, de nombreux prêtres à la même époque est d'obtenir la conversion *in extremis* d'un initié se repentant, sur son lit de mort, de sa vie de péché. Ainsi l'un d'eux aurait suscité, selon ses propres dires, le « retour à Dieu » du célébrissime Littré, positiviste et franc-maçon.

Mais les initiés eux-mêmes ne sont pas en reste. Il devient habituel, sous la IIIe République, de faire figurer dans le règlement intérieur de certaines loges l'obligation pour tout membre de prendre les dispositions nécessaires pour s'opposer à ce que soient organisées pour lui des obsèques religieuses…

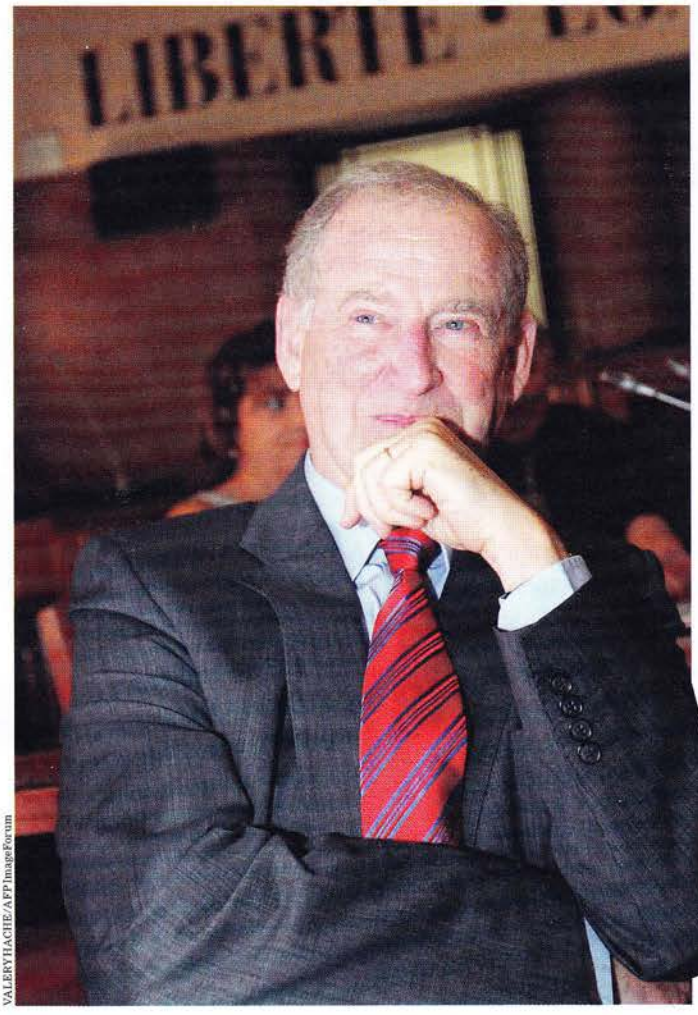
Aujourd'hui, l'attitude des prêtres et des évêques, lorsqu'il n'y a pas « scandale » et lorsque la famille exprime une volonté claire, est de ne pas stigmatiser un maçon après sa mort. L'Église réserve ses flèches – du reste, de moins en moins aiguisées – pour les vivants. ● R. D.

LES FRATERNELLES SONT SOUTENUES PAR LA MAÇONNERIE

Aucune polémique, aucun état d'âme. Les obédiences ne peuvent qu'applaudir devant ces amicales qui se multiplient, signes d'un besoin croissant de solidarité dans un monde en crise.

FAUX

Au cours des années 1990, la multiplication des affaires financières de toutes sortes impliquant des francs-maçons, comme en ont témoigné les unes des journaux et des hebdomadaires, a conduit les obédiences à se pencher sur la question épineuse des fraternelles. Ce sont des associations indépendantes regroupant des francs-maçons de toutes obédiences qui ont en commun une appartenance professionnelle, une origine géographique, une passion quelconque. Les obédiences, malgré leurs bonnes intentions, ont surtout montré les limites de leur pouvoir pour contenir ce phénomène, car les associations se forment librement en France. Depuis quelques années, différentes Grandes Loges ont cependant publié des mises en garde et exigé des garanties.



VALERY HACHE/AFP ImageForum

EN GUERRE Le procureur Éric de Montgolfier lance dès 1999 une véritable croisade contre l'influence de certains réseaux maçonniques à Nice. En 2006, dans un livre, il déclare même que pour préserver l'indépendance de la justice il vaut mieux pour les juges ne pas adhérer à une loge.

Il existe la fraternelle des médecins, celle des avocats ou celle des travaux publics. On connaît aussi les fraternelles de fonctionnaires, de la police, de l'éducation ; celles des HLM, de la SNCF. Mais également celle des habitants du 16e arrondissement de Paris, celle des philatélistes ou même celle… des protestants. Encore plus étrange, une fraternelle des homosexuels !

Certaines de ces associations sont assurément bien innocentes et n'organisent que des dîners ou des déjeuners assortis de débats sur les sujets qui les intéressent. **Elles témoignent simplement de ce besoin de convivialité et de sociabilité qui est l'un des traits majeurs de l'identité maçonnique.**

En revanche, d'autres sont parfois devenues des carrefours où l'on traite des affaires d'un niveau moins relevé. Les obédiences ont tenté de négocier avec ces groupes, ces cercles, ces clubs, ces amicales, des règles librement consenties de relative transparence, leur proposant par exemple d'adhérer à une charte garantissant *a priori* le respect de certains codes éthiques. Elles ont rencontré un succès seulement partiel, il faut le bien le dire.

Encore une fois, la question des dérives affairistes que l'on a pu constater dans certains milieux maçonniques n'est pas entièrement superposable à celle des fraternelles, tant s'en faut. Il reste que ces structures indépendantes – dont beaucoup sont pourtant exemptes de tout reproche sérieux – risquent de constituer dans l'avenir un problème chronique, difficilement soluble. On ne peut en fait compter que sur la loyauté des frères eux-mêmes pour éviter que ces rencontres amicales – qui, rappelons-le, ne provoquaient aucune polémique avant les années 1980 et 1990 – ne dégénèrent en réseaux suspects, alimentant une rumeur néfaste. ● R. D.



Sylvain Sonnet/hemis.fr

HAUT LIEU
La gargouille de Notre-Dame veille depuis des siècles sur les grands monuments maçonniques parisiens : le Louvre, le Panthéon, l'Assemblée nationale, l'Hôtel de Ville, etc.

PARIS EST AUJOURD'HUI LA PREMIÈRE VILLE MAÇONNE DE FRANCE

FAUX

Pas étonnant quand on abrite toutes les grandes loges du pays et que l'on invite régulièrement des vénérables étrangers. Un souvenir du temps où la capitale, au XVIIIe siècle, était la plaque tournante de la maçonnerie.

On pourrait légitimement penser que Paris, où siègent les principales obédiences, compte la plus importante densité d'initiés dans l'Hexagone. C'est pourtant vers le sud de la France qu'il faut regarder, et plus précisément vers la capitale catalane, Perpignan, dont la gare devient pour le célèbre peintre Salvador Dalí le « centre du monde ». C'est bien cette ville qui est, sans conteste, la première cité maçonnique de notre pays.

Laissons parler les chiffres : avec plus de 1 600 frères et sœurs, le taux d'initiés est de 14 pour 1 000, contre un peu plus de 2 pour 1 000 sur la France entière ! Cette densité exceptionnelle est, qui plus est, un véritable patchwork vivant de la pratique maçonnique française. On peut y travailler dans les grandes obédiences, comme le Grand Orient de France, la Grande Loge nationale française et sa nouvelle déclinaison, la Grande Loge alliance maçonnique française, la Grande Loge de France, Le Droit humain. Mais on peut aussi y maçonner dans des obédiences « locales », comme la loge des Rois de Majorque ou la Grande Loge régulière universelle.

Enfin, pour qui veut socialiser hors des temples, il existe aussi une structure dont le but est de développer des relations fraternelles entre francs-maçons de toutes obédiences, Archiram.

La première loge de la cité catalane allume ses feux le 6 novembre 1744 et prend le nom de loge Saint-Jean ou Saint-Jean, Saint-Pierre. Puis pas moins de neuf autres y sont instituées en quelques années, comme la loge de la Sociabilité (1744), L'Union (1758), Saint-Jean des arts et de la régularité (1766) ou encore Les Frères réunis (1767).

Perpignan se caractérise comme une ville de transit et de frontières. Les frères reçoivent donc les maçons étrangers de passage dans la cité, et leurs homologues perpignanais se rendent visite les uns aux autres – et ce, depuis le XVIIIe siècle. C'est sans doute à cause de cette sociabilité hors du commun que la confrérie y connaît depuis une prospérité surprenante, sinon exceptionnelle. ● L. K.



Qu'ont en commun Mozart, le jeune prodige du XVIII[e] siècle, et Duke Ellington, le grand pianiste de jazz américain ? *Idem* pour Casanova, le libertin vénitien, Surcouf, le corsaire malouin, ou encore Abd el-Kader, le grand leader algérien ? Entre l'intrigante princessse de Lamballe et l'anarchiste Louise Michel ? Tous ont été initiés.

PERSONNALITÉS

1774
(Ou 1775 ?) À cette date, le marquis de La Fayette entre en maçonnerie. À son retour d'Amérique, les loges françaises se disputent la présence du « héros des deux mondes ».

1797
Le 24 février, Cambacérès, président du Conseil des Cinq-Cents, sous le Directoire, relance la franc-maçonnerie. Il en sera le grand artisan jusqu'à l'abdication de Napoléon.

1844
L'aventurier italien Giuseppe Garibaldi adhère à la confrérie à Montevideo, en Uruguay. Il développera les loges de son pays lors de sa campagne victorieuse de 1860.

1886
L'écrivain britannique Rudyard Kipling est initié à Lahore, dans l'actuel Pakistan. Toute son œuvre sera marquée par son parcours maçonnique.



Imagno, Wien Museum/La Collection

PETITE MUSIQUE DE NUIT Réception dans la loge Zur gekrönten Hoffnung (L'Espérance couronnée), à Vienne. En 1784, année de l'initiation du compositeur, la plupart des sept loges que compte la ville sont récentes et confidentielles.

MOZART NE FAIT PAS ALLUSION À LA MAÇONNERIE DANS SES ŒUVRES

FAUX

Génie musical mais frère volage, l'enfant de Salzbourg ne met pas sa musique au service d'une cause. Sa seule muse, c'est l'art.

Sa *Flûte enchantée* est un chef-d'œuvre frappé du sceau de l'ordre. Cet opéra évoquant le parcours initiatique d'un postulant est joué le 30 septembre 1791, deux mois avant la mort du compositeur. Il s'agit là du dernier opus d'une production maçonnique impressionnante. Mozart crée effectivement de nombreuses pièces aux fins d'accompagner les cérémonies initiatiques.

Au XVIII[e] siècle, la musique tient une place importante dans le rituel. Elle est interprétée par de petits orchestres intégrés à la loge, les « colonnes d'harmonie ». Mozart y contribue par un riche répertoire : deux quatuors à cordes K464 et K465 (joués en loge le soir, où il confie à ses frères son ressenti d'initié) ainsi que le concerto pour piano K471. Certaines œuvres sont encore entendues dans les loges : *Le Voyage du compagnon*, *Die Maurerfreude (La Joie du maçon)* et un cantique dédié à la chaîne d'union, ce geste de fraternité qui clôt les réunions des frères *(lire p. 69)*, *O heil'ges Band* – tous trois composés en 1785. En novembre de cette année-là, Mozart écrit une ode (K477) en hommage à deux membres décédés.

Son œuvre maçonnique débute plusieurs années avant sa réception. En 1773, un aristocrate de l'ordre, Tobias Philipp von Gebler, lui passe une commande destinée à la colonne d'harmonie de sa loge. Mozart lui remet la partition de *Thamos, roi d'Égypte*, que l'on peut considérer comme la toute première composition maçonnique du prodige, alors âgé de 17 ans, et ignorant les secrets de la confrérie. Dès lors, **l'artiste n'aura de cesse de se faire admettre dans ses rangs. Il doit pourtant patienter onze ans, essuyant plusieurs refus des loges viennoises, avant d'être accepté dans l'une d'elles,** récemment constituée, La Bienfaisance. Son initiation est conférée ailleurs, à La Vraie Concorde, le 14 décembre 1784. Un mois plus tard, il est « promu » au grade de compagnon puis, la semaine suivante, à celui de maître.

La Flûte enchantée reste son œuvre maçonnique la plus aboutie. Écrit en allemand, le livret de cet opéra est conçu comme une composition populaire et humoristique, proposant plusieurs niveaux de lecture. À la fois conte de fées et pamphlet politique, il retrace le parcours initiatique du jeune Tamino et professe un idéal philosophique plein de significations pour ce siècle des Lumières. ● Marc de Jode

CASANOVA EST EXCLU DE SA LOGE POUR SES EXCÈS LIBERTINS

FAUX

Trop, c'est trop ! Les frasques de l'aventurier vénitien embarrassent ses compagnons, qui le prient de rendre son tablier.

Cet homme à la vie trépidante est un franc-maçon parfaitement en accord avec l'esprit libertin qui règne dans la plupart des loges françaises à la fin du XVIII[e] siècle. De son initiation à Lyon en 1750 à sa mort en 1798, cet aventurier errant et désargenté bénéficiera d'une multitude de protections et de recommandations qui lui permettront de fréquenter les meilleurs esprits du temps et parfois de vivre à leurs crochets. Casanova appartient à la cohorte des opportunistes de ce siècle qui se glissent dans les cénacles dont ils étaient autrefois écartés, utilisant la franc-maçonnerie comme un laissez-passer.

Le séduisant chevalier n'a pas 25 ans lorsqu'il est initié. Il relate sa réception dans ses *Mémoires* avec un mélange de respect et de cynisme : « Ce fut à Lyon qu'un personnage, que j'ai connu chez M. Rochebaron, me fit la grâce d'être admis à participer aux sublimes bagatelles de la franc-maçonnerie. Arrivé apprenti à Paris, j'y devins compagnon en avril, puis maître. **Un jeune homme qui veut voyager et connaître le monde, qui ne veut pas se trouver en certains cas l'inférieur de ses égaux et être exclu de la participation de tous les plaisirs, doit se faire initier dans ce que l'on appelle la franc-maçonnerie… »**

Cette considération est assortie d'un conseil révélateur de sa stratégie : « Je conseille à tout jeune homme de se faire recevoir maçon ; mais je l'engage aussi à bien choisir la loge, car quoique la mauvaise compagnie ne puisse point agir en loge, elle peut cependant s'y trouver, et le candidat doit se garder des liaisons dangereuses. »

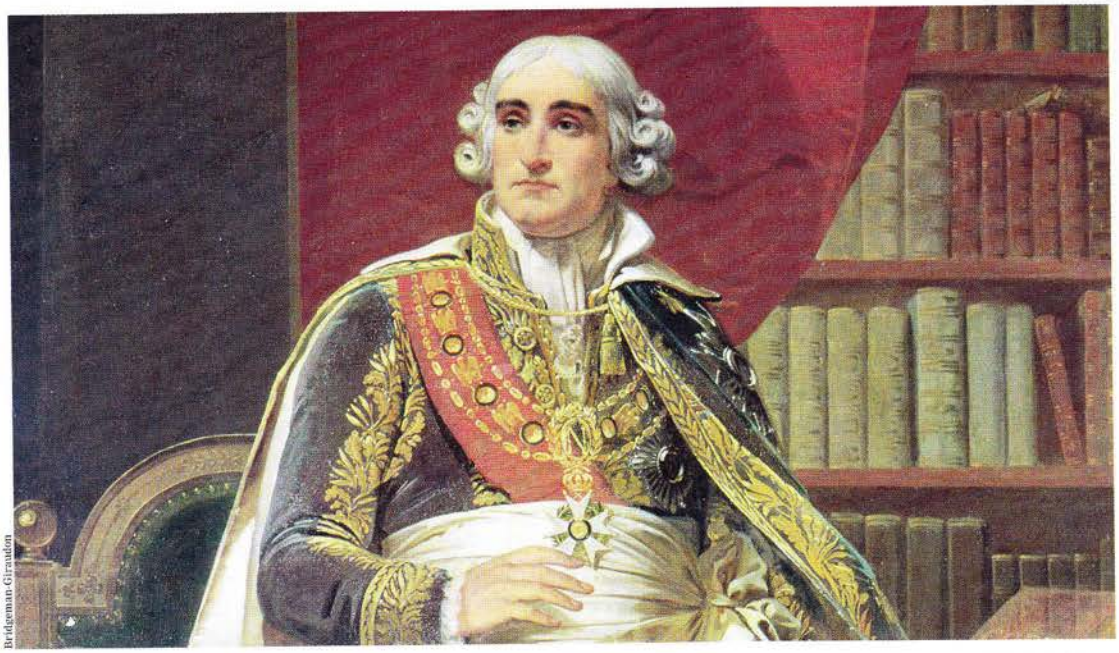
Un conseil avisé – et intéressé – qu'il applique à lui-même. Apprenti dans une obscure loge de province, il prend garde à bien choisir celle qui l'initiera aux degrés suivants : la loge parisienne du grand maître, le flamboyant libertin Louis de Bourbon-Condé. Plus qu'un sauf-conduit, Casanova se forge un véritable passe-partout – dont il use et abuse. Ainsi, à Amsterdam, en 1759, il est pris en charge par une loge de diamantaires : La Bien-Aimée. À Paris, après la mort du prince de Condé, il visite la loge du duc de Luxembourg puis, en 1778, celle de Benjamin Franklin, Les Neuf Sœurs. À Vienne, en 1783, il est hébergé par Lorenzo Da Ponte, qui s'inspire du séducteur pour écrire le livret du *Don Giovanni* de Mozart, un autre frère *(lire page précédente)*. Enfin, lorsqu'il édite son *Icosameron* en 1788, les frères sont ses souscripteurs.

Le séducteur impénitent finit sa vie au château de Dux, grâce à la générosité d'un ultime admirateur franc-maçon, le comte de Waldstein. C'est là qu'il rédige, en français, *Histoire de ma vie*. ● M. de J.



Historisches Museum, Vienne/Gianni Dagli Orti/Art Archive

ÉTALON
Ce fils d'acteurs change souvent de costume : abbé, libertin, écrivain, faux chevalier, vrai espion et même bibliothécaire à la fin de sa vie. Sa devise : « Suis ton Dieu », est en somme une libre interprétation du credo maçonnique dans le Grand Architecte de l'Univers.



Bridgeman Giraudon

CUMULARD
En quarante ans de loyaux services au sein de l'ordre, le bras droit de Napoléon croule sous les nominations : grand maître de plusieurs rites, il est aussi chevalier Rose-Croix et très puissant souverain grand commandeur du Suprême Conseil de France.

CAMBACÉRÈS EST TOUJOURS RESTÉ TRÈS DISCRET SUR SON INITIATION

FAUX

Jamais un mot trop haut ! Cet habitué des hautes sphères de la vie politique française a su traverser la Révolution et l'Empire en faisant sienne la règle d'or du cercle.

Revendiquant son appartenance à l'ordre, il n'en a pas pâti à la Terreur – et est même devenu par la suite l'un des piliers du régime impérial. Avocat de formation, il est initié en 1782, à 29 ans, par la loge L'Ancienne et la Réunion des élus, en même temps que le chimiste Jean Chaptal. Il participe activement à la Révolution, après que la maçonnerie locale a lancé sa carrière politique : conseiller municipal, président du bureau des subsistances et président du tribunal criminel de l'Hérault. Ni Montagnard ni Girondin, Cambacérès évite de s'affilier à une chapelle et s'emploie à tisser des liens de fraternité entre les parlementaires. Une habileté qui lui permet de ne pas être inquiété pendant la Terreur.

Élu au Conseil des Cinq-Cents sous le Directoire, il préside cette assemblée jusqu'en mai 1797. **À cette époque, la maçonnerie française semble enterrée, les frères sont dispersés, le Grand Orient est dissous depuis l'été 1794. Avec Röttiers de Montaleau, membre éminent du Grand Orient, il participe au réveil de l'obédience,** le 24 février 1797. Reste à convaincre les milliers de maçons éparpillés de retourner dans les loges, une tâche à laquelle il s'attelle avec énergie. En deux ans, il réquisitionne des temples et rallie au Grand Orient les derniers rescapés de la Grande Loge de Clermont. Second consul puis archichancelier de l'Empire, il use de son autorité pour amplifier l'œuvre régénératrice de la franc-maçonnerie et lui redonner son éclat d'antan.

Grand maître adjoint du Grand Orient, Cambacérès est de fait le véritable patron de l'obédience. À la demande de Napoléon Ier, il réunifie les branches des maçonneries régulière et occultiste. Le 1er juillet 1806, il devient souverain commandeur du Suprême Conseil de France. Le 25 octobre, il est élu grand maître d'honneur du rite d'Herodom. Le 4 mars 1807, il est investi grand maître du Rite écossais philosophique. L'année suivante, il coiffe les titres de grand maître du rite primitif de Narbonne et grand maître du Régime rectifié. Et, en 1809, le voilà grand maître des directoires d'Auvergne et de Septimanie.

Cambacérès sera bien l'unificateur et le maître d'œuvre de la maçonnerie française jusqu'à l'abdication de Napoléon, en 1814. Banni de France à la Restauration, il poursuit son activité à Bruxelles, dans la loge des Amis philanthropes. Il meurt en 1824 – après quarante-deux ans d'une vie maçonnique bien remplie. ● M. de J.

LA MAJORITÉ DES ENCYCLOPÉDISTES NE SONT PAS DES FRÈRES

À quoi bon ? La rédaction du grand livre, cette œuvre titanesque entreprise à plusieurs, a fait d'eux une confrérie de gens d'esprit.

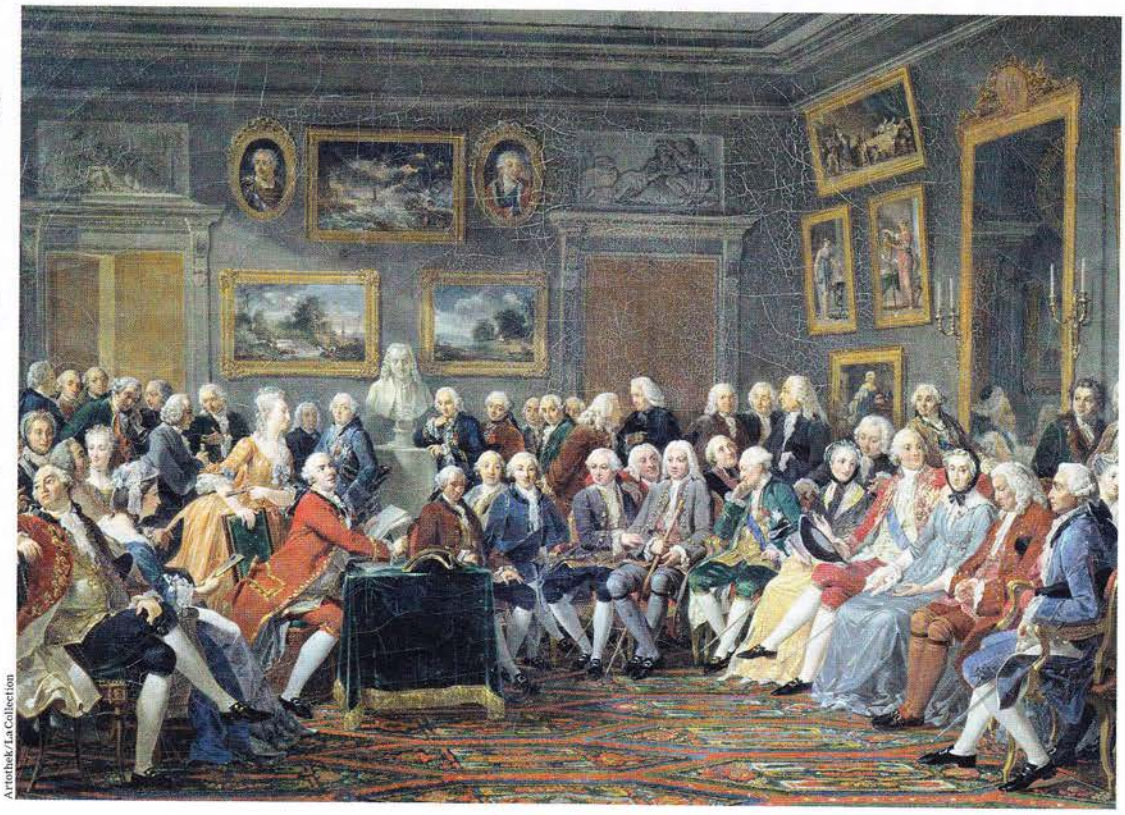
FAUX

Entre les philosophes des Lumières et la franc-maçonnerie du XVIII[e] siècle existe une étonnante proximité, et ce n'est pas un hasard si les idées de l'*Encyclopédie* se retrouvent dans le bouillonnement intellectuel de certaines loges. Ce lien puissant s'explique en partie par la présence de nombreux philosophes au sein de la confrérie – à commencer par le premier d'entre eux, Charles de Montesquieu, initié à Londres le 12 mai 1730 dans la loge Horn Tavern de Westminster par le grand maître en personne.

Les obédiences accueillent de grands noms de la science, de la littérature et les esprits novateurs du siècle. Citons par exemple l'astronome Jérôme Lalande (initié en 1752), les philosophes Claude Helvétius (1756) et le baron d'Holbach (1761), l'écrivain Pierre Choderlos de Laclos (1763), Joseph Guillotin (1765), Gaspard Monge (1766) et le chevalier de Saint-Georges (1773). En 1778, ils sont encore plus nombreux : les savants Georges Cabanis, Étienne Lacépède et François Pilâtre de Rozier, l'auteur Sébastien Mercier et les navigateurs Bougainville et Lapérouse. Viendront aussi Montgolfier, Laplace et Chaptal en 1782, Lakanal et Saint-Simon en 1786. Même l'adversaire déclaré des Lumières, le philosophe Joseph de Maistre, est reçu dans une loge de Chambéry en 1773.

Les partisans de la séparation entre maçons et Encyclopédistes invoquent le cas Voltaire, certes devenu franc-maçon, mais en avril 1778, soit deux mois avant sa mort. Cependant, c'est ignorer que Voltaire et d'Alembert ont fondé en 1761 une loge paramaçonnique, appelée loge d'Holbach. Très active jusqu'en 1772, elle compte dans ses rangs, entre autres, Condorcet, Grimm, Malesherbes, Turgot, Necker et Beaumarchais, ainsi que le père de l'*Encyclopédie* : Denis Diderot. En 1766, deux membres, Jérôme Lalande et Claude Helvétius, quittent la loge d'Holbach pour en fonder une autre, au sein de la Grande Loge de France : Les Sciences. En 1776, cette dernière adopte un nouveau nom, La Loge des neuf sœurs. Elle recevra en son sein non pas un nouvel initié, mais un illustre précurseur : Voltaire ! ● M. de J.

CERCLE Dans les salons *(ci-contre, celui de M[me] Geoffrin, peint par Gabriel Lemonnier en 1814)*, artistes et intellectuels se plaisent à partager et à diffuser des idées nouvelles. Les compagnons de Diderot et d'Alembert sont des membres assidus de ces sortes de loges profanes.



Artothek/La Collection

LA FAYETTE DEVIENT MAÇON EN AMÉRIQUE

FAUX

Nouveau Monde, nouvelle ère : le général trouve, dans les idées de l'ordre, un écho à son engagement en faveur de la liberté.



Imagno/La Collection

FRATERNITÉ
« Après que je fus entré dans la maçonnerie américaine, le général Washington sembla avoir reçu une illumination. Depuis ce jour, je n'eus plus l'occasion de douter de son entière confiance », confie-t-il à la loge de Wilmington (Caroline du Nord) en 1825.

Metz est la ville où il est initié, en 1774 ou 1775, à l'âge de 17 ou 18 ans, dans une loge militaire. Il s'affilie ensuite à la loge parisienne La Candeur, le 25 décembre 1775, déjà ceint du tablier de maître. Et c'est en fréquentant les loges de la capitale qu'il rencontre l'ambassadeur américain Benjamin Franklin, qui deviendra le vénérable maître de la loge Les Neuf Sœurs en 1779. Le marquis va aider le diplomate à recueillir des fonds pour les insurgés. Mais les vues progressistes du jeune homme déplaisent à Noailles (son beau-père), qui cherche à le faire embastiller. La Fayette doit s'enfuir et choisit l'Amérique. À son arrivée, il est reçu par une loge de Philadelphie, grâce à la recommandation de Franklin.

On ignore quelle a été l'activité maçonnique du Français outre-Atlantique, probablement très limitée en raison de son engagement militaire contre les Anglais. C'est en France que sa participation au sein de la confrérie est la plus manifeste. À son retour, les loges parisiennes s'arrachent le « héros des deux mondes », qui choisit de s'affilier à Saint Jean d'Écosse du contrat social, le 24 juin 1782.

Un épisode célèbre conjugue l'action politique et l'idéal maçonnique du brillant officier. Durant la nuit d'émeutes du 13 au 14 juillet 1789, il persuade Louis XVI de ne pas envoyer la troupe pour permettre aux délégués de l'Assemblée de ramener le calme sans effusion de sang. Son coup de bluff réussit, la Bastille tombe au matin, et le roi accepte de se soumettre aux décisions des élus de la nation. Le 16 juillet, Louis XVI se présente devant la Constituante, et La Fayette demande aux maçons de le recevoir sous la « voûte d'acier », un rite de réception d'ordinaire réservé aux dignitaires des loges.

Au cours de sa longue existence, La Fayette restera fidèle à la maçonnerie. À partir de 1820, les ultra-royalistes lancent une campagne de répression contre les obédiences. Il choisit alors de s'allier avec des loges républicaines, notamment Le Parfait Silence, à Lyon, et Les Trinosophes, à Paris, pour s'opposer au roi Charles X. Les frères se fédèrent autour du marquis, qui prend la tête du parti du Mouvement, dont presque tous les élus sont francs-maçons. La Fayette se joint aux républicains pour réclamer l'abolition de l'esclavage et de la peine de mort.

En 1830, le Suprême Conseil du Grand Orient le nomme grand maître d'honneur, mais le vieux maçon préférera fréquenter sa loge de Rozoy-en-Brie jusqu'à sa mort, en 1834. ● M. de J.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE EST GUILLOTINÉE PARCE QU'ELLE ADHÉRAIT À UNE LOGE

FAUX

Accusée de trahison, elle est incarcérée quand la révélation de son appartenance à la confrérie déchaîne des pulsions de haine conspirationniste à son encontre.

Adversaire déclarée de la Constituante, souhaitant ouvertement la défaite des armées françaises, l'intrigante dame de compagnie de la reine Marie-Antoinette n'a de cesse de faire échouer les réformes. C'est pour cette raison qu'elle est arrêtée durant l'insurrection du 10 août 1792. La haine qu'elle cristallise est telle qu'elle sera massacrée dans la cour de la prison de la Force en septembre de la même année. Son corps profané – et sa tête promenée au bout d'une pique – reste dans les mémoires.

Marie-Thérèse, élevée à Turin loin des complots de la cour, épouse en 1767 le prince de Lamballe, qui décède un an plus tard. C'est à cette époque qu'elle rencontre Marie-Antoinette, dont elle devient l'amie. Elle s'intéresse au mouvement des Lumières, à la condition de la femme. Elle fréquente assidûment la loge d'adoption La Candeur, mais elle est initiée dans la loge féminine d'adoption Saint-Jean d'Écosse du contrat social en 1777 (date incertaine). Elle a alors 28 ans. La maîtresse en est Mathilde de Bourbon-Condé, la sœur du grand maître du Grand Orient, le duc d'Orléans. Or Lamballe déteste celui qui se fera appeler Philippe Égalité et le dénigre en toute occasion auprès de Marie-Antoinette. À peine initiée, elle est promue grande maîtresse (en fait, vénérable maîtresse) de la mère loge écossaise d'adoption. Et s'attache à accroître l'autonomie de son obédience à l'égard du Grand Orient et de son grand maître exécré. Dans les années 1780, la princesse reçoit le titre de grande maîtresse des loges écossaises féminines régulières de France, distinction qu'elle conserve jusqu'à son arrestation. Voici ce que dit le procès-verbal de sa réception : « Le dix-huitième jour du onzième mois de l'an de la science 5780, **les membres de la révérente mère loge écossaise d'adoption ont offert à leur sérénissime sœur, Marie-Thérèse, Louise de Carignan, princesse de Lamballe, le titre de grande maîtresse de toutes les loges écossaises régulières de France.** La sérénissime sœur l'a accepté et a subi les voyages et les épreuves et a prêté le serment. »

S'il est donc exact que Marie-Thérèse de Lamballe a joué un rôle déterminant au sein de la maçonnerie féminine, ce qui lui permit de tisser des liens fraternels puissants, y compris avec ceux et celles qui choisiront par la suite le camp de la Révolution, ce n'est pas la raison de son sordide assassinat. ● M. de J.



Liechtenstein, The Princely Collections, Vaduz-Vienna

COMPLOT En août 1792, l'amie de Marie-Antoinette est suspectée de vouloir saboter la Révolution. Sa double appartenance à l'aristocratie et à la maçonnerie la précipitera dans l'abîme. (Portrait d'Anton Hickel, 1745-1798.)



Musée d'Histoire de la Ville/Bridgeman-Giraudon - Bridgeman-Giraudon

LE VENT DU BOULET
La prise du *Kent*, le vaisseau de la Compagnie anglaise des Indes orientales aux 40 canons, par le trois-mâts *La Confiance*, en 1800, reste l'un des plus hauts faits d'armes du corsaire *(en médaillon)*.

SURCOUF INSCRIT, SUR LA VOILE DE SON BATEAU, LE G SYMBOLIQUE

FAUX

Ce marin hors pair, qui a tenu tête à la marine anglaise, ne craint rien ni personne. Pas même d'afficher, ostensiblement, ce signe identitaire des frères.

Bien au contraire ! D'une discrétion absolue, il n'a jamais fait mention de son initiation – qui eut lieu sur l'île Maurice, dans l'océan Indien –, ni sur mer ni dans sa ville natale. Le bouillant Malouin s'engage dans la marine des Indes en 1788, à tout juste 15 ans. Cinq ans plus tard, il commande son propre bateau et s'enrichit avec la traite des esclaves. Mais son commerce est contrecarré par l'impérialisme anglais. C'est donc une guerre privée qu'il mène d'abord contre ses ennemis d'outre-Manche. Terreur de la flotte britannique dans l'océan Indien, il lui inflige de lourdes pertes, surtout dans le golfe du Bengale. Le capitaine français comprend qu'on ne peut vaincre cette redoutable marine par des batailles d'escadres et qu'il faut pratiquer une guerre d'usure en détruisant les points d'approvisionnement de leurs navires. Cette stratégie va inspirer la politique du blocus continental de Napoléon.

Robert Surcouf installe la base de ses activités à Port Louis, dans l'île Maurice (à l'époque appelée île de France). C'est là qu'il est initié, dans la loge La Triple Espérance, le 22 mai 1796, à l'âge de 23 ans. Il devient un frère assidu, y compris durant la période du blocus imposé à l'île par les Anglais – qu'il brisera en novembre 1800. Ce dernier exploit le hisse au rang de héros de la République. Désormais riche et célèbre, Surcouf rentre à Saint-Malo, sa ville natale, en 1801, et s'installe comme armateur. Le paisible bourgeois reste impliqué dans le conflit avec l'Angleterre en devenant le conseiller de Napoléon Bonaparte sur les questions maritimes. Mais il refuse le commandement de l'escadre de la Manche que lui propose le Premier consul en 1803.

Jusqu'en 1808, il effectue plusieurs voyages à Maurice, sans jamais manquer de participer aux réunions de La Triple Espérance, comme l'attestent les registres de présence de cette loge. Mais, en France, il semble totalement absent de ceux de la loge de Saint-Malo, pourtant très active à cette époque. Pour une raison mystérieuse, qui lui est personnelle, il a jugé préférable de ne pas révéler le secret de son appartenance, y compris aux frères de sa ville natale. ● M. de J.

NAPOLÉON EST FRANC-MAÇON

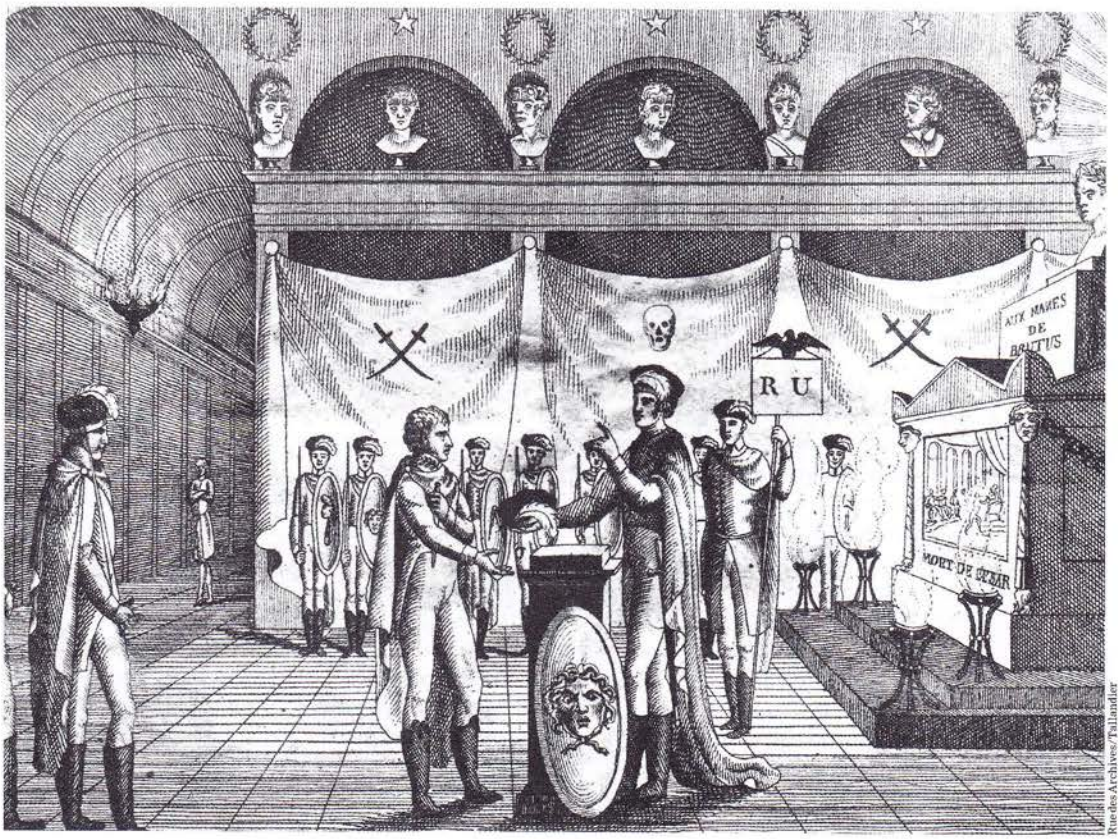
FAUX

La campagne d'Égypte marque une étape décisive dans son ascension. Pas seulement pour le prestige qu'il en tire, mais pour son initiation au pied des pyramides.

On cherche encore la trace de son initiation dans les registres des loges. Certains historiens supposent une cérémonie de réception dans la loge militaire de Valence alors qu'il est encore aspirant officier ; d'autres la situent à Malte, où le général Bonaparte fait escale avant sa campagne d'Égypte ; d'autres encore échafaudent une initiation tardive de l'Empereur dans une loge clandestine de Rome en 1811. Cependant, aucun n'apporte de preuve formelle.

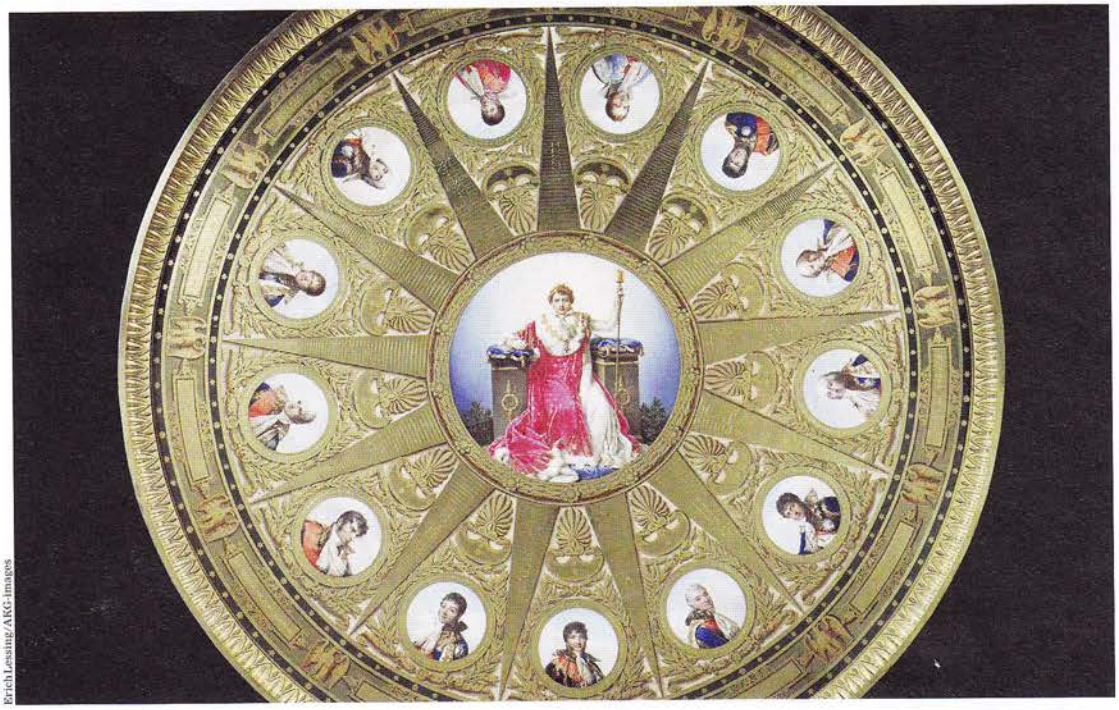
La possibilité de son appartenance à une loge repose sur deux faits : d'abord, le dispositif organisé par son archichancelier Cambacérès *(lire p. 45)*, imposant la maçonnerie française comme un des piliers du régime impérial ; ensuite, l'entourage du Petit Caporal, presque exclusivement composé de francs-maçons. La liste de ses proches est éloquente. **Son père, Charles, son frère aîné, Joseph (grand maître du Grand Orient de 1805 à 1814), son épouse, Joséphine de Beauharnais (grande maîtresse des loges féminines jusqu'en 1814),** ses frères Louis et Jérôme, sa sœur Caroline, et son beau-frère Murat – tous initiés ! À ses membres du premier cercle s'ajoutent ses principaux ministres et collaborateurs, tels Fouché, Talleyrand, Caulaincourt, et de nombreux maréchaux, généraux et officiers ayant servi dans les rangs de la Grande Armée *(lire p. 51)*.

L'hypothèse la plus plausible est celle de l'historien Henri Guillemin. Il situerait l'initiation de Napoléon peu après sa nomination au grade de général et ses premiers exploits, alors qu'il subit durant quelques mois la disgrâce du Directoire. À l'instar de Talleyrand, le général sans commandement se serait offert une « garantie maçonnique » en sollicitant, dans le courant du mois d'avril 1795, son admission dans une loge marseillaise : Le Choix des vrais amis. Il aurait bénéficié du parrainage de son frère Joseph, qui était membre d'une autre loge dans cette même ville. Reste que, si le nom Bonaparte est mentionné sur des centaines de documents maçonniques, on recherche toujours en vain le prénom Napoléon. En revanche, l'Empereur apparaît comme le protecteur incontestable de la maçonnerie de France, au même titre que le roi d'Angleterre ou le roi de Prusse dans leur pays. ● M. de J.



RÉCEPTION Cérémonie d'adhésion du général Bonaparte en 1798-1799. En 1804, alors Premier consul, il se déclarera « protecteur de la franc-maçonnerie ».

Rue des Archives/Tallandier



Erich Lessing/AKG-images

DISQUE SOLAIRE
Détail de la *Table d'Austerlitz*, créée par la Manufacture de Sèvres en 1808 pour célébrer la victoire de la Grande Armée. L'Empereur trône dans le médaillon central, entouré d'une majorité d'initiés.

LES 28 MARÉCHAUX D'EMPIRE SONT DES FRÈRES

FAUX

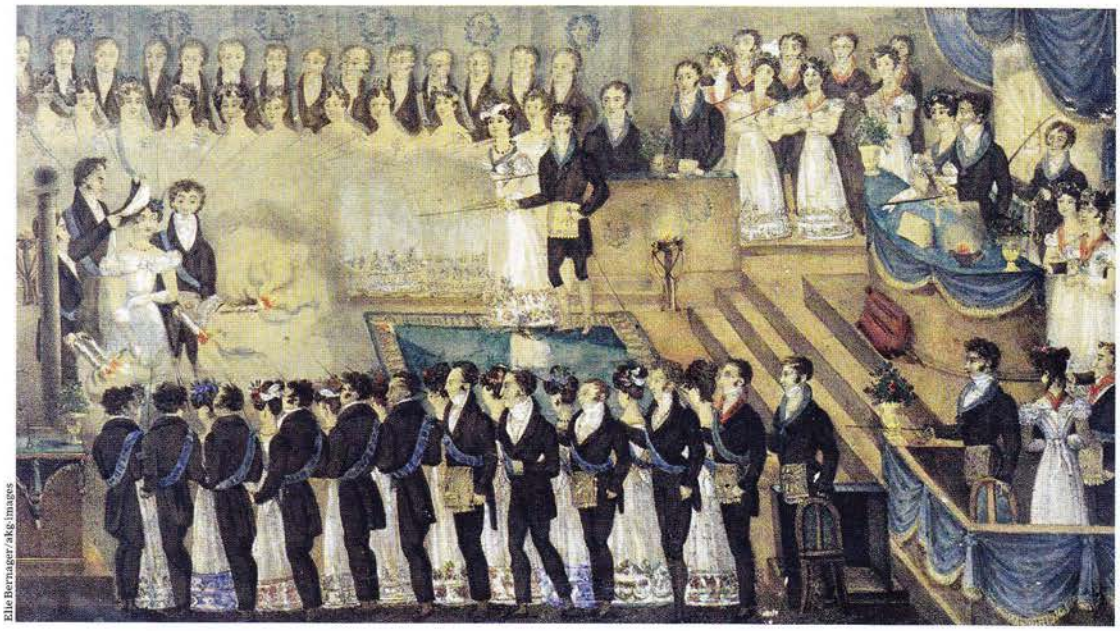
Compagnons d'armes autant qu'hommes de confiance. Pour conquérir l'Europe et bâtir l'Empire, Napoléon sait s'entourer de chefs qui adhèrent tous à des loges.

En réalité, ils ne seraient « que » dix-sept : Bernadotte, Kellermann, Masséna, Lefebvre, Grouchy, Mortier, Ney, Exelmans, Soult, Augereau, Brune, Macdonald, Sérurier, Oudinot, Pérignon, Lannes et Murat (beau-frère de l'Empereur). Il faut savoir en revanche que 400 généraux et le quart des officiers sont frères. La Grande Armée comptera jusqu'à 70 loges militaires permanentes, ce qui favorise ainsi l'intégration des cadres dans les différents corps d'armée.

Certains historiens n'hésitent pas à qualifier la confrérie de « religion des armées napoléoniennes ». Souvent, ces loges militaires ne sont constituées que pour le temps d'une campagne et leur caractère éphémère explique le peu de documents relatant l'activité et les coutumes maçonniques de leurs membres. Parfois, elles intègrent des civils, notables locaux ou fournisseurs aux armées, qui pérennisent ces loges en modifiant leur nom. Ainsi, la loge La Liberté devient Les Enfants de la liberté, La Concorde est rebaptisée Les Enfants de la concorde.

Les soldats trouvent dans les loges une forme d'assurance au cas où ils seraient capturés ou blessés. La promesse de se porter mutuellement secours, même entre ennemis, semble respectée, comme l'attestent les anecdotes mentionnant des actes d'entraide et de clémence entre belligérants maçons. Ainsi, en 1801, lors d'un combat naval franco-britannique, le capitaine d'un navire français sur le point d'être coulé se lève à l'avant de son bâtiment et fait le signe maçonnique de détresse. Les maçons anglais comprennent, cessent le feu et acceptent la reddition de leurs frères ennemis. **À Waterloo, plusieurs officiers français auraient aussi été sauvés d'une mort certaine grâce à ce signe rituel de l'ordre.**

L'exemple le plus inouï est celui de Bernadotte, qui, en poste à Hambourg en 1804, y fréquente les loges. Peu après, lors de la bataille de Lübeck, il capture un colonel maçon, le comte Mörner. Bernadotte, reconnaissant un frère, le libère. Sa générosité maçonnique est rapportée à la cour de Suède et trouve une belle récompense. En 1810, le roi se cherche un héritier. Mörner est envoyé en ambassade fraternelle auprès du maréchal Bernadotte avec un présent inattendu : la couronne de Suède. Pour l'ancien sergent roturier, c'est une revanche sur sa mauvaise naissance. Adopté par le roi Charles XIII en 1811, Bernadotte obtient aussi le titre de grand maître des loges de ce pays. ● M. de J.



Elie Bernager/akg-images

MIXITÉ
Cérémonie de réception d'une jeune femme sous le Premier Empire (vers 1810). La « maçonnerie des dames » touche alors surtout l'aristocratie. Laquelle ne se sent guère concernée par la lutte pour l'égalité des droits.

LES SŒURS RESTENT À L'ÉCART DES COMBATS FÉMINISTES DU XIXe SIÈCLE

FAUX

En faible nombre dans les loges, elles ne font pas plus entendre leur voix au-dehors.

Féminine et *mixte*, deux adjectifs qui ont longtemps formé un oxymore avec le terme *maçonnerie*… Jusqu'à ce que le mouvement pour les droits des femmes se répercute aux loges. Il est vrai, pourtant, que les franc-maçonnes trouveront peu d'écho et de soutien parmi leurs confrères. Par ailleurs, après la mort, le 29 mai 1814, de la grande maîtresse des loges féminines écossaises, Joséphine de Beauharnais, la maçonnerie féminine, alors brillante et influente, se disperse en assemblées de femmes seulement réservées aux épouses, sœurs et filles de francs-maçons, qui se gardent bien d'aborder des sujets tels que le divorce ou le droit de vote.

Pour autant, quelques-unes, initiées ou compagnonnes de route de la confrérie, vont, par le combat, sortir l'ordre de cette traversée du désert où vivotaient une dizaine de loges, dites d'adoption, sous l'égide de loges masculines. Parmi ces précurseurs figure George Sand. Mariée à 18 ans, séparée à 24, ses amours font le siège des loges : Franz Liszt, Théophile Gautier, Jules Sandeau (le père du pseudonyme Sand), Pierre Leroux, Étienne Arago, Mikhaïl Bakounine et Armand Barbès, sans compter les anonymes… Tous des initiés. La romancière ne sera jamais reçue dans une loge régulière, mais son engagement politique accompagne les idéaux de la maçonnerie républicaine du XIXe siècle. Elle est recrutée par la charbonnerie en 1821, à 17 ans, et **ses liens avec Pierre Leroux lui confèrent une « initiation sauvage » dont elle distille les symboles dans *Le Compagnon du tour de France* (1840). Dans *La Comtesse de Rudolstadt* (1843), elle dévoile sa parfaite connaissance de l'ordre,** son anticléricalisme et sa verve féministe.

Le flambeau est repris en 1864 par une autre écrivaine, Maria Deraismes, qui publie une série de pamphlets contre les intellectuels phallocrates, comme Barbey d'Aurevilly. En 1870, elle fonde la Société pour l'amélioration du sort de la femme et organise le premier banquet féministe. Deraismes est déjà une grande figure de ce mouvement lorsqu'elle est initiée « illégalement » par une loge d'hommes, Les Libres Penseurs, en1882. Cet événement, qui fait scandale chez les maçons, est à l'origine de la fondation du Droit humain, la première obédience mixte du monde. Puis Deraismes lance d'autres féministes maçonnes, parmi lesquelles Annie Besant et Maria Pognon. Celle-ci, avec les sœurs et les frères du Droit humain, soutiendra la proposition de Paul Dussaussoy, qui, en 1906, sera le premier élu de la République à mettre le droit de vote des femmes à l'ordre du jour de la Chambre des députés. ● M. de J.

GARIBALDI, INITIÉ EN ITALIE EN 1830, NE FUT QU'APPRENTI

FAUX

Si « toute sa vie est une légende », comme l'écrit l'historien Jules Michelet, c'est que l'aventurier patriote ne se contente pas de refaire le monde dans les aimables causeries du cénacle…

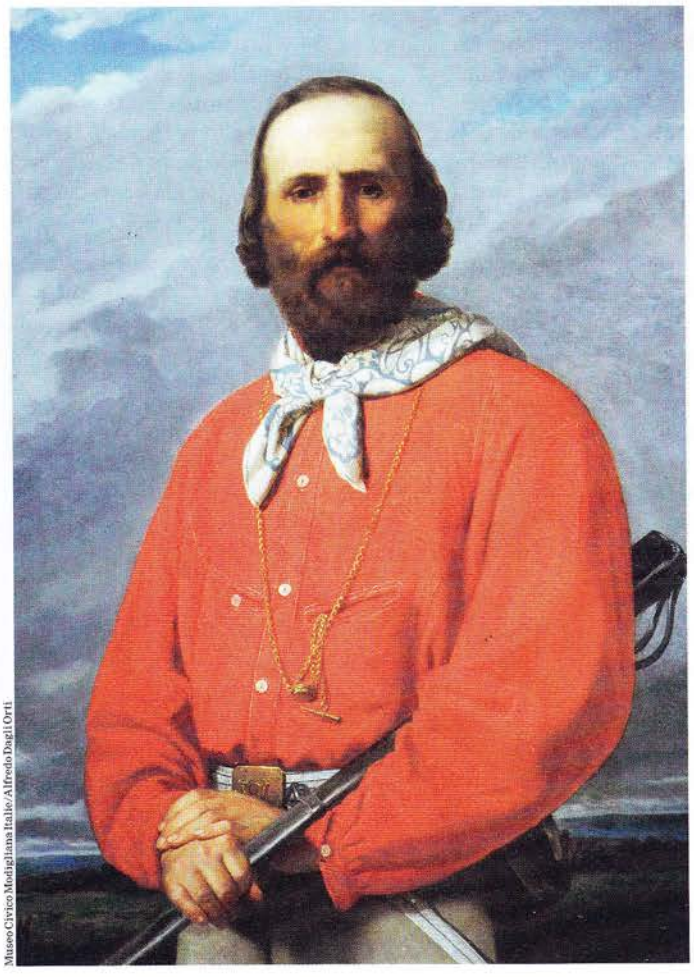
Montevideo, Uruguay, 1844 : c'est là, dans la capitale de ce jeune État d'Amérique du Sud coincé entre les deux géants argentin et brésilien, que le héros de l'Italie moderne devient maçon. Onze ans plus tôt, il a rencontré le patriote Giuseppe Mazzini, membre d'un mouvement politique indépendantiste et secret appelé la charbonnerie. Après l'avoir soutenu dans son opération d'insurrection à Gênes, en février 1834 – un échec complet –, le capitaine Garibaldi, désigné comme l'un des chefs de la conspiration, doit s'exiler en Amérique du Sud. C'est le début d'un parcours riche et prestigieux. Cette expérience lui donne le goût pour les révolutions et les mystères de l'initiation. Il deviendra grand maître de la plupart des obédiences italiennes. Et jouera un rôle majeur en politique.

Devenu corsaire pour le compte de la jeune République brésilienne du Rio Grande do Sul, entre 1837 et 1841, son sens du commandement et de la stratégie se révèle à travers plusieurs coups d'éclat. Il prend ensuite la tête d'une expédition au Panamá puis en Uruguay. C'est en 1844, à Montevideo, qu'**il est donc initié dans la loge L'Asil de la Vertud. Son parcours maçonnique est cependant aussitôt suspendu en raison de ses activités militaires, et il végète au grade d'apprenti.**

De retour en Italie pour participer à la première révolution de 1849, Garibaldi, qui, en 1843, a fondé une légion équipée de la *camicia rossa* (les « Chemises rouges »), combat les troupes de Louis Napoléon Bonaparte. C'est en défendant Rome avec ses compagnons d'armes que se forge son mythe. Échappant aux Français, Garibaldi reprend ses activités de marin sur la côte pacifique des États-Unis, mais il ne fréquente aucune loge. C'est seulement durant la seconde révolution italienne qu'il mesure le rôle politique que peut jouer la franc-maçonnerie.

L'apprenti obtient le grade de maître à Palerme, en juin 1860, et participe durant ses campagnes au développement des loges du sud au nord de la péninsule, il fait recevoir en maçonnerie tous les membres de son état-major. En 1862, le Suprême Conseil de Palerme lui confère le 33e degré. En mai 1864, le Grand Orient d'Italie le choisit comme grand maître ; après avoir accepté, le général démissionne quelques mois plus tard. En revanche, il accepte en 1867 le titre de grand maître honoraire à vie.

Peu avant sa mort, l'ordre l'élit – ultime honneur – grand hiérophante et chef mondial des deux rites égyptiens. À travers sa désignation unanime par les obédiences italiennes, roumaines, anglaises et américaines, il dirigera ainsi le rite de Memphis-Misraïm, encore pratiqué aujourd'hui. ● M. de J.



Museo Civico Modigliana Italie/Alfredo Dagli Orti

ÉPOPÉE
Ses faits d'armes et son charisme font de ce fils de marin l'incarnation du héros moderne, véritable globe-trotter de la guérilla. Il combat au Brésil, en Uruguay, au Panamá… Le président Lincoln lui offre même, en 1862, de prendre la tête des armées du Nord dans la guerre de Sécession.

LAMARTINE, L'HOMME DE LA RÉVOLUTION DE 1848, ÉTAIT MAÇON

Et il était loin d'être le seul : la totalité des membres du gouvernement provisoire de l'éphémère IIe République était du sérail. Inséparables compagnons…

FAUX

Quelque cent cinquante ans après sa mort, l'ambiguïté de son adhésion pose question. Elle a été entretenue longtemps – parfois même par l'intéressé. Mais, de fait, Lamartine n'a jamais été initié. Il sera juste un compagnon de route de la confrérie. Fils de franc-maçon (son père, officier de cavalerie, était membre d'une loge militaire), le jeune romantique est éduqué chez les jésuites, dont la méfiance à l'égard de l'ordre le conditionne. À 20 ans, étudiant à Lyon, il se divertit avec la gent fortunée de la ville. C'est à cette époque qu'il manque son rendez-vous avec les frères.

Après une carrière de diplomate, Lamartine revient en France en 1828. **Déçu par les cénacles de courtisans qui entourent le roi Charles X, il se rapproche des maçons républicains,** mais refuse d'appartenir à une loge. Après la mort de sa fille, Julia, il tourne le dos au christianisme et s'inscrit dans l'idéal républicain. Avec le soutien des maçons du Nord, il est élu député en 1833 – il le restera jusqu'en 1851.

En juillet 1847, le maire initié de Mâcon organise un banquet pour promouvoir son livre *Histoire des Girondins*. C'est le point de départ de ce qu'on appellera la « campagne des banquets ». Dans toute la France, avec le soutien des loges, les républicains montent ces agapes, qui se transforment en campagne électorale pour le suffrage universel. Le président du Conseil, François Guizot, tente de les interdire, ce qui a pour effet d'accroître leur audience et d'aboutir à l'effondrement du régime en février 1848. Lamartine siège au gouvernement provisoire de la IIe République, qui, excepté le député Marie et l'ouvrier Albert, ne compte que des maçons.

Si le politicien entretient parfois l'ambiguïté sur son appartenance à la confrérie, le profane est explicite devant les initiés, notamment quand il s'adresse à eux le 10 mars 1848 : « Je n'ai jamais eu dans ma vie l'occasion d'être affilié à aucune loge. Ces sentiments de fraternité, de liberté, d'égalité, qui sont l'évangile de la raison humaine, ont été […] professés par vous dans les enceintes particulières où vous renfermiez jusqu'ici votre philosophie sublime. »

Exclu de la politique par Napoléon III et ruiné par des spéculations, Lamartine survivra, au soir de sa vie, en éditant son *Cours familier de littérature*, auquel s'abonnent de nombreux maçons. Il sera également aidé par la loge mâconnaise Les Arts réunis. ● M. de J.



PIÉDESTAL L'auteur des *Méditations poétiques* salue la victoire des anti-monarchistes. Persécutée dans les années 1820, tenue à l'écart du pouvoir durant la monarchie de Juillet, la confrérie tient enfin sa revanche.

akg-images/Erich Lessing



Albert Harlingue/Roger-Viollet

UNIVERSEL
L'ONG créée par cet ancien banquier se revendique apolitique, neutre, multiconfessionnelle. À l'instar de la confrérie.

HENRY DUNANT, FONDATEUR DE LA CROIX-ROUGE, A ÉTÉ INITIÉ

FAUX

Les valeurs humanistes de l'ordre ne pouvaient manquer d'entrer en résonance avec l'action sociale et politique du philanthrope genevois.

Jamais aucune loge ne l'a revendiqué… Henry Dunant, banquier de son état, est âgé de 31 ans en 1859 lorsqu'il découvre le champ de bataille de Solferino, en Lombardie, dans la province de Mantoue. Posté à l'arrière-garde de l'armée française, auprès de l'empereur Napoléon III, il voit affluer les blessés français, mais aussi italiens et autrichiens, traités sans égard. Cette horreur lui inspire un pamphlet émouvant qui va sensibiliser tous les peuples de l'Europe, *Un souvenir de Solferino*, publié en 1862. Dès lors, son parcours d'ambassadeur de l'humanisme entre dans l'Histoire, mais on ne trouve nulle trace d'une éventuelle initiation.

Du 8 au 22 août 1864, Henry Dunant réunit à Genève seize délégations étrangères, directement intéressées par son projet d'organisation humanitaire internationale. Ils signent la célèbre convention de Genève et adoptent la croix rouge (l'inverse du drapeau suisse) comme symbole pour signaler aux belligérants la neutralité de ceux qui l'arborent sur un champ de bataille. Par la suite, ce symbole facilement repérable deviendra une organisation : le Comité international de la Croix-Rouge.

Il ne semble pas que Dunant ait reçu le soutien des francs-maçons, tant dans l'élaboration de la charte que pour la création de cette première organisation non gouvernementale de l'Histoire. Cependant, **certains avancent l'hypothèse d'une initiation antérieure à la bataille de Solferino. C'est le cas de Lennhoff, souverain commandeur du Suprême Conseil d'Autriche.** Selon lui, Henry Dunant aurait été initié par une loge militaire française en 1857 à Sétif, en Algérie, où le banquier et homme d'affaires franco-suisse possédait des propriétés agricoles. Affirmation qui n'est validée par aucun document.

En 1901, Henry Dunant est le tout premier récipiendaire du prix Nobel de la paix. Le 10 décembre, il reçoit un télégramme d'Oslo ainsi libellé : « Le comité Nobel du Parlement norvégien a l'honneur de vous communiquer qu'il vous remet le prix Nobel de la paix 1901 à vous, Henry Dunant, et à Frédéric Passy [homme politique français qui consacra sa vie à l'idéal pacifiste]. Le comité vous envoie ses respects et ses bons vœux. » ●

M. de J.

L'ANARCHISTE LOUISE MICHEL EST INITIÉE TRÈS JEUNE

Bien avant de s'engager sur la voie du « Ni Dieu ni maître », cette future militante acharnée de la cause ouvrière suit les enseignements du vénérable chef de la loge qui l'accueille.

FAUX

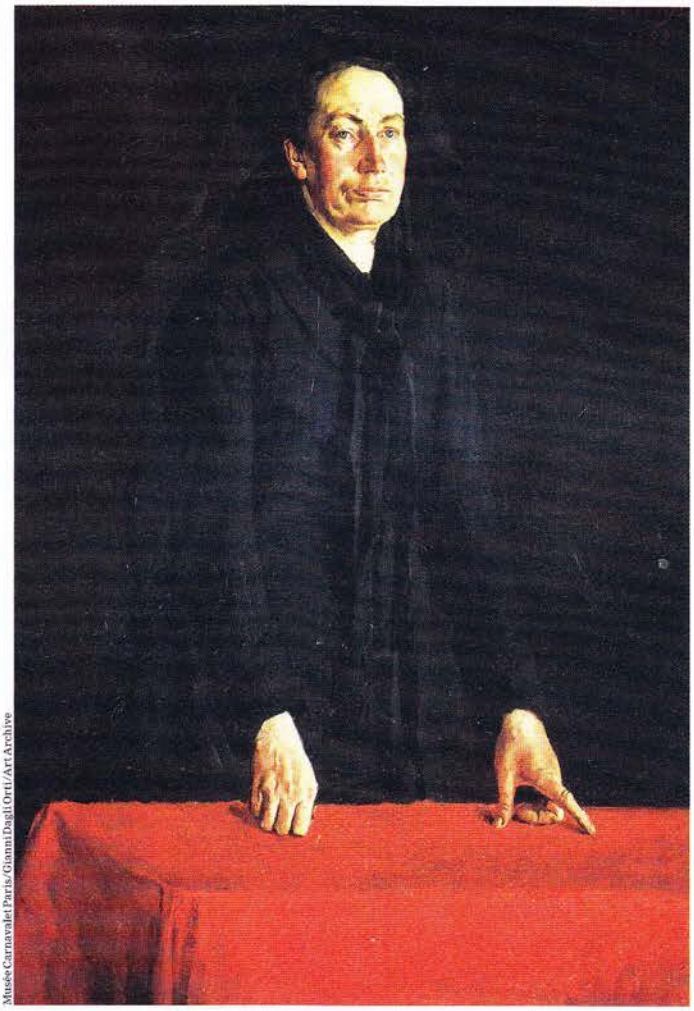
Celle que l'on surnomme la Vierge rouge, libertaire militante, est une franc-maçonne tardive, admise en loge à l'âge de 74 ans, le 13 septembre 1904, soit quatre mois avant sa mort. La première réception d'une femme selon un rite masculin a lieu le 14 janvier 1882 par la loge Les Libres Penseurs, de la Grande Loge symbolique écossaise (GLSE). Il s'agit de la journaliste Maria Deraismes, à l'origine de la fondation de la première loge mixte : Le Droit humain *(lire p. 16)*.

L'initiation de Louise Michel à la toute fin de sa vie apparaît comme le couronnement d'un parcours qui croise la route et les idéaux de nombreux maçons. Dès 1848, celle-ci fréquente les frères républicains, mais l'accès à la confrérie lui est, comme à toutes les femmes, encore interdit. **En 1871, durant la Commune de Paris, elle anime, avec le blanquiste Théophile Ferré – lui aussi franc-maçon –, le Club de la Révolution.** Membre du 61e bataillon, avec six autres femmes que l'on surnommera « les pétroleuses », Louise Michel se transforme en ambulancière durant la Semaine sanglante. Après la victoire des Versaillais, elle est condamnée et déportée en Nouvelle-Calédonie, où elle n'hésite pas à se joindre à la révolte des Canaques. Or, parmi les colons qu'elle affronte, certains appartiennent à des loges maçonniques de cette lointaine colonie.

Amnistiée en 1880, Louise rentre en France. Mais elle a maille à partir avec la justice. C'est durant l'une de ses incarcérations que Maria Deraismes reçoit la « lumière maçonnique ». En 1890, elle est contrainte de s'exiler à Londres, tandis que son amie communarde Maria Pognon participe à la fondation de la loge Le Droit numain n° 1, le 4 avril 1893. À son retour en France, deux loges mixtes entrent en compétition pour l'accueillir en leur sein : d'une part, Le Droit humain, par l'entremise de la féministe Maria Pognon, de l'autre, La Philosophie sociale de la GLSE, présidée par un autre ami communard, Raoul Urbain.

Suivent neuf années d'hésitations avant que Louise ne se décide enfin à faire son entrée à La Philosophie sociale, qui a le privilège d'initier la célèbre révolutionnaire, tout en recevant en même temps sa compagne, Charlotte Vauvelle. Certains contemporains ont affirmé que Le Droit humain aurait jugé inacceptable et choquante la double initiation de ce couple féminin.

Une dernière mesquinerie l'attend encore le jour de ses obsèques. Les emblèmes maçonniques disposés le long du cortège funèbre sont violemment arrachés par des anarchistes au cri de : « Louise n'appartient à personne ! » ● M. de J.



Musée Carnavalet Paris/Gianni Dagli Orti/Art Archive

EN ROUGE ET NOIR
En 1883, elle exhorte les siens à renoncer à l'étendard du socialisme, empreint du sang de ses semblables, pour le drapeau libertaire, couleur de deuil. Un tel cas de conscience ne l'effleure pas quant à son appartenance ou à son rejet de la philosophie maçonnique.



Rue des Archives/RDA

VOCATION
Le chansonnier, devenu maire du 18e arrondissement en mai 1871, annonce son intention de supprimer les prières pour les remplacer par des « leçons plus morales et plus utiles ». Un vœu pieux de maçon.

JEAN-BAPTISTE CLÉMENT, UN FRÈRE SUR LES BARRICADES DE 1871

FAUX

À l'image de sa « sœur » Louise Michel, il voit dans la Commune l'espoir d'une nouvelle ère à bâtir selon les idéaux de l'ordre.

Son initiation intervient en 1898, soit presque trente ans après les événements de la Commune. Il a pourtant été en contact très tôt – et très souvent – avec les loges. S'il adhère à la Ire Internationale ouvrière dès sa création, en 1864, il ne suit pas le conseil de Blanqui et refuse de demander son affiliation au Grand Orient, qui traverse une crise grave cette même année. Peu après, il doit s'exiler à Bruxelles et rencontre d'autres proscrits du régime de Napoléon III. Il fréquente parmi eux beaucoup de francs-maçons, mais reste à l'écart de la confrérie. De retour en France, une chanson écrite par lui en 1866, *Le Temps des cerises*, devenue un succès durant son exil, est sur toutes les lèvres. La popularité de Clément lui vaut la reconnaissance des intellectuels, et il collabore à plusieurs journaux, dont *La Réforme*. Lorsque la Commune de Paris est proclamée, il y joue un rôle de premier plan. Élu maire de Montmartre après la désertion de Clemenceau, responsable de la fabrication des munitions, il se bat sur la dernière barricade à l'angle de la rue du Faubourg-du-Temple et de la rue de la Folie-Méricourt. Après l'échec de la Commune, il se cache pendant deux mois dans les caves de la capitale pour échapper à la répression, avant de gagner Londres. Là, il retrouve son compagnon d'armes, le poète Jules Vallès, qui lui propose de le faire recevoir par la loge de proscrits Les Philadelphes. Pour la seconde fois, Jean-Baptiste Clément décline l'invitation maçonnique.

Amnistié en 1880, il rentre à Paris, où le journalisme et les chansons révolutionnaires l'absorbent entièrement. En 1885, il ajoute une dédicace aux *Temps des cerises* : « À Louise, ambulancière de la Commune. » L'allusion à Louise Michel, évidente, transformera ce refrain populaire en véritable hymne de la Commune. Au cours des années suivantes, Clément devient l'un des plus célèbres chansonniers français. À 62 ans, il se décide enfin à rejoindre la franc-maçonnerie. Initié le 28 octobre 1898 dans une loge de Clichy, Les Rénovateurs, il est élevé au grade de maître le 6 juillet 1901 par la loge parisienne La Raison.

Entré tardivement, Clément semble avoir pris très au sérieux son engagement, s'affiliant aussi à L'Évolution sociale. Toutes ses loges seront présentes en 1903, lors de ses obsèques civiles, au cimetière du Père-Lachaise. ● M. de J.

ABRAHAM LINCOLN APPARTIENT À UNE LOGE DE PHILADELPHIE

FAUX

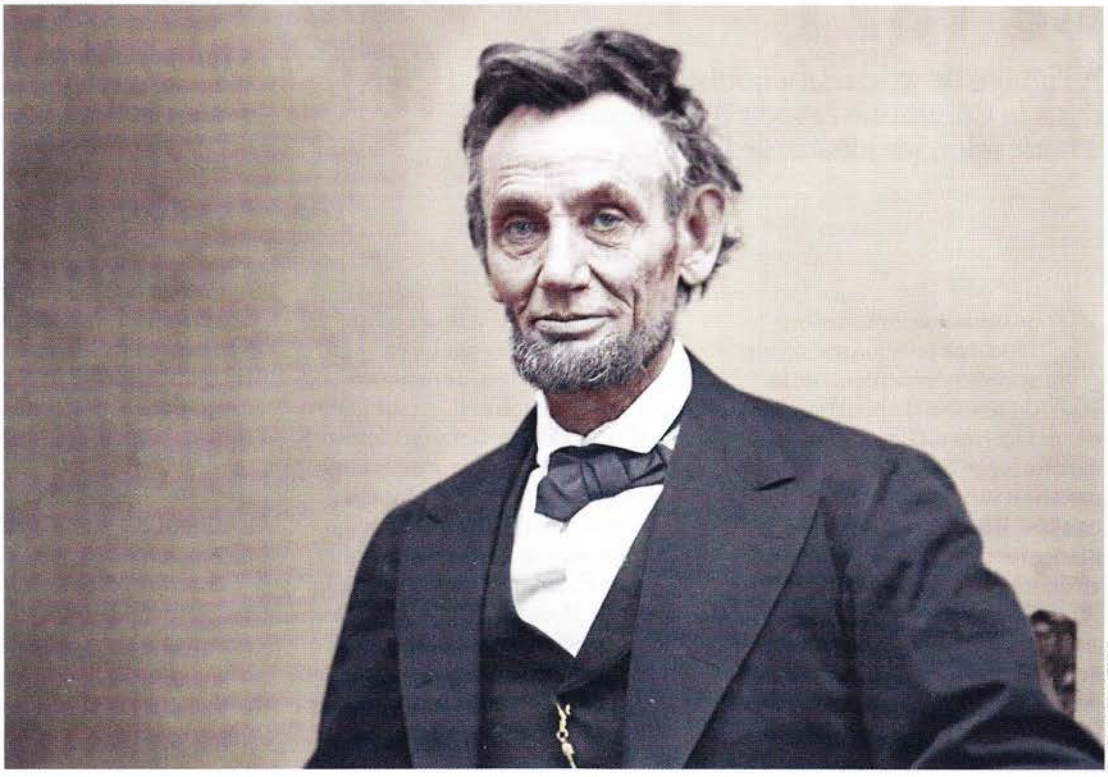
Et combien il en a inspirées ! Son combat pour l'abolition de l'esclavage et ses messages répétés en faveur de l'Union sont tout entiers dictés par ses convictions profondes de frère.

Un profane ! Et pourtant, on ne compte plus les loges américaines portant son nom. Le président n'était pas franc-maçon, malgré ses liens avec la Grande Loge de New York et son amitié avec Garibaldi. Mais, durant sa présidence, la confusion fut entretenue au point qu'à sa mort le Conseil de l'ordre du Grand Orient de France envoya un message de condoléances à la Grande Loge de New York et que plusieurs loges observèrent un deuil de quarante jours.

L'éventualité d'une initiation de Lincoln dans sa jeunesse est impossible, en raison de l'évolution que prend la maçonnerie américaine au début du XIX[e] siècle. Les loges qui, durant tout le XVIII[e] siècle, se sont appuyées sur les classes moyennes, adoptent soudain un caractère élitiste, tournant le dos à la maçonnerie des Benjamin Franklin et Thomas Paine *(voir* Historia Thématique *n° 81, p. 26)*. À partir de 1810, leur recrutement courtise le gotha et impose des critères de fortune, sélectionnant industriels, hommes d'affaires, politiciens fortunés. **Ainsi, la Maison-Blanche héberge dix-sept présidents initiés : George Washington, Thomas Jefferson, James Monroe, Andrew Jackson, James Polk, James Buchanan, Andrew Johnson, James Garfield, William McKinley, Theodore Roosevelt, William Taft, Warren Harding, Franklin D. Roosevelt, Harry Truman, Lyndon Johnson, Gerald Ford,** auxquels s'ajoute – vraisemblablement – Woodrow Wilson.

L'élimination des classes modestes des obédiences se fait en exigeant des frères des cotisations dissuasives et l'obligation morale de souscrire à des œuvres caritatives (hôpitaux, écoles, églises, associations…). Sous couvert de philanthropie, l'objectif de la confrérie est de restreindre l'accès aux loges à des personnes appartenant au « même monde »… Abraham Lincoln, qui abolit l'esclavage dans son pays, n'a donc jamais été franc-maçon, car ce pauvre fermier originaire du Kentucky n'en avait pas les moyens. ● M. de J.

L'OMBRE D'UN DOUTE
Une vague antimaçonnique s'abat sur les États-Unis à partir des années 1830. Les membres des confréries, menacés, préfèrent garder le secret sur leur adhésion. Ce qui nourrit la rumeur…



RueDesArchives/PVDE



Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

DJIHAD
L'émir (1808-1883), figure de la révolte algérienne contre l'occupation française, s'affilie à trois confréries, qu'il considère comme la voie occidentale de la sagesse.

ABD EL-KADER RENONCE AU SOUFISME POUR ÊTRE INITIÉ

Un choix cornélien pour ce héraut de l'islam, partagé entre la foi et l'obédience. Son combat politique et son universalisme le pousseront à rejoindre les frères au détriment de la religion.

FAUX

Profondément croyant, ce grand homme algérien, tour à tour chef militaire, leader politique, écrivain et poète, qui rejoint, en 1864, le Grand Orient, restera fidèle à l'islam jusqu'à la fin de sa vie, se consacrant même à l'enseignement du soufisme. Cet opposant à la conquête française en Algérie, prisonnier en résidence surveillée au château d'Amboise, où il reçoit des visiteurs de marque, devient un grand mystique et un sage lettré lorsqu'il se retire à Damas, en Syrie, après sa libération. L'attention des Européens – et des francs-maçons – se tourne vers lui lorsque des émeutes contre les chrétiens secouent la ville en juillet 1860, justifiant l'intervention d'Abd el-Kaker. Il va les protéger contre la fureur des émeutiers, un geste qui lui vaut une notoriété internationale. **Il entre dans la postérité comme l'incarnation d'un islam tolérant et devient « l'ami des Français ». Il reçoit même la grand-croix de la Légion d'honneur.**

Le 20 septembre 1860, la loge Henri-IV se manifeste auprès de l'humaniste de Damas et propose de l'initier. L'offre est réitérée le 16 novembre, assortie d'un cadeau. Il s'agit d'une médaille en or, portant un cercle posé sur un double carré rayonnant, avec au centre, sur fond d'émail vert, une équerre à laquelle sont suspendus les éléments du théorème de Pythagore. Au milieu du bijou sont gravés les mots : « Loge H IV, au Très Illustre Abd-el -Kader. »

L'émir répond favorablement le 4 avril 1861. Le 12 décembre, une commission de quatre maçons est chargée de préparer sa réception au moment où éclate la crise de succession du grand maître Lucien Murat.

Il faut attendre 1864 pour que le projet d'initiation soit relancé. L'émir forme le souhait de recevoir la lumière maçonnique en terre d'islam. Les frères d'Henri-IV se rapprochent de la loge Les Pyramides, constituée à Alexandrie, qui accepte d'initier le grand homme pour le compte d'Henri-IV. La cérémonie a lieu le 18 juin 1864. Toutefois, le nouveau maçon attendra plus d'une année avant de pouvoir se rendre à Paris pour participer aux travaux de sa loge. Abd el-Kader conçoit son adhésion comme une *tariqa*, c'est-à-dire un moyen pour servir l'universalisme musulman. Il l'apparente aux confréries soufies sur les plans symbolique et philosophique.

En 1867, deux de ses fils sont initiés à la loge Palestine-Orient de Beyrouth. Dix ans plus tard, après la suppression par le Grand Orient de la référence au Grand Architecte de l'Univers, Abd el-Kader s'éloignera de la franc-maçonnerie. ● M. de J.

« TU SERAS UN HOMME, MON FILS » EST UN TEXTE TIRÉ DU LIVRE DES PSAUMES

Cette célèbre maxime, maintes fois reprise dans des films ou des chansons, renvoie aux premiers temps de l'organisation, quand les adeptes juraient fidélité sur la Bible.

FAUX

Kipling, Rudyard de son prénom, est l'auteur de ce vers tiré du poème *If* – un éloge de l'ordre. Tout l'œuvre de cet écrivain anglais est inspiré par l'idéal maçonnique et par son parcours initiatique, qui débuta à Lahore (aujourd'hui au Pakistan), au cœur du *Raj*, l'empire britannique des Indes. Rédacteur en chef adjoint d'un journal de colons, *Civil and Military Gazette*, le jeune homme a tout juste 20 ans lorsqu'il sollicite son admission à la loge Espoir et Persévérance. Cette démarche n'est pour lui qu'un moyen de s'intégrer dans la communauté des expatriés anglais de Lahore. Il est reçu le 5 avril 1886.

À compter de ce jour, l'écrivain montre un engagement indéfectible. Élevé au grade de compagnon le 3 mai, puis maître le 6 décembre, il poursuit son ascension et devient le secrétaire de sa loge. En janvier 1888, il quitte Lahore pour Allahabad et s'affilie à la loge Indépendance et Philanthropie. Peu après, Kipling envoie ses premiers écrits au quotidien *The Pioneer*, qui les publie en feuilletons. Son œuvre, nourri de son parcours maçonnique, rencontre un succès immédiat. C'est le cas de *L'Homme qui voulut être roi* (1889) – qui relate l'épopée de deux sous-officiers utilisant leur savoir maçonnique pour mystifier des peuplades primitives – ou de la nouvelle *The Rout of the White Hussards*. On retrouve la même influence dans sa poésie : *Ma pierre cubique* et *La Loge mère* traduisent son attachement emprunt de nostalgie.

En 1894 paraît son best-seller, *Le Livre de la jungle*. Kipling y transpose dans les aventures de Mowgli les épreuves de l'initiation maçonnique. **L'auteur brosse les caractères de ses personnages (les loups, l'ours, la panthère, le roi singe ou le colonel éléphant) d'après ses souvenirs des frères de sa loge mère.** Dans *Capitaine courageux* (1897) et dans *Kim* (1901), l'auteur exalte encore les vertus maçonniques.

En 1907, il reçoit le prix Nobel de littérature. Deux ans plus tard, il écrit *The Wrong Thing*, un conte glorifiant la maçonnerie opérative, publié avec un recueil de poèmes où figure *If*. Chaque vers interpelle le lecteur par l'exigence posée par la condition « Si ? » ; le dernier proclame : « Alors tu seras un homme, mon fils ! » Dans une version initiale, Kipling ajouta : « Et plus encore, tu seras franc-maçon ! » ● M. de J.



LUTRIN
Au cours de leurs réunions, appelées tenues, les membres des différentes loges ne parlent ni politique ni religion. Mais chacun d'eux, pour en faire partie, doit admettre l'existence d'un principe créateur.

Déloche/Godong/Leemage



BnF/Pixplace

ENTREGENT L'ingénieur fait appel à des frères haut placés – notamment René Goblet (président du Conseil) et Jules Grévy (président de la République) – pour que son projet soit retenu. Le chef de chantier, Eugène Milon (autre maçon), n'a alors plus qu'à se mettre à l'ouvrage…

GUSTAVE EIFFEL ÉTAIT MAÇON, D'OÙ LA FORME DE SA TOUR

Phare de Paris, fanal de la République baignant de son faisceau la Ville Lumière, la «dame de fer» est un hommage à peine voilé d'un frère à la gloire de l'ordre.

FAUX

Voilà une affirmation qui a été réfutée par les frères ! Des sources avancent l'hypothèse d'une initiation tardive du célèbre ingénieur, à l'âge de 69 ans, en 1901, dans la loge L'Émancipation, dont le vénérable maître n'est autre qu'Eugène Milon, directeur d'exploitation de la tour, mais le Grand Orient ne semble pas avoir noté l'événement. En revanche, si la forme pyramidale de la tour, à trois étages – les trois degrés initiatiques –, ne doit rien au symbolisme maçonnique, son existence doit beaucoup aux francs-maçons. Son projet est présenté en 1884 lors du concours lancé pour l'Exposition universelle de 1889. Le principe d'une flèche métallique de 300 mètres de hauteur est retenu par le président du Conseil, Jules Ferry, et son ministre des Travaux publics, David Raynal (deux frères).

Jules Ferry, alors en conflit avec les congrégations religieuses, mène une véritable bataille des symboles. Depuis 1875, les catholiques construisent à Montmartre la basilique du Sacré-Cœur. Leur argument de souscription pour la construction du monument est « la prière des Parisiens demandant pardon à Dieu pour avoir perpétré la Commune ». Or l'achèvement de l'édifice, initialement prévu pour 1889, coïncide avec l'Exposition. Ferry veut opposer le monument de la République à celui de l'ordre moral et formule cette exigence : le premier doit être plus haut et plus visible.

Le chantier de la tour débute en 1887 et le nouveau gouvernement, dirigé par René Goblet, lui-même membre de la loge La Clémente Amitié, impose une exigence supplémentaire : l'édifice doit être terminé avant la basilique… Dès les premiers coups de pioche, elle suscite des réactions exacerbées de la part de ses opposants. Les sceptiques craignent qu'elle ne s'effondre sur les Parisiens, les intellectuels brocardent son esthétique et les catholiques s'indignent devant une flèche dépassant celles des cathédrales. Mais les loges soutiennent le projet avec ardeur.

Finalement, le 31 mars 1889, la tour est inaugurée par le président de la République, l'initié Sadi Carnot. Le Sacré-Cœur, lui, ne sera achevé qu'en 1914. Cette même année, la construction, jusque-là en sursis, car conçue à titre provisoire, est adoptée par les Français en raison de sa transformation en antenne radio au début de la Grande Guerre. Un message capté par la tour, la veille de la bataille de la Marne, incitera le maréchal maçon Joseph Joffre à changer ses plans. Et le conduira à la victoire. ● M. de J.

DE GAULLE ÉCARTE LE MAÇON BROSSOLETTE POUR SUCCÉDER À JEAN MOULIN

FAUX

Et c'est bien là le seul point commun du chef de la France libre avec son ennemi de Vichy : cette défiance à l'égard de l'organisation.

Adversaire résolu du Compas et de l'Équerre, le Général ? Sûrement pas ! Il a même toujours entretenu de très bons rapports avec la maçonnerie. Et, bien qu'il n'ait jamais été initié, il a contribué à la résurrection de la confrérie au milieu des persécutions pétainistes. À cet égard, il peut être considéré comme un protecteur des maçons.

Pendant la guerre, l'entourage du chef de la France libre compte de nombreux frères issus du centre gauche de la IIIe République. Outre Pierre Mendès France et Louis Joxe, on trouve Pierre Brossolette, initié le 23 avril 1927 à la loge Émile-Zola de la Grande Loge de France. Il y reçoit les trois grades symboliques, puis le 4e grade (maître secret) à la loge La Perfection latine. Ce n'est pas pour cette raison que le Général ne lui fera pas confiance pour prendre la tête de la Résistance, mais pour des divergences politiques.

De Gaulle se trouve à Alger lorsqu'il s'intéresse à la maçonnerie. À la suite du renvoi du général Giraud de son poste de commandant en chef des Forces françaises libres, le Comité français de libération nationale se rassemble, uni, derrière l'homme du 18 juin 1940. Quelques jours plus tard, le 15 décembre 1943, il promulgue une ordonnance restaurant les obédiences françaises dans leurs droits et dans leurs biens. Cette décision constitue le premier acte politique d'un chef désormais investi de la légitimité républicaine. À l'origine de cette décision, alors que les maçons de France subissent toujours les persécutions du régime de Vichy, on trouve Michel Dumesnil de Gramont, membre de l'Assemblée consultative provisoire. Dumesnil, grand maître de la Grande Loge de France, représente à Alger la maçonnerie clandestine et résistante. Son souhait est d'inscrire la légalité de la maçonnerie comme inséparable du fait républicain. Relayé par Jacques Soustelle et Félix Gouin, le rétablissement légal de l'ordre coïncide avec la renaissance officielle de la République française. Par cet acte, de Gaulle, que Roosevelt et certains résistants percevaient comme une copie du général Franco, apporte la preuve de sa sincérité républicaine et de sa rupture avec ses anciennes amitiés d'extrême droite. Au lendemain de la guerre, le Gouvernement provisoire de la République française compte des ministres frères ; il apportera un soutien remarqué au Grand Orient et à la Grande Loge de France. ● M. de J.

ENTOURAGE
Huit jours après le débarquement du 6 juin 1944, l'homme de Londres foule le sol de France. Il doit refonder l'unité de la nation et mettre sur pied un gouvernement. Et, pour ce faire, s'entourer d'hommes au-dessus de tout soupçon.



akg-images



Rue des Archives/AGIP

NOIR ET BLANC
Certes, la première loge de couleur des États-Unis, l'African Lodge, date de 1775. Ces précurseurs resteront cependant longtemps très isolés.

DUKE ELLINGTON A TOUJOURS CACHÉ QU'IL ÉTAIT UN FRÈRE

Un maçon aux racines africaines… L'idée ne plaît pas à tout le monde dans l'Amérique d'avant les droits civiques. Le pianiste la joue discret.

FAUX

Ce pianiste noir américain, l'un des plus grands jazzmen des années 1930-1940, composa de la musique maçonnique, dont *I'm Beginning to See the Light*, un morceau exprimant ses impressions d'initiation lorsqu'il fut reçu maçon au sein de la Social Lodge n° 1 Washington D.C. de la Grande Loge de Prince Hall.

Edward Kennedy Ellington, alias « The Duke », est déjà une célébrité lorsqu'il est initié, en 1939 ou en 1940, à l'âge de 40 ans, après avoir quitté New York et le célèbre Cotton Club pour revenir dans sa ville natale. Par choix et par nécessité, il est affilié à cette obédience Prince Hall, qui rassemble des loges dont tous les frères sont exclusivement des Noirs. Elle accueille ainsi d'autres grands noms du jazz, comme Louis Armstrong, Lionel Hampton, Count Basie, Oscar Peterson, Glenn Miller ou Nat King Cole.

Prince Hall est le nom d'un esclave affranchi, initié en 1775 à Boston dans une loge militaire, en compagnie de quatorze autres Noirs. Aidé par des maçons blancs, il fonde dans cette ville African lodge. Mais la Grande Loge du Massachusetts déclare que la présence de gens de couleur rend cette loge irrégulière, lui refuse sa reconnaissance et exige le départ immédiat de ses fondateurs blancs. **C'est donc en dehors de la maçonnerie américaine officielle, prônant l'apartheid, que se développe une puissante maçonnerie noire fédérée sous le nom du premier esclave initié.**

Duke Ellington partage avec Mozart, Sibelius ou Liszt (qui compose la *Fantasia quasi sonata* pour la loge Zur Einigkeit de Francfort) le désir d'exprimer son ressenti de maçon par une création musicale. Cet exercice se traduit par l'inoubliable *I'm Beginning to See the Light*, qui signifie « J'ai commencé à voir la lumière », édité en 1944 et qui sera repris par son « confrère » maçon, Louis Armstrong.

À partir de 1960, l'œuvre de Duke Ellington s'enrichit d'une dimension spirituelle que les musicologues expliquent par la relation particulière que les Afro-Américains entretiennent avec Dieu. Il faut y voir aussi une influence de la maçonnerie, profondément déiste outre-Atlantique. Certains morceaux du Duke, tel *Come Sunday*, sonnent comme des spirituals venus tout droit des berges du Mississippi, mais profondément marqués par le symbolisme de l'ordre. ● M. de J.

FRANÇOIS MITTERRAND A ÉTÉ INITIÉ AU DÉBUT DE SA CARRIÈRE

FAUX

Homme de réseaux, il comprend très tôt que l'ordre est un tremplin. Élu président, il saura lui manifester sa reconnaissance avec la pyramide du Louvre.

En dépit de plusieurs offres discrètes émanant des obédiences, le président socialiste n'a jamais jugé opportun de formuler une demande de réception auprès d'une loge maçonnique. Les raisons de ses réticences sont difficiles à cerner. Certains évoquent un conflit d'influence, sous la IVe République, entre lui et le franc-maçon Guy Mollet – qui, en tant que président du Conseil, nomme Mitterrand ministre de la Justice de son gouvernement en février 1956. D'autres avancent le maintien de liens obscurs avec des cercles antimaçonniques issus du pétainisme.

L'hypothèse la plus logique reste qu'il a toujours considéré la franc-maçonnerie comme un réseau, un de plus parmi ceux susceptibles de concourir à son accession au pouvoir. **Dès le début de sa carrière politique, Mitterrand compte parmi ses proches collaborateurs quelques initiés, comme Charles Hernu.** Il aura estimé cette proximité suffisante pour ne pas devoir s'investir lui-même dans un parcours initiatique. La rumeur persistante lui attribuant une quelconque initiation résulte notamment d'une confusion avec Jacques Mitterrand, administrateur civil à la Caisse des dépôts et consignations, grand maître du Grand Orient, entre 1962 et 1964 et entre 1969 et 1971. Or Jacques Mitterrand n'est pas un membre de la famille de l'homme politique.

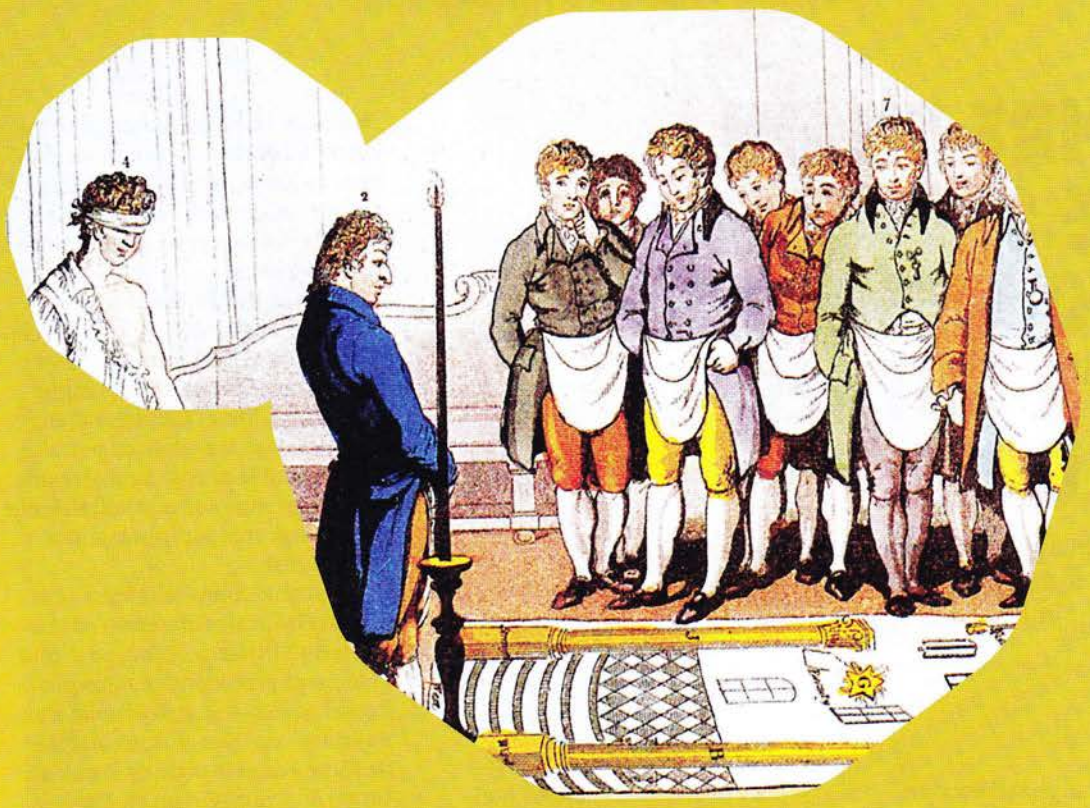
S'il est exact que le deuxième gouvernement de Pierre Mauroy (formé après les législatives des 14 et 21 juin 1981) réunit une dizaine de francs-maçons (dont Yvette Roudy, ministre des Droits de la femme, Charles Hernu, ministre de la Défense, Edmond Hervé, ministre délégué chargé de l'Énergie, Louis Mexandeau, ministre des PTT), ce ne sera pas le cas pour les suivants, ce qui contredit les prophéties d'un retour en force de la maçonnerie dans les affaires de l'État. Par ailleurs, lors de la polémique de 1984 sur l'école libre, où le projet de loi Savary réveille la guerre scolaire, les députés socialistes et francs-maçons font bloc derrière le ministre de l'Éducation nationale en faveur d'un service public laïc et unifié. En cédant au lobby catholique sur cette question, le président va décevoir de nombreux francs-maçons.

Au final, les relations entre François Mitterrand et la confrérie se sont établies au même niveau et dans les mêmes conditions que pour n'importe quel homme politique profane de la Ve République : une prudente neutralité. ● M. de J.

ADOUBÉ
Photographie de 1965, année où il se présente – et échoue – pour la première fois à la présidentielle. Seize ans plus tard, la mobilisation en faveur du candidat du PS – y compris de la part du Grand Orient – lui permet de recueillir 51,76 % des suffrages au second tour.



Leon Herschtritt/La Collection



Au début, il y a l'initiation – et les mystères qui l'entourent : le cabinet de réflexion, la présence d'un crâne et d'un sablier, le testament à rédiger. Puis viennent les planches, dans la grande salle, suivies des agapes, où le vénérable ordonne aux frères et aux sœurs de charger les canons et de faire feu ! Décryptage…

RITES ET RITUELS

950 AV. J.-C.
L'architecte du Temple de Salomon, Hiram, est assassiné. Un meurtre auquel se réfère la cérémonie d'initiation.

1744
Le port de l'épée, interdit au tiers état sous l'Ancien Régime, est autorisé en loge pour tous – l'égalité d'abord !

1775
L'usage des trois points comme signe distinctif d'appartenance à la maçonnerie se généralise dans l'imprimé.

1848
La IIe République adopte la devise *Liberté, Égalité Fraternité*, reprise l'année suivante par le Grand Orient.

CROIRE EN UN ÊTRE SUPRÊME EST OBLIGATOIRE POUR ENTRER EN LOGE

FAUX

C'en est même la condition *sine qua non*, stipulée noir sur blanc dès 1723 dans les *Constitutions* d'Anderson, la bible de la confrérie.

Pur produit de la mentalité protestante, la première franc-maçonnerie, organisée en Angleterre au début du XVIII[e] siècle, est naturellement chrétienne. Elle prône cependant dès l'origine une large tolérance religieuse. Agnostiques et athées seront même acceptés dans les obédiences françaises dites « libérales » dès lors qu'ils respectent les valeurs des autres.

La première édition des *Constitutions* d'Anderson, texte fondateur par la quasi-totalité des maçons de par le monde, bannit de bien des loges « les athées stupides et les libertins irréligieux ». En dédicace de l'édition de 1738, on trouve aussi l'expression « *liberty of conscience* », qui, à cette époque, se traduit par « liberté religieuse » ou « liberté de choisir sa religion » – sachant que n'en point avoir est inimaginable.

Après plus d'un siècle et demi de querelles sanglantes autour de ces questions, l'Angleterre a donc fait la paix sur une conception très libérale de la religion. Celle-ci fait toutefois partie de l'identité sociale – du reste, un acte du Parlement anglais de 1720 a rendu l'athéisme illégal ! Les obédiences anglo-saxonnes maintiennent encore cette conception « librement croyante » ; **pour elles, le Grand Architecte de l'Univers ne peut être qu'un autre nom de Dieu, mais chacun peut y croire à sa manière.**

En France, vieux pays catholique, les choses vont différemment. Tout au long du siècle des Lumières, la maçonnerie, essentiellement bourgeoise, recrute dans un milieu politiquement sage et religieusement correct, c'est-à-dire catholique, au moins officiellement : le pays étant depuis 1685 en régime de révocation (de l'édit de Nantes), aucune autre conviction ne peut y être évoquée publiquement. C'est surtout dans les milieux de l'aristocratie libérale que se recruteront les initiés libres penseurs.

Le culte de l'Être suprême est une création révolutionnaire proclamée par Robespierre en mai 1794. La maçonnerie est alors exsangue et suspecte. Sous l'Empire, s'étant installée dans les allées du pouvoir, elle rassemble sous sa bannière une classe moyenne souvent voltairienne mais peu portée sur la polémique avec l'Église.

Les convictions religieuses des maçons français s'émousseront au cours du XIX[e] siècle. D'où, peut-être, l'idée sans précédent – car jusque-là jugée inutile – d'inscrire l'obligation de croire « en Dieu et l'immortalité de l'âme » dans le texte de la constitution du Grand Orient en 1849 – idée abolie en 1877. Depuis, il existe, en France et dans d'autres pays européens, surtout dans des nations d'ancienne tradition catholique, des obédiences qui laissent une parfaite liberté de conscience (au sens moderne du terme) et de croyance à leurs membres. ● Alain Bauer



BnF/PixPalace

FOI
« La franc-maçonnerie proclame, comme elle a proclamé dès son origine, l'existence d'un principe créateur, sous le nom de Grand Architecte de l'Univers. » Ce préambule à la Déclaration de principes du convent de Lausanne, en 1875, réaffirme la position déiste de l'ordre.



akg-images

LUMIÈRES Les auteurs du document voulaient en faire une œuvre de portée universelle. Elle sera, selon l'historien Alphonse Aulard (1848-1928), l'« acte de décès » de l'Ancien Régime.

AU FRONTON DE LA DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME, L'ÉQUERRE ET LE COMPAS

FAUX

Les maçons ont patiemment ourdi, dans l'ombre, la chute de l'Ancien Régime et l'avènement de la Révolution. Et ce, afin que s'ouvre une nouvelle ère – favorable à leurs idées.

Sur la célèbre œuvre du peintre Le Barbier l'Aîné (1738-1826), *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, on aperçoit, surmontant l'ensemble des dix-sept articles, une nuée de symboles. Si l'on n'y trouve pas d'équerre et de compas, il y figure en revanche un faisceau (symbole de l'unité), une guirlande de lauriers (la gloire), des chaînes brisées (la victoire sur les despotismes), le bonnet phrygien (la liberté), un serpent qui se mord la queue (l'éternité). Le tout est surmonté d'un delta lumineux, symbole maçonnique par excellence, puisqu'il orne tous les temples.

Ce triangle, qui représente le ternaire, est utilisé par toutes les formes de spiritualité, qu'elles soient religieuses ou laïques. On le retrouve d'ailleurs dans de nombreuses églises baroques où, bien loin d'être un signe maçonnique, il représente l'œil de Dieu qui voit tout, ou la Trinité créatrice (Père, Fils, Saint-Esprit). Symbole universel, présent notamment dans l'hindouisme et l'Égypte ancienne, il suggère souvent l'homme, le ciel et la terre. Chez les francs-maçons, il est thèse, antithèse et synthèse, et est souvent associé à la devise *Liberté, Égalité, Fraternité*.

Si l'on ne peut affirmer qu'il est, *stricto sensu*, une allusion incontestable à la maçonnerie, le triangle lumineux qui figure sur le tableau de Le Barbier est incontestablement un symbole de la raison, célébrée dans les temples maçonniques.

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, texte fondamental de la Révolution française, adoptée dans sa globalité le 26 août 1789, est l'aboutissement d'une longue chaîne qui lie les philosophes des Lumières et les maçons. L'article premier : « Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits », signe la suppression des droits féodaux de l'Ancien Régime. Cette déclaration constitue le préambule de la constitution de 1789 et de celle de 1791. Il va sans dire que l'on peut rapprocher ce texte du préambule de la Déclaration d'indépendance des États-Unis, signée le 4 juillet 1776. ● L. K.

DÉCRYPTÉ
À gauche, une pyramide de treize rangées entourée des devises *Annuit Coeptis* (Il approuve ce qui a été entrepris) et *Novo Ordo Seculorum* (Le nouvel ordre séculaire). *In God We Trust* (En Dieu nous plaçons notre confiance) est ajouté en 1957.



Interfoto/La Collection (x2)

LE BILLET DE UN DOLLAR AMÉRICAIN EST MAÇONNIQUE

Le triangle, bien sûr, mais aussi l'œil éclairé dominant une masse aveugle, le nombre 13, omniprésent – et maléfique. Autant de signes annonciateurs d'un nouvel ordre symbolique.

FAUX

Washington, l'effigie du billet, n'était pas seulement le premier président des États-Unis, il était aussi maçon… Il n'en faut pas plus pour que la blogosphère conspirationniste crie au complot…

En observant cette unité de papier-monnaie, on découvre, sur la droite, la représentation du grand sceau des États-Unis, qui représente un pygargue (une espèce de rapace) à tête blanche, aux ailes déployées, tenant dans ses serres un rameau d'olivier (symbole de paix), avec treize feuilles et treize olives, et treize flèches (la guerre). Treize étoiles le couronnent. Le blason sur l'oiseau compte treize rayures – les treize colonies à l'origine de l'Union : Massachusetts, New Hampshire, New York, Rhode Island, Connecticut, Pennsylvanie, New Jersey, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie. Bref, le billet vert synthétise l'esprit de l'indépendance américaine.

Sur la gauche est dessinée une pyramide tronquée (une idée de Francis Hopkinson) coiffée d'un triangle avec un œil en son centre. Cette image-là est suggérée par le seul artiste du groupe, le Suisse Pierre du Simitiere, pour montrer que Dieu protégeait leur projet jusqu'à la fin des temps. Aucun des deux n'était maçon – pas plus que les concepteurs du billet ! Le dessin a été modifié par deux ou trois comités avant d'être approuvé. Désolé pour les adeptes des théories du complot, mais le dessin ne dit rien d'autre…

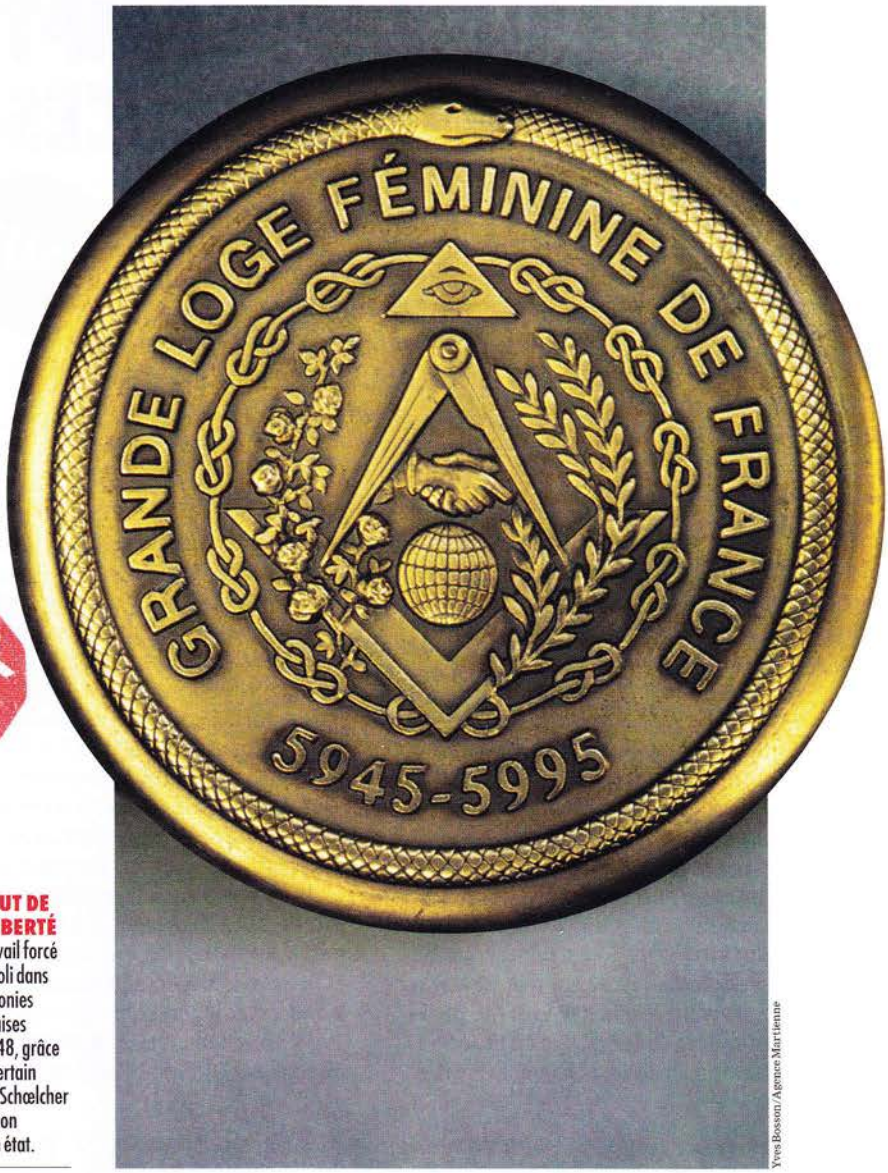
Jugez plutôt : à la base de la pyramide, le nombre romain MDCCLXXVI indique 1776, date de la signature de la Déclaration d'indépendance américaine. La pyramide comprend treize marches. Nombre maléfique ? Non, simplement le nombre de colonies qui forment le noyau de l'Union. Enfin, l'œil inscrit dans un triangle rayonnant est à cette époque une représentation courante d'un principe divin.

Alors, pourquoi cette symbolique évoque-t-elle les frères ? La question est mal posée ; **on devrait surtout se demander si la maçonnerie n'a pas puisé dans la symbolique de son époque les éléments de son langage.** Exemple : l'œil dans le triangle, repris par de nombreuses loges ; s'il représente le Grand Architecte de l'Univers, principe créateur et ordonnateur du monde, il n'a pas été inventé par les maçons. Il apparaît dans l'art chrétien à partir du XVII[e] siècle et affirme la croyance dans la Trinité. ● Ph. B.

LA CHAÎNE D'UNION REPRÉSENTE LES FERS DES ESCLAVES LIBÉRÉS

L'universalité prônée par l'ordre et son essor au XIXe siècle, en parallèle aux grandes luttes d'émancipation, se retrouvent dans la double symbolique de ce geste.

FAUX



Yves Bosson/Agence Martienne

STATUT DE LA LIBERTÉ
Le travail forcé est aboli dans les colonies françaises en 1848, grâce à un certain Victor Schœlcher – maçon de son état.

Rien de tout cela. Représentée sous la forme d'une corde sur les murs des temples, elle rappelle symboliquement le lien qui unit les maçons entre eux, à travers le temps, l'espace et les rites. Mais elle est aussi pratiquée dans les faits, le plus souvent en fin de tenue, ou après un événement fort, par exemple une initiation.

Frères et sœurs, dégantés, forment un cercle ou un ovale autour du pavé mosaïque. La chaîne d'union offre ainsi la possibilité à chaque maçon de devenir symboliquement un maillon de la chaîne. Elle permet aussi de resserrer les liens tissés entre membres d'un même atelier, pour le cas où un événement en bouleverserait la sérénité nécessaire à la bonne tenue des travaux. Enfin, la chaîne d'union marque l'intégration d'un nouveau maillon (nouveau frère ou nouvelle sœur) après son initiation.

Elle peut être ouverte – frères et sœurs se tiennent les bras ouverts tendus vers le bas – ou fermée – leurs épaules alors se touchent et ils se tiennent la main, en passant le bras au-dessus du bras gauche. Ils forment de la sorte des « lacs d'amour », qui symbolisent les nœuds qui courent le long de la houppe dentelée, cette corde qui orne les temples et matérialise la fraternité qui rassemble les frères…

Dans certaines loges, la chaîne d'union est l'occasion d'entonner un air maçonnique extrêmement célèbre : *Le Chant des adieux*, plus connu sous le nom de *Ce n'est qu'un au revoir*. Composé vers 1750 sur une mélodie populaire écossaise, il fut traduit en français en 1920 par le père Jacques Sevin. Il commence par ses mots : « Faut-il nous quitter sans espoir/Sans espoir de retour/Faut-il nous quitter sans espoir/De nous revoir un jour… »

Avant de briser la chaîne par trois mouvements collectifs et rituels, le vénérable maître rappelle la promesse faite par tous de porter au-dehors, par son exemplarité, les vérités acquises : une forme d'humilité dans l'accomplissement collectif ; les aspirations à s'épanouir sur le plan personnel ; la réalisation du grand œuvre, à laquelle ils participent en divulguant, au sortir du temple, les vérités acquises. Ce rite, qui symbolise l'union et la fraternité entre les frères et les sœurs, n'a donc rien à voir avec les chaînes qui entravaient les esclaves. ● L. K.

LA FRANCE NE COMPTE QUE DES OBÉDIENCES « RÉGULIÈRES »

FAUX

Les principes édictés en 1929 pour la bonne marche de l'institution à travers le monde s'appliquent à tous les pays. Et le nôtre, bon élève, ne compte aucune entité dissidente.

Devenir maçon requiert d'être admis dans une loge composée d'au moins sept frères ou sœurs régulièrement initiés. Et pour constituer une obédience, il faut trois loges régulièrement constituées. Ces règles remontent aux origines de la franc-maçonnerie spéculative. La France compte ainsi des regroupements de loges libérales et autonomes, et des obédiences « régulières » classiques. Certaines sont reconnues par les autres, d'autres demeurent isolées, certaines sont tenues en quarantaine du fait de leur déficit démocratique ou symbolique. Autour de la racine historique implantée en 1728 par la première Grande Loge en France, devenue le Grand Orient de France en 1773, ou la Grande Loge de France en 1894 – laquelle dérive en droite ligne du Suprême Conseil de France, fondé en 1804 –, on trouve Le Droit humain, né de la Grande Loge symbolique écossaise et fondateur de la mixité en 1893, la Grande Loge nationale française, née d'une scission du Grand Orient de France en 1913, et, depuis 1945, la Grande Loge féminine de France, elle-même issue des loges d'adoption (loges mixtes avant l'heure, apparues dans les années 1740, et soumises à l'autorité de tutelle d'une loge masculine). La Loge nationale française, créée en 1968, et la Grande Loge traditionnelle et symbolique Opéra, qui remonte à 1958, complètent ce tableau pour les obédiences bien établies dans le pays. Toutes ont une histoire et une culture qui justifient leur propre régularité.

Mot complexe et polémique, la régularité désigne en fait un système de relations internationales dirigé par la Grande Loge unie d'Angleterre, autoproclamée Grande Loge mère du monde. Celle-ci, sur des critères maçonniques et philosophiques (croyance en Dieu, refus de la mixité), reconnaît une obédience par pays. Les autres, parfois numériquement bien plus importantes ou plus anciennes (comme, en France, le Grand Orient ou la Grande Loge), ne sont pas « régulières » aux yeux de Londres.

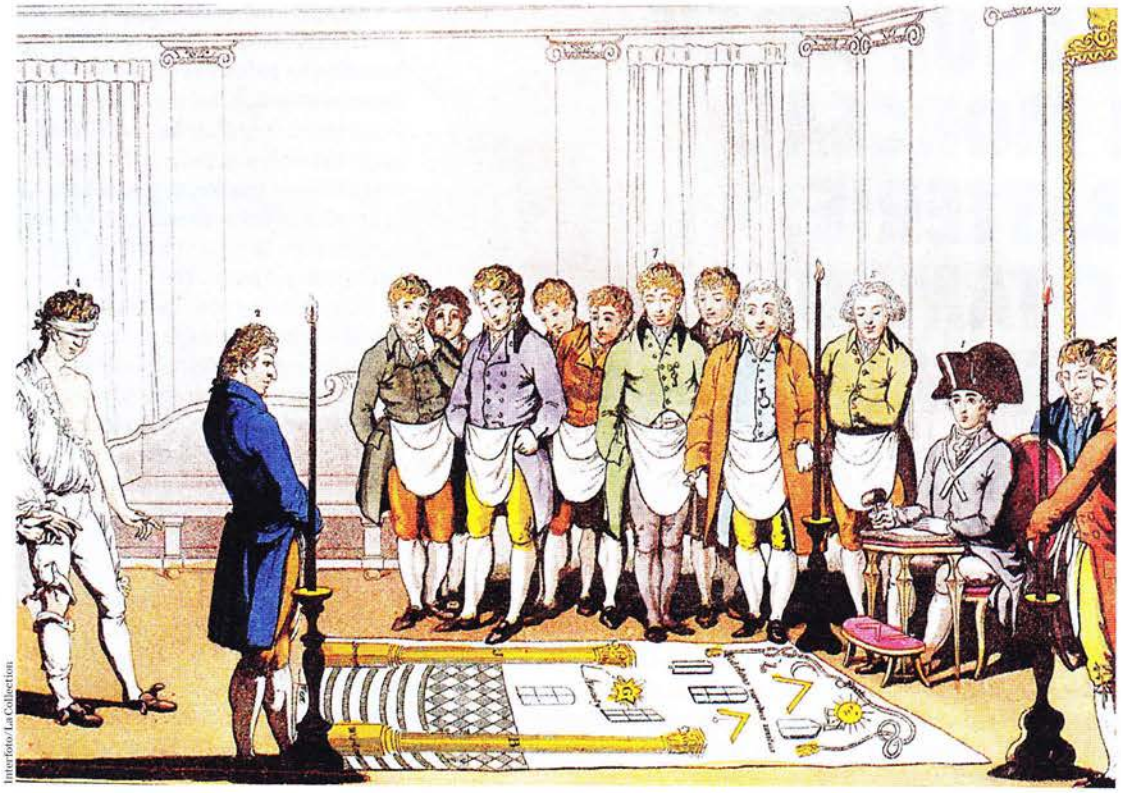
Il existe en réalité de nombreuses autres petites obédiences, d'origine parfois plus incertaine, dont le fonctionnement interne et les buts volontiers obscurs soulèvent de nombreuses questions. Le paysage maçonnique français est sans doute le plus divers et le plus complexe qu'on puisse trouver au monde.

Il faut ajouter que, depuis quelques décennies, on voit se multiplier les loges indépendantes (dites parfois « sauvages ») qui refusent le système obédientiel ou sa complexité administrative, ainsi que les dérives autocratiques de ses dirigeants. Motifs sans doute acceptables, mais qui ouvrent la voie à d'autres dérives possibles : l'infiltration sectaire, par exemple… ● A. B.

FRATRIE Tous les 1er mai, devant le mur des Fédérés, au cimetière du Père-Lachaise, les membres des différentes loges rendent hommage à leurs frères et sœurs tombés lors de la Commune de Paris.



Jean-François Deroubaix/Gamma-Rapho



Interfoto/La Collection

EN AVEUGLE Presque toutes les obédiences françaises font subir aux impétrants l'épreuve du bandeau. Des questions lui sont adressées pour sonder sa volonté de faire partie de l'ordre et mieux le connaître avant son acception – ou son rejet.

IL FAUT AVOIR 30 ANS RÉVOLUS POUR ÊTRE ADMIS DANS UNE LOGE

FAUX

L'appartenance à la grande famille maçonnique est une décision qui ne se prend pas à la légère. Raison pour laquelle la confrérie préfère ouvrir ses portes à un profane d'âge mûr qu'à un cadet pressé.

Nombre d'initiés se situent dans la tranche d'âge 30 ans et plus, mais ce n'est pas pour autant que les cadets sont exclus. Il suffit en réalité d'être majeur pour entrer en loge. La majorité a évolué au cours de notre histoire. Sous l'Ancien Régime, le seuil est fixé par l'ordonnance de Blois de 1579, promulguée par le roi Henri III, à 25 ans ; sous la Ire République, le décret du 20 septembre 1792 l'abaisse à 21 ans, une décision reprise par le Code civil napoléonien de l'an XII (1803-1804). Il faut attendre la loi du 5 juillet 1974, sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing, pour que l'âge de la majorité civile soit abaissé à 18 ans.

Dans le passé, on trouvait également de futurs apprentis dénommés *lowtons* (louveteaux) qu'on pouvait accueillir plus jeunes – il s'agissait essentiellement d'enfants d'initiés, âgés d'une douzaine d'années, souhaitant partager leurs vacances ou préparer leur entrée en loge. Il existe d'ailleurs une sorte de « colonie de vacances », portant le nom de Jeunesse fraternelle-pont de l'amitié, qui, depuis sa création en 1969, perpétue l'exercice de tolérance pour les jeunes. Elle rassemble tous les ans des fils et filles de maçons venus du monde entier.

Il s'agit là cependant de théorie. Car, en pratique, **pour assumer la vie maçonnique, il faut à la fois un peu de disponibilité, des revenus raisonnables (notamment pour payer les cotisations) et une certaine indépendance : de nos jours, cela s'obtient difficilement avant 30 ans.** Au cours du XXe siècle, la moyenne d'âge des francs-maçons français s'est d'ailleurs régulièrement élevée – mais sans atteindre les chiffres impressionnants des pays anglo-saxons, où l'institution devient parfois presque gériatrique !

On note pourtant depuis quelques années un rajeunissement sensible et une entrée des frères et des sœurs à un âge plus précoce : les initiations à 25 ans ne sont plus rares de nos jours. ● A. B.

À CHAQUE ATELIER, SON MORCEAU DE BATTERIE, AVEC TAMBOUR ET CYMBALES

FAUX

Avec, à la baguette, l'un des trois dignitaires de la loge. Lesquels sont tout autant maîtres de cérémonie que chefs d'orchestre. Et, de préférence, mélomanes…

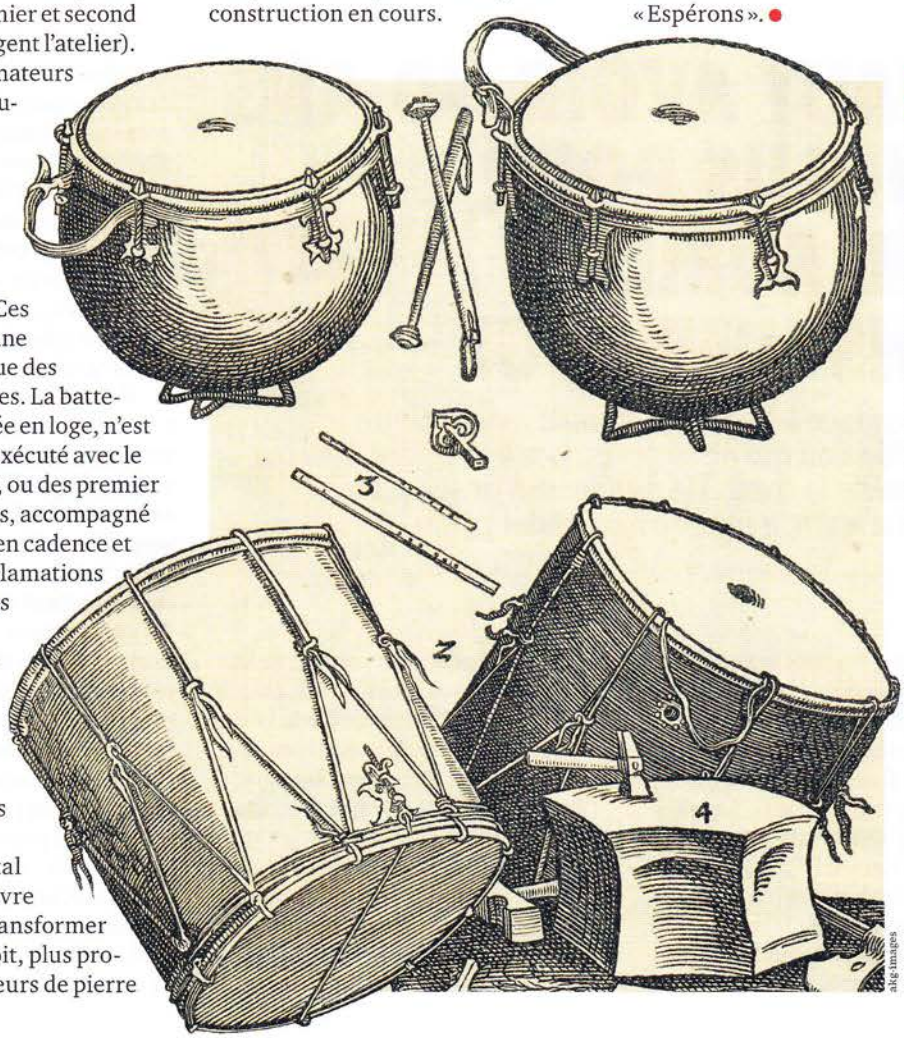
Balayez l'idée selon laquelle ces instruments accompagnent les coups de maillet portés par les « trois lumières » (le vénérable maître, les premier et second surveillants, qui dirigent l'atelier). Il n'en est rien. Les amateurs d'opéra entendent toutefois les trois coups qui ouvrent *La Flûte enchantée* – l'œuvre de ce frère dévoué nommé Mozart *(lire p. 43)* – comme une résonance d'un rite. Ces nobles accords sont une illustration opératique des batteries maçonniques. La batterie, telle que pratiquée en loge, n'est qu'un signal sonore exécuté avec le maillet du vénérable, ou des premier et second surveillants, accompagné d'applaudissements en cadence et doublés parfois d'exclamations des frères, différentes selon les rites.

La batterie trouverait son origine dans une tradition issue soit des forgerons – qui façonnaient, par des coups de marteau frappés sur l'enclume, le métal chauffé (bronze, cuivre ou argent) pour le transformer en objets usuels –, soit, plus probablement, des tailleurs de pierre – qui, au moyen des deux outils dont ils disposaient, les ciseaux et le maillet, donnaient la forme requise à la pierre afin qu'elle s'intègre à la construction en cours.

La batterie existe dans tous les rites, même si elles ne sont pas identiques selon les grades et les circonstances. Ainsi est-elle frappée à un rythme régulier au Rite écossais ancien et accepté, mais irrégulier au Rite français (un temps précédent le dernier coup) selon un nombre de 3, 5, 7 coups (parfois plus dans les hauts grades, jusqu'à 9 !).

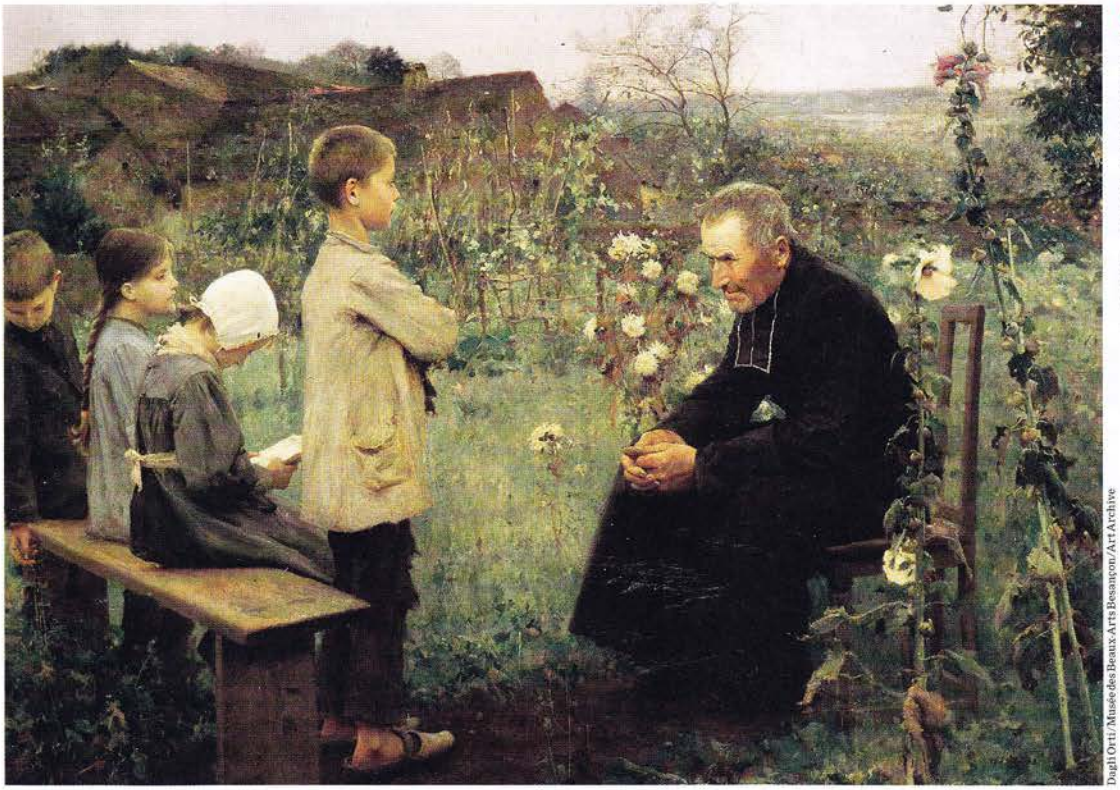
Elle est tirée pour célébrer l'entrée d'un dignitaire (on parle alors de batterie de bienvenue) ou pour marquer la joie des frères à l'occasion d'un vote, d'une augmentation de « salaire » (terme symbolique pour marquer le passage d'un grade supérieur à un autre) – dans ce dernier cas, il s'agit d'une batterie dite d'« allégresse ».

Enfin, si un décès frappe la confrérie, il est d'usage de tirer une batterie de deuil – en se frappant l'avant-bras gauche de la main droite –, immédiatement suivie d'une batterie d'espérance. En prononçant les mots suivants : « Gémissons » puis « Espérons ». ● L. K.



akg-images

CLÉ DES CHANTS
Les « colonnes d'harmonie » conquièrent les temples au XIXe siècle. Ces ensembles composés de clarinettes, de cornes, de bassons et d'un tambour jouent les partitions des frères compositeurs, dont Mozart, Haydn, Liszt…



Dagli Orti / Musée des Beaux-Arts Besançon / Art Archive

CREDO
Chaque rite a le sien, qui consiste en une série de questions-réponses sur les secrets et les symboles de la maçonnerie. (*La Leçon de catéchisme*, de Jules Muenier, 1890.)

LES FRANCS-MAÇONS S'INSPIRENT DU CATÉCHISME

FAUX

Les symboles, les outils, la culture, l'observance de pratiques propres à la voie maçonnique trahissent une école de pensée que chaque membre s'emploie à inculquer à son prochain. Une autre forme de dogme.

Hypothèse souvent évoquée – et erronée ! L'idée que les frères se réfèrent à une quelconque forme de catéchisme paraît saugrenue. C'est l'idée de laïcité qui prévaut dans les loges. La définition de *catéchisme* – du verbe grec *katekhein* (résonner) – montre qu'il faut se détacher de la vision religieuse que le mot inspire. Dans le cas de la maçonnerie, il s'agit littéralement d'enseigner, de transmettre.

Il existe sans conteste un catéchisme maçonnique, et sa finalité est double : tout d'abord, bien évidemment, l'apprentissage des rituels et du langage symbolique ; puis le « tuilage », cette action qui consiste à filtrer l'accès au temple, à travers un ensemble de questions-réponses qui varient selon les grades. Et que l'on retrouve, au XIX[e] siècle, avec les catéchismes républicains, qui transmettent vertus et valeurs. Un des plus célèbres est le *Catéchisme populaire républicain*, du poète Leconte de Lisle, imprimé sans nom d'auteur, en 1871, pendant le siège de Paris. On peut y lire :

« – Qu'est-ce que l'homme ?
– L'homme est un être moral, intelligent et perfectible.
– Qu'est-ce qu'un être moral ?
– C'est celui qui aime et qui pratique la justice. »

Les premiers textes maçonniques faisant mention de tels catéchismes laïques sont rares. On peut citer le manuscrit du registre d'Édimbourg (1696), connu sous le nom de *La Confession d'un maçon* – dit aussi manuscrit Wilkinson. Ce document, qui porte le nom du frère qui l'a trouvé, en 1946, en dépouillant des archives familiales, relate l'activité maçonnique en Angleterre durant la première partie du XVII[e] siècle. Des rituels catéchistiques sont aussi mentionnés dans *Masonry Dissected (La Maçonnerie disséquée)*, de Samuel Prichard (Londres, 1730). Un ouvrage qui révèle certains usages pratiqués outre-Manche. Parmi les questions les plus posées figurent celles prononcées pendant les rituels d'ouverture propres à chaque grade.

« – Êtes-vous franc-maçon ?
– Mes frères me reconnaissent comme tels.
– Êtes-vous compagnon ?
– Je connais la lettre G, où j'ai vu l'Étoile flamboyante.
– Êtes-vous maître ?
– L'acacia m'est connu. » ●

L. K.

QUELLE QUE SOIT L'OBÉDIENCE, LE TABLEAU DE LOGE EST TOUJOURS IDENTIQUE

Cette appellation fait référence aux éléments sacrés qui composent le décor du temple lors des réunions. Forcément unique et immuable.

FAUX

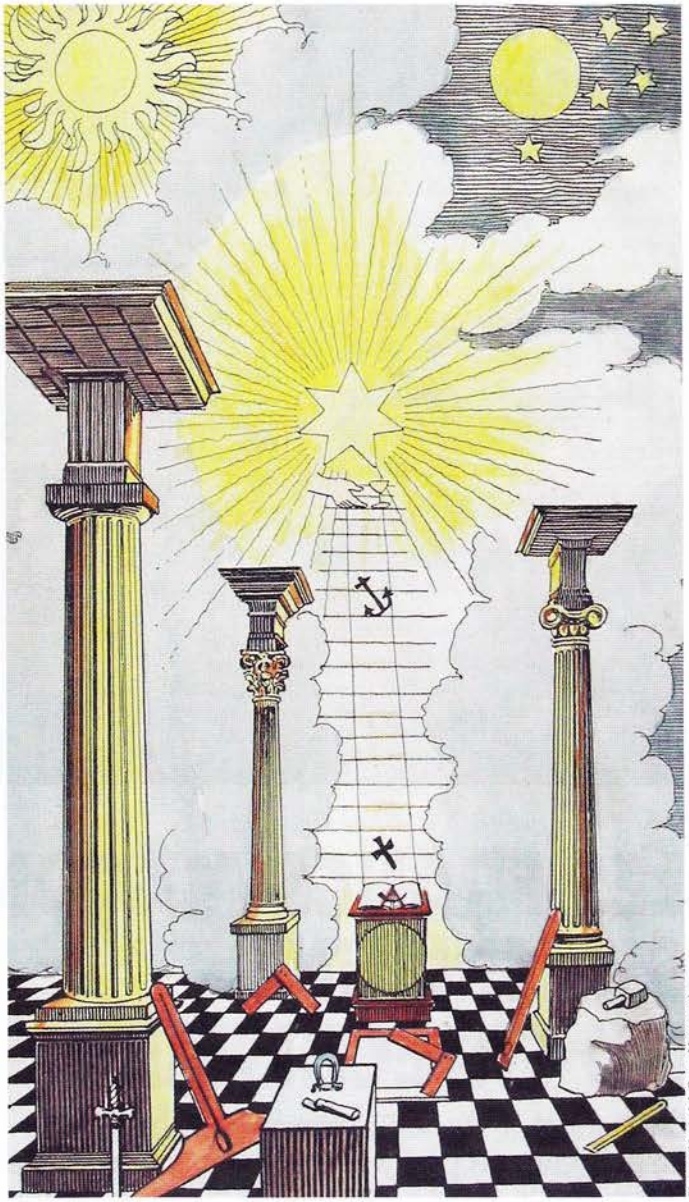


Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

ESQUISSE Au début de la maçonnerie, les tenues ont lieu en catimini dans des endroits publics, que les frères sacralisent en dessinant sur le sol les motifs de leur loge.

À chaque rite, des tableaux qui lui sont propres. Ces toiles peintes, appelées aussi « tapis de loge », représentent, sous forme d'emblèmes, l'essentiel de l'enseignement d'un grade maçonnique. Pendant les tenues, le tableau de loge est placé au centre du temple. Il est déroulé par l'expert lors du rituel d'ouverture de la loge, puis refermé à la fin des travaux. Ainsi, les francs-maçons ont en permanence sous les yeux les symboles du degré auquel ils travaillent. Ces tableaux diffèrent d'un grade à l'autre et chaque rite utilise des exemplaires qui lui sont propres. Ils sont davantage associés à un rite qu'à une obédience particulière. On parle par exemple du tableau d'apprenti du Rite français ou du tableau de compagnon du Rite écossais ancien et accepté.

Au début de la franc-maçonnerie spéculative *(lire p. 9)*, à l'époque où les loges se réunissent dans les arrière-salles des tavernes, les symboles des différents degrés sont tracés à la craie directement sur le sol à l'ouverture des travaux. À la fin de la tenue, le maître des cérémonies efface ces dessins afin qu'ils ne puissent être découverts par les profanes.

Curieusement, la plus ancienne référence française à cette pratique se trouve non pas dans un ouvrage maçonnique, mais… dans un rapport de police de 1745. Lors d'une perquisition, il est écrit : « nous avons trouvé treize particuliers rangés en deux lignes autour d'une forme de tapis marqué sur le carreau avec de la pierre blanche, représentant entre autres choses le Soleil, la Lune, des compas, équerres, niveaux, étoiles, colonnes […] sur le côté étaient écrits aussi avec la pierre blanche ces mots : *Septentrion*, *Midi*, *Orient* et *Occident*. »

Plus tard, certainement par commodité, les symboles sont peints sur des toiles qui sont déroulées sur le sol à l'ouverture des travaux puis enroulées à la fermeture. C'est toujours le cas aujourd'hui, mais l'expression « tracer le tableau de loge » est restée dans la plupart des rituels pour indiquer l'action de dérouler cette toile. Cependant, certaines loges ont conservé l'habitude du tracé : à l'ouverture des travaux, le dernier apprenti initié reproduit à la craie les symboles du tableau de son degré, sous les yeux de tous les membres de la loge. ● Ph. B.



BRASIER Le rayonnement est synonyme de connaissance, qui est le but de l'initiation et la quête de tout membre de la confrérie. La nuit, les feux prolongent le jour en repoussant les ténèbres.

age fotostock

SEULE LA SAINT-JEAN DU 24 JUIN EST CÉLÉBRÉE

FAUX

Le jour le plus long signe le triomphe de la raison sur l'obscurité. Une image que les frères ne peuvent manquer de reprendre à leur compte.

Plutôt deux fois qu'une ! Cette fête est à l'honneur chez les maçons tant en hiver qu'en été. À l'occasion de ces deux célébrations, la plupart des loges organisent des cérémonies particulières ou des banquets, suivant un rituel spécifique appelé « rituel de table ». Au cours de ces tenues, ce ne sont pas les saints chrétiens qui sont honorés, mais la symbolique dont ils sont porteurs.

La Saint-Jean d'été se déroule trois jours après le solstice, c'est-à-dire le 24 juin, date qui marque le début du déclin du Soleil – la durée du jour diminue tandis que la nuit augmente. Dans la tradition chrétienne, cette période est associée à Jean le Baptiste, qui baptisa le Christ dans les eaux du Jourdain et à qui la Bible prête ces mots : « Il faut qu'il croisse et que, moi, je diminue » (Jean, III, 28-30).

La Saint-Jean d'hiver a lieu le 27 décembre, en plein cœur de la nuit, dans l'espoir d'un retour de la lumière. Elle est associée à Jean, l'auteur de l'Évangile qui porte son nom et de l'Apocalypse. Dans la symbolique chrétienne, les deux Saint-Jean accompagnent le Christ. L'un annonce Sa venue et l'autre diffuse Sa lumière.

Les deux Jean forment en quelque sorte l'avatar chrétien de Janus, le dieu romain aux deux visages, qui regarde dans des directions opposées : sa figure de vieillard est tournée vers le passé, son visage de jeune homme scrute l'avenir. Armé d'un bâton, Janus autorisait ou interdisait l'entrée du temple dans les initiations anciennes. Il est la divinité des portes, des transitions et des passages.

La symbolique maçonnique est fortement inspirée de la tradition chrétienne, dont elle élargit le message par une lecture ésotérique. Dans la plupart des rites, les loges sont appelées « loges de Saint-Jean », sans qu'il soit possible de dire de quel Jean il s'agit. L'origine de cette expression est incertaine, mais elle pourrait faire référence à celles des confréries de métiers dont Jean était le saint patron. Le message ésotérique de l'opposition des deux Saint-Jean et la dynamique du cycle de la lumière illustrent la démarche qui exige de l'initié de mourir symboliquement afin de renaître à une autre vie. Plus largement, le cycle de la vie est célébré lors de ces tenues solsticiales. Les francs-maçons ont alors recours à des symboles comme le blé et la vigne, le grain de blé et le raisin, mais aussi le pain et le vin, illustrations des nourritures du corps et de l'esprit. ● Ph. B.

LA POULE EST TOUJOURS REPRÉSENTÉE DANS LES TEMPLES

FAUX

Dans les loges, elle fait l'objet d'un culte particulier pour ces deux vertus qu'elle incarne : fertilité, d'une part, renaissance, de l'autre.

Gallinacé, certes, sauf qu'en l'occurrence il s'agit du coq, messager de la lumière, qui est présent dans le cabinet de réflexion, ce lieu situé en dehors du temple où le candidat est enfermé avant d'être introduit dans la loge pour y être initié.

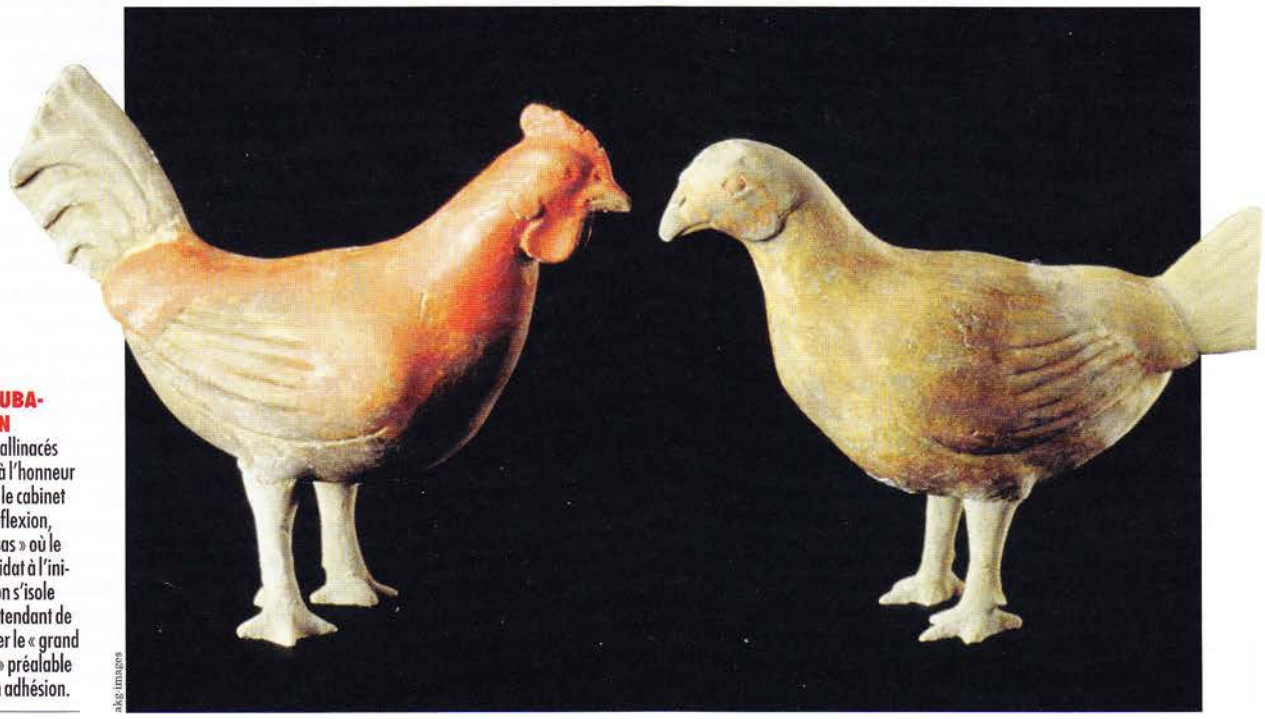
Le passage dans cet espace clos constitue la première épreuve du futur frère. Ce rituel, appelé « épreuve de la Terre », revêt souvent un caractère macabre – pour ne pas dire morbide – aux yeux du public. À juste titre, d'ailleurs, car le décor de cette pièce sombre éclairée uniquement de la lueur d'une bougie offre, avec ses murs peints en noir, une vision assez sinistre. Pour seuls bibelots, un crâne, une faux et un sablier évoquent la brièveté de la vie humaine, sa finitude, et appellent le candidat à « mourir à la vie profane » pour se préparer à sa renaissance en tant qu'initié. Ce « trépas » est contrebalancé par d'autres symboles, comme le coq, qui offrent un versant positif, en annonçant à l'impétrant la dynamique intellectuelle dans laquelle il s'engage.

Le coq est le symbole du courage et de la vigilance, deux vertus exigées du candidat. De plus, son chant précède la lumière du jour et, allégoriquement, la lumière de l'esprit que va recevoir le récipiendaire au cours de son initiation.

On retrouve l'animal dans d'autres traditions. Pour les chrétiens, il représente le Christ annonçant la venue d'un jour nouveau de la foi. Au sommet des églises, dès l'époque romane, il évoque le jour qui succède à la nuit – et la suprématie du spirituel dans la vie humaine. Les maçons le placent, eux, au plus profond de la terre, dans le cabinet de réflexion ; il indique alors que la lumière est à chercher au plus profond de soi – reprenant ainsi la formule bien connue des Anciens : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les dieux. »

Pour conforter ce principe, le coq est entouré d'une banderole sur laquelle est écrit *VITRIOL*, acronyme de la formule latine « *Visita interiora terræ rectificando invenies occultum lapidem* » (Visite l'intérieur de la Terre et, en rectifiant, tu trouveras la pierre cachée).

Le voyage initiatique commence donc par une descente intérieure, au plus profond de soi, dans l'espoir d'y trouver un trésor… ● Ph. B.



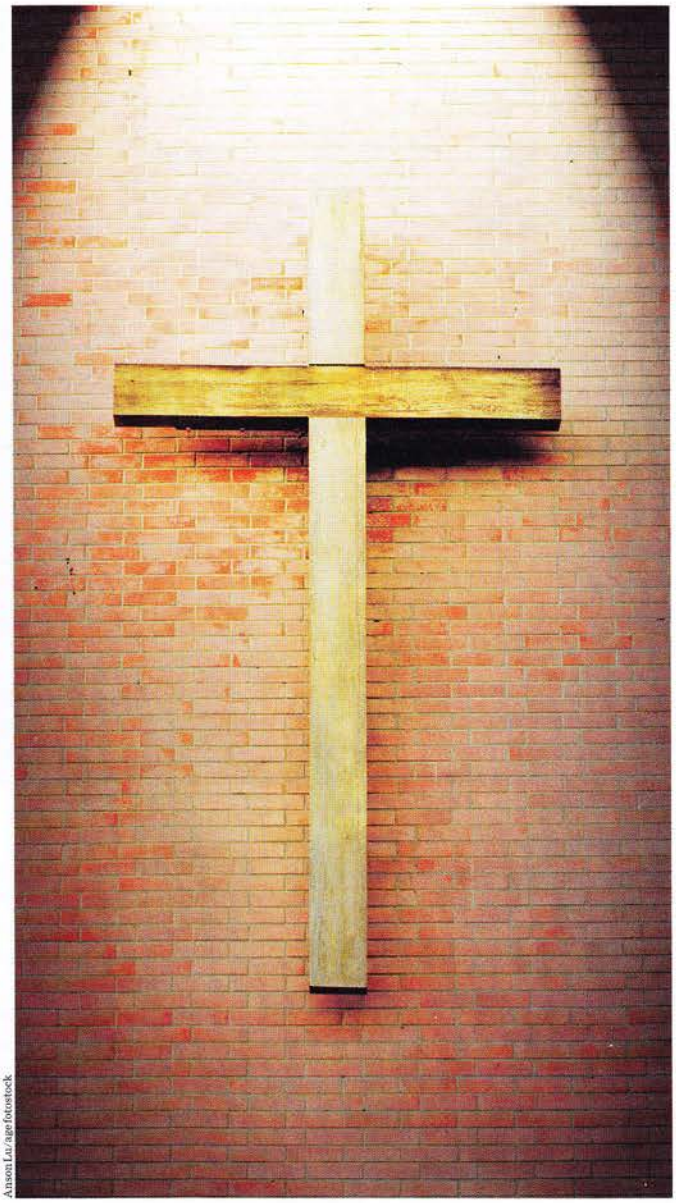
akg-images

INCUBATION
Les gallinacés sont à l'honneur dans le cabinet de réflexion, ce « sas » où le candidat à l'initiation s'isole en attendant de passer le « grand oral » préalable à son adhésion.

LA CROIX EST INTERDITE DANS L'ENCEINTE D'UN TEMPLE

FAUX

Si les premiers maçons, au Moyen Âge, étaient de confession chrétienne, les adeptes ont peu à peu abjuré leur foi au profit de leur croyance en l'ordre.



Anson Liu/age fotostock

OSTENTATOIRE
Une référence implicite au martyre enduré par le Christ ne peut convenir pour une organisation qui déclare faire fi des querelles de chapelle.

De prime abord, la croix n'a pas sa place dans un temple maçonnique. Bien évidemment, on ne la voit pas ornant les murs. Mais de nombreux degrés, appartenant aux hauts grades, l'utilisent comme symbole.

Elle peut d'abord renvoyer aux Rose-Croix, mais il n'existe aucun lien formel entre l'ordre rosicrucien et la maçonnerie. Ainsi, dans certains grades du Rite français (le 7e et dernier) ou du Rite écossais, on trouve des sautoirs qui en portent le symbole, et les frères ont le titre de chevaliers Rose-Croix. Elle peut aussi renvoyer aux croisés.

C'est dans les *Constitutions* d'Anderson (le texte qui fonde la maçonnerie moderne) qu'il est fait pour la première fois référence à la filiation prétendue entre croisés et maçons. Dans le discours de Ramsay (un des textes phares de la maçonnerie, publié en 1736) figure une nouvelle évocation des croisades, créant un lien – symbolique, diront les uns ; imaginaire, diront les autres – entre l'ordre chrétien et combattant et la maçonnerie. Les frères seraient les descendants de Jacques de Molay et porteraient la truelle d'un bras, l'épée de l'autre.

Plus qu'une réalité historique – qu'aucun texte n'a corroborée –, il faut plutôt y voir un champ d'investigation philosophique et symbolique. D'ailleurs, les hauts grades y font référence de façon explicite aux 17e, 20e, 21e, 29e et 30e degrés du Rite écossais ancien et accepté.

On ne peut exclure que ces filiations aient eu pour but d'anoblir l'ordre afin de faciliter l'intégration dans les élites de l'époque. Elles rassuraient les aristocrates et flattaient le tiers. Cette ascendance, que nous tenons pour imaginaire tant qu'aucun texte ne permet de la valider, a beaucoup servi aux adversaires de la maçonnerie après la Révolution. Ils y ont vu – et les écrits contre-révolutionnaires ont alimenté cette vision – **la preuve d'un complot pour renverser le trône et l'autel.** C'était prêter beaucoup d'influence à un ordre qui, à cette époque, n'était le plus souvent qu'un club philanthropique et chrétien. On pouvait s'y rencontrer au-delà de ce que permettait le hasard de la naissance et, de ce fait, une certaine perméabilité des idées était possible. Mais cette porosité socio-philosophique bénéficiait également aux partisans de l'Ancien Régime, qui se trouvaient en grand nombre parmi les frères. Quoi qu'il en soit, la croix est bien présente en maçonnerie. ● L. K.



Dupuy/Andia.fr

FINE LAME
Les attributs de celui qui dirige le temple des Frères de l'Athanor (épée flamboyante, maillet, chandelier, crâne) sont posés sur la patente de la loge, ce document qui consacre son « acte de baptême ».

LE PORT DE L'ÉPÉE LEUR EST INTERDIT

FAUX

Équerre, compas, maillet… Mais pas d'arme blanche. À l'exception notoire du vénérable maître en chaire.

Obsolète de nos jours pour les initiés, cet usage s'est maintenu uniquement lors des cérémonies d'initiation. Et il en a toujours été ainsi. La question du port de l'épée par tous au sein des loges a fait l'objet, en France, d'un très important débat dès le XVIII[e] siècle. Dans un pays où il est interdit à un membre du tiers état de porter cette arme en public – sauf pour les gendarmes, les membres des milices communales et les militaires – et en un temps où les clivages sociaux – considérables – sont fortement marqués dans la vie quotidienne, la cohabitation en loge sous le principe de l'égalité de tous soulève de nombreux problèmes. Pour cette raison, il est établi que l'on y mettra en œuvre une égalité « par le haut » : tous les membres sont alors autorisés à porter l'épée dans la loge le temps d'une réunion ou d'une cérémonie. Un texte de 1744 dit même à ce sujet : « On ne regarde pas quant à la condition, tous [les francs-maçons] sont réputés gentilshommes. »

Certes, il s'agit d'une égalité de façade et de convention, qui n'efface pas les hiérarchies habituelles, mais le symbole fort de l'épée accordée à tous est pour beaucoup dans l'émergence de cette nouvelle sociabilité dont les loges – parmi d'autres lieux – seront l'un des vecteurs tout au long du XVIII[e] siècle. Mais lorsque cette marque de distinction sociale s'efface dans la vie de tous les jours, au cours du siècle suivant, l'usage de l'épée en loge recule également. Toutefois, dans certaines phases des cérémonies – entrée des dignitaires, prestation de serment, etc. –, son caractère emblématique est demeuré assez fort, et on n'y a donc pas entièrement renoncé. On verra même plus tard, au cours du XX[e] siècle – et encore maintenant –, les frères et les sœurs arborer un baudrier, ornement qu'ils appellent le « cordon de maître », tel le lointain souvenir du harnachement qui permettait de porter l'arme au côté. De l'art de l'escrime, on est ainsi passé à celui de la passementerie…

La grande liaison de l'usage de l'épée avec les coutumes sociales ambiantes se confirme par la pratique maçonnique anglaise, qui a toujours proscrit la présence de toute épée dans la loge. En Angleterre, au XVIII[e] siècle, elle n'est pas du tout le signe de la noblesse, comme en France, sinon le symbole honni des conflits sanglants qui ont déchiré le pays pendant des décennies et que la maçonnerie veut faire oublier en rassemblant les uns et les autres dans une œuvre commune et pacifique, au-delà de leurs passions politiques et religieuses trop souvent mortelles. ● A. B.

LE CORPS JUDICIAIRE DE L'OBÉDIENCE DÉPEND DU TRIBUNAL DE GRANDE INSTANCE

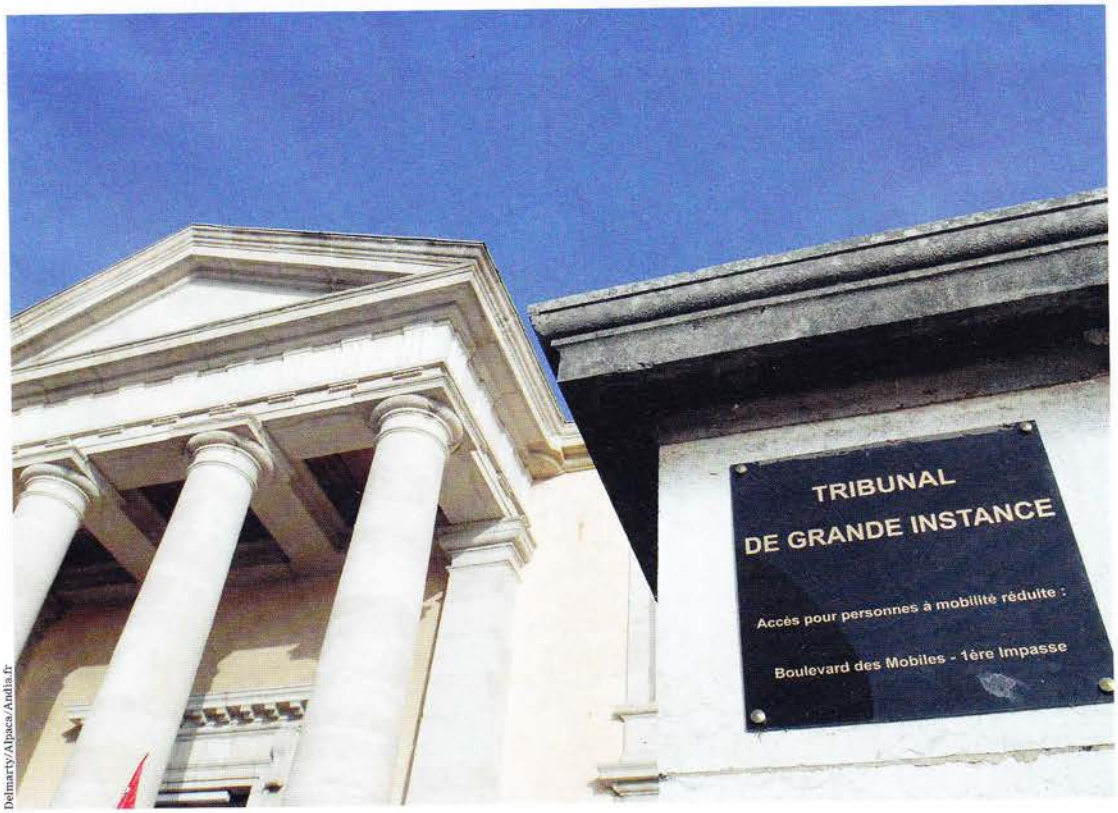
Plus respectueux de la loi que les maçons, impossible ! Eux qui se soumettent, les yeux fermés, à l'autorité hiérarchique et devancent même les souhaits de leur guide…

FAUX

Si les obédiences disposent d'institutions disciplinaires internes, celles-ci sont totalement indépendantes du système judiciaire profane. Elles servent à régler les litiges entre frères. Sur ce point, les *Constitutions* d'Anderson se montrent sans ambiguïté : « Si quelque plainte est déposée, le frère reconnu coupable s'en tiendra au jugement et à la décision de la loge, laquelle est le vrai et compétent juge de tous les différends. »

Au moment où les maçons s'engagent dans le processus démocratique – élection régulière des vénérables (présidents de loge), égalité des électeurs pour voter ou poser leur candidature (qu'ils soient du tiers état, du clergé ou de la noblesse) –, il apparaît assez vite nécessaire de disposer, comme le défend Montesquieu dans *De l'esprit des lois* (1748), d'une séparation des pouvoirs et donc d'un système disciplinaire interne, différent à la fois de l'exécutif et du législatif. **Des juridictions sont alors élues, autour des officiers de la loge (bureau administratif interne), puis au niveau régional ou provincial, et enfin au niveau national, lorsque sont mises en place des sections d'appel ou de cassation.** Une organisation à triple échelle jugée parfois trop complexe, lourde et onéreuse.

Les francs-maçons ayant fortement œuvré à la création de la justice moderne, les emprunts de la justice profane sont nombreux, mais chacun fonctionne dans son espace propre. Ainsi, parmi les règles en vigueur dans l'ordre, le débat contradictoire ou le droit à la défense a été importé dans le procès public. En revanche, les décisions prises hors des obédiences sont souvent utilisées à l'encontre d'un membre comme motif de suspension ou d'exclusion par les loges et les obédiences, même si rien ne lui est reproché en interne. Car un frère ou une sœur ne doit – ne peut – se comporter mal à l'extérieur du temple. ● A. B.



Delmarty/Alpaca/Andia.fr

VERDICT
Si la justice de l'ordre suit bien celle des hommes, elle l'a même parfois inspirée. Certaines lois (abolition de l'esclavage, 1848 ; code du travail, 1901 ; laïcité, 1905), avant d'être votées, furent « entérinées » dans les loges.

LE PAIN ET LE VIN SONT PRÉSENTS À CHAQUE GRANDE RÉUNION

FAUX

De nouveau ces emprunts à la liturgie chrétienne, que l'organisation ne se gêne pas de récupérer pour les arranger à sa guise…

Whisky ou cherry sont parfois servis pour porter un toast entre frères et sœurs. C'est notamment le cas dans le Rite émulation, qui est couramment pratiqué par la Grande Loge unie d'Angleterre – et existe aussi en France. Mais, mis à part ces joyeuses libations, force est de constater qu'on ne trouve ni vin ni pain dans aucun temple.

La présence d'éléments alimentaires apparaît en revanche dans le processus initiatique, notamment et surtout au cours du passage dans le cabinet de réflexion. Pour rappel, cette pièce est le lieu sombre, froid, éclairé par une simple bougie et contigu à la loge où le profane est conduit avant son initiation. On y voit des peintures évoquant la mort ainsi que des formules mettant en garde contre la curiosité. Parmi les rares objets qui s'y trouvent, il y a du sel, de l'eau et du pain, du mercure et du soufre, un crâne, des ossements… Le futur frère écrit là son testament philosophique, et cette épreuve marque le début du processus de transmutation.

Le sel (élément très coûteux au XVIII[e] siècle), associé au pain, est une marque d'hospitalité. Il permet aussi de réaliser l'union entre le mercure (élément passif ou féminin) et le soufre (élément actif ou masculin) – tous deux présents dans le cabinet de réflexion. **Ce sont là des principes alchimiques qui marquent la translation du profane qui abandonne sa vie antérieure pour accéder à une vie nouvelle.** C'est en quelque sorte le début de la renaissance à soi.

Il va sans dire que si ce moment est extrêmement émouvant, il n'a pas pour objet de générer une angoisse. Il donne en revanche assurément une certaine gravité à l'instant. Il suffit de lire une strophe de *Nostalgie bienheureuse*, de Goethe (1749-1832), un des plus grands écrivains maçonniques, pour comprendre la beauté de cet acte clé :

« […] Tu ne restes plus enfermé
Dans l'ombre ténébreuse
Et un désir nouveau t'emporte
Vers des épousailles plus hautes…
Et tant que tu n'as pas compris
Ce « Meurs et deviens »,
Tu n'es qu'un obscur passager
Sur la terre ténébreuse. » ● L. K.



Deloche/Godong/Leemage

INIMITIÉ
L'Église, dès 1738, s'est prononcée contre la maçonnerie, en menaçant d'excommunier tout fidèle engagé dans une loge.

LA CLEPSYDRE SE TROUVE DANS TOUS LES CABINETS DE RÉFLEXION

Cet instrument de mesure du temps rappelle au profane, reclus dans l'antichambre de l'initiation, que seule son adhésion à la loge le délivrera de la mort.

FAUX



ANTIQUITÉ
Mis au point en Égypte, sous le règne d'Aménophis Ier au IIe millénaire av. J.-C., ce lointain ancêtre de l'horloge a conquis la Grèce, l'Empire romain puis l'Occident.

Horloge fonctionnant avec de l'eau, la clepsydre est destinée à donner l'heure grâce à un système de graduations – à l'inverse du sablier, utilisé en maçonnerie, qui mesure le temps. Le premier objet dépend du liquide qui l'active. Le mot qui le désigne, issu du grec *kleptein* (voler, dérober) et *hudôr* (eau), s'oppose aux vertus du second, qui peut être retourné, possède une certaine autonomie et se réfère au parcours du futur maçon. Il s'agit d'une initiation à l'art de faire du temps un allié. **Dès les premiers pas, dès la transmutation symbolique opérée dans le cabinet de réflexion (une mort symbolique), le frère prend conscience de l'écoulement du temps.**

La maçonnerie est un des rares courants de pensée philosophique à avoir un rapport simple à la mort. Elle est envisagée pour ce qu'elle est : un terme inéluctable. Le processus initiatique ouvre une possibilité de renaître à soi-même. C'est probablement ainsi qu'il faut interpréter les différences aspects symboliques du sablier, qui est présent dans le cabinet de réflexion, souvent au côté d'une faux. Il ne s'agit pas d'avoir une vision angoissante du temps, mais bien au contraire d'en prendre la juste mesure afin de le mettre à profit pour construire son temple intérieur. Ce temps maçonnique n'est pas vu uniquement comme une finitude, mais davantage comme la possibilité de se recréer. D'ailleurs, la croyance en l'amélioration de l'homme est sans doute la seule exigence qui soit demandée à un frère. Le sablier rappelle juste que le temps, pour ce faire, n'est pas illimité. Mais le fait que l'on puisse le retourner pourrait symboliser la force régénératrice du processus initiatique. On n'échappe pas à la mort, aux années qui passent, mais on peut symboliquement, et concrètement, revenir sur le sens de la vie, en la rendant meilleure et plus éclairée.

Et c'est par l'expression « Le sablier marquant minuit… » que se terminent les travaux. ● L. K.

LES FRÈRES NE TOLÈRENT PAS LA POUDRE BLANCHE

FAUX

Quitte à s'engager sur la voie de la raison, autant avoir les idées claires ! Les paradis artificiels ne font pas partie du codex pour parvenir au plus vite à ses fins.

Aucun stupéfiant d'aucune sorte dans les banquets ! « Poudre blanche » est le nom que les francs-maçons du XVIII[e] siècle donnent au vin blanc. Les arts de la table ont toujours été associés aux rituels maçonniques. Aujourd'hui encore, chaque réunion se poursuit par un repas pris en commun, le plus souvent dans une pièce située dans les locaux mêmes du temple et appelée « salle humide ». **Deux fois par an, lors des solstices, les loges organisent des banquets rituels appelés également « travaux de table ».** Lors de ces tenues, la coutume veut que les frères utilisent les noms instaurés par les maçons du XVIII[e] siècle pour désigner les actes et objets particuliers de cette « loge de table ».

Les termes sont tirés du vocabulaire des premières loges militaires de l'Ancien Régime. Les couteaux deviennent des glaives ; les verres, des canons. Verser du vin se dit « charger » ; boire, « tirer une canonnée ». On l'aura compris, lever son verre revient à « charger et tirer une canonnée »... À l'occasion de ces banquets, les frères portent des santés, dites « rituelles », dont l'une est particulièrement adressée aux sœurs et aux frères absents, malades ou éloignés.

Blanche ou rouge, la poudre désigne donc le vin (blanc ou rouge) ; l'eau est la « poudre faible » ; la bière, la « jaune » ; et le café, la « noire ». Par conséquent, point de carafes ni de bouteilles, mais des « barriques faibles » et des « barriques fortes ». L'idiolecte maçonnique puise dans le lexique des métiers du bâtiment : les assiettes sont des « tuiles » ; les cuillères, des « truelles » ou des « pelles » ; les fourchettes, des « pioches » ; le sel et le poivre, du « sable blanc » ou « jaune ». Enfin, les travaux de table portent le nom cocasse de « travaux de mastication ».

Folklore ou tradition, ces termes sont en réalité rarement utilisés et souvent méconnus, y compris des francs-maçons. Pourtant, ils sont le témoin d'une époque où la confrérie était très représentée dans les loges militaires. ● Ph. B.



Biblioteca Estense Modena/Gianni Dagli Orti/Art Archive

UN PEU DE TENUE
Les loges ne sont pas le bon endroit pour « piquer un somme ». L'ambiance studieuse favorise l'éveil intellectuel.



Old Visuals/agefotostock

CRÈME DE LA CRÈME
Au XIXe siècle, la maçonnerie, notamment aux États-Unis, recrute ses membres dans le haut du panier. L'origine sociale et la fortune sont les conditions requises pour être accepté par le gotha.

LA MAÇONNERIE EST RÉSERVÉE À UNE ÉLITE SOCIALE

FAUX

Les frères vous jureront, le cœur sur la main, que non. Pourtant, entre les costumes, les frais d'adhésion, la cotisation annuelle, les inévitables dons à des œuvres bien répertoriées, mieux vaut ne pas être né dans le ruisseau…

Jamais depuis ses origines – ni même encore aujourd'hui – les obédiences n'ont affirmé un quelconque élitisme dans le choix de leurs impétrants. Créée par des petits bourgeois, des membres du bas clergé ou de la petite noblesse, la maçonnerie a souvent été le refuge des savants et des intellectuels (les Encylopédistes des Lumières, par exemple), des bourgeois intéressés par le progrès (au XIXe siècle), des contestataires de tous les ordres, des réformés, des juifs, des gens de couleur rejetés par une société de classes ou de « castes ». L'élite culturelle se situe plutôt hors des loges ; l'élite cultivée, plutôt dedans.

Si toutes les couches sociales sont présentes en loge, **on y note des écarts de représentation : davantage de membres des classes moyennes, d'enseignants, de médecins, de cadres moyens que d'ouvriers ; plus d'hommes que de femmes, de quinquagénaires que de trentenaires.** Aux États-Unis, les loges comptent plus de Blancs également. En Grande-Bretagne, enfin, le nombre d'initiés issus de la branche conservatrice est plus important que celui des travaillistes.

Il n'existe en France aucun interdit d'accès lié à l'origine sociale. Des mesures sont même proposées pour faciliter le paiement de la cotisation (de 250 à 400 euros par an, selon les loges et les obédiences) et la participation aux banquets ou aux agapes fraternelles. ● A. B.

LA PAROLE PRIME EN PERMANENCE DANS LES LOGES

FAUX

C'est toute l'ambivalence de la confrérie : de longues palabres à l'intérieur des temples, motus et bouche cousue au-dehors…

Bien au contraire : ce qui prévaut, c'est l'écoute. À commencer par les apprentis, soumis au silence. Pendant toute la durée de leur noviciat, ils doivent se taire. Ils assistent donc aux réunions, observent, écoutent, déduisent, se forgent leur propre opinion, mais n'ont pas la permission de l'exprimer ni de poser des questions au conférencier. Bien entendu, ce qui est valable dans les tenues de loge n'est pas la règle pendant les agapes (les repas que les membres prennent ensuite en commun) ni dans les comités d'apprentis (ces réunions de travail où il leur est loisible d'exposer leurs idées).

Pourquoi ce silence ? **La parole est d'or chez les initiés… Justement parce que celle-ci est si importante qu'il convient d'en prendre la mesure par l'écoute.** Et le silence forcé oblige à plus d'attention. Il renvoie également au serment de « respecter la loi du silence » – l'impétrant s'engage à ne pas révéler l'appartenance maçonnique de ses frères ou sœurs et de ne pas parler au-dehors des travaux de loge. Non que ces travaux soient entachés d'un mystère particulier qui pourrait devenir suspect, mais plutôt que ce mutisme accepté permet de garantir à chacun la liberté de parole en dehors du temps et de l'espace profanes.

Avec cette interdiction de prise de parole, c'est le silence intérieur qui est recherché. Déjà, dans le cabinet de réflexion, première étape de l'initiation, le candidat se retrouve seul, et les symboles présents l'invitent à un dialogue silencieux avec lui-même *(lire aussi p. 76)*. Dans toutes les traditions initiatiques, le silence s'impose comme discipline première. Il protège le nouveau venu en le forçant à se concentrer sur lui-même et il préserve la loge de propos qui se voudraient un peu… décalés. Le premier travail de l'apprenti est une quête centrée sur sa personne qui suit le célèbre « Connais-toi toi-même » tiré de l'enseignement de Socrate.

Lorsqu'il aura « fait son temps » et qu'il aura été initié compagnon – deuxième degré du rite qu'il pratique –, il aura alors le droit d'exprimer son opinion en loge. Là, paradoxalement, ces mots qui lui manquaient tant quand il était apprenti seront souvent difficiles à trouver ! Et lorsque les échanges sont terminés et que plus personne ne demande la parole, le premier surveillant, selon un rituel bien établi, prononce la formule : « Les colonnes sont muettes » ou « Le Silence règne sur l'une ou l'autre colonne ». ● Ph. B



Elie Bernager/akg-images

LE SILENCE EST D'OR
Si les temples sont des foyers de discussion, il faut, pour y être admis, se recueillir, seul, dans le cabinet de réflexion *(ci-contre)*. Le nouvel apprenti ne prendra la parole qu'une fois devenu compagnon.



akg-images

SOLIDARITÉ
Au temps de la maçonnerie opérative, si un compagnon trouve la mort sur un chantier, sa femme est accueillie au sein de la grande famille pour y préparer le gîte et le couvert des apprentis et des compagnons.

LES ENFANTS DE LA VEUVE SONT LES ORPHELINS QUE TOUT MAÇON DOIT AIDER

Qu'un frère décède, et la mobilisation générale est aussitôt décrétée. Hors de question de laisser sa progéniture, destinée à grossir les rangs de la confrérie, se fourvoyer dans les dédales de la vie profane.

FAUX

S'il est exact de dire que les frères ont un devoir de solidarité envers les conjoints défunts et leur famille, il ne s'agit pas dans cette expression « enfants de la Veuve » d'une veuve ou d'un veuf et de leur progéniture au sens où l'on entend habituellement ces termes. Cette allégorie, typiquement maçonnique, appelle en réalité plusieurs interprétations.

La plus généralement admise est la suivante. Les maçons se disent fils d'Hiram, l'architecte du Temple de Salomon, à Jérusalem. Ce personnage, qui constitue le mythe fondateur de la maçonnerie, fut assassiné par trois de ses ouvriers désireux de percer son secret… Ils sont donc enfants de sa veuve. Trois interprétations font remonter la filiation à d'autres degrés généalogiques.

Certains se réfèrent au texte biblique issu du livre des Rois (1er Livre, chapitre 7, versets 13-14) : « Le roi Salomon fit venir de Tyr Hiram, fils d'une veuve de la tribu de Nephtali et d'un père Tyrien qui travaillait sur l'airain. Hiram était rempli de sagesse, d'intelligence et de savoir pour faire toutes sortes d'ouvrages d'airain. Il arriva auprès du roi Salomon et il exécuta tous ses ouvrages. » La Veuve serait donc en quelque sorte la grand-mère des maçons. D'autres y voient la veuve de Jacques de Molay, 23e et dernier grand maître de l'ordre du Temple, condamné au bûcher le 18 mars 1314. D'autres encore évoquent la reine Henriette-Marie de France (1609-1669), veuve du roi d'Angleterre Charles Ier, décédé en 1649.

Quelles que soient les interprétations – qui varient selon les rites et selon les sensibilités –, il faut sans doute y voir un principe plus universel. Yves Hivert-Messeca, auteur d'une thèse sur la maçonnerie, le décrit comme « un archétype plus vaste, peut-être la Grande Mère, une des entités psychoreligieuses les plus universelles ». On ne saurait mieux dire. ● L. K.



Jensen Sutte/Corbis

LA BALLE AU BOND
Convention démocrate du 6 septembre 2012, en Caroline du Nord. Barack Obama est choisi par les délégués du parti pour défendre leurs couleurs à la présidentielle. Un vote effectué à bulletin secret.

BLACKBOULER EST UN TERME UTILISÉ LORS DES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

FAUX

Une pratique typique de la maçonnerie – qui a fait tâche d'huile. C'est dire l'influence que les membres des diverses confréries possèdent au sommet de cette grande nation…

Le mot vient en réalité du verbe anglais *to blackball* (contraction de *black* et *ball*, boule noire), qui signifie « voter contre l'admission d'un candidat dans un club ou dans un cercle ». Rien à voir avec l'élection présidentielle américaine. Ce terme remonte au milieu du XVIII[e] siècle. C'était de cette façon, en plaçant une boule noire au lieu d'une blanche dans une urne lors d'un vote secret, qu'un membre pouvait refuser un nouveau venu.

La franc-maçonnerie du XVIII[e] s'en est inspirée pour valider l'arrivée d'un futur initié. **Le mot pénètre en France en même temps que les premières loges anglo-saxonnes, au milieu du siècle. Il est non seulement resté dans le vocabulaire de l'ordre, mais a investi la langue française** par le remplacement de *ball* par *boule*, pour former *blackbouler*, et même plus simplement dans l'expression *bouler quelqu'un* ou encore *envoyer bouler*.

Les loges sont souveraines ; dans le respect des règlements généraux de l'obédience à laquelle elles appartiennent, elles décident d'accepter ou non un candidat à l'initiation. La démarche est longue, mais il y aura toujours au moins un vote pour permettre aux maîtres de la loge de se prononcer. Le scrutin s'effectue non par bulletins mais par boules.

Lorsqu'une loge doit prendre une telle décision – mais aussi toute autre décision nécessitant les suffrages de ses membres –, deux boules, une noire et une blanche, sont distribuées à chaque maître présent. Un frère recueille les votes dans deux urnes, l'une noire et l'autre blanche. Si le votant est d'accord pour accepter le candidat, il place sa boule noire dans l'urne noire et sa boule blanche dans l'urne blanche. Dans le cas contraire, il panache les couleurs, c'est-à-dire qu'il glisse la boule noire dans l'urne blanche et la boule blanche dans l'urne noire…

Si la majorité requise est atteinte, l'impétrant sera initié à la prochaine tenue d'initiation inscrite au programme. Sinon, un autre vote est organisé pour savoir si le candidat est ajourné (la loge décide qu'il n'est pas encore prêt) ou s'il est, tout simplement, blackboulé. ● Ph. B.

LE LIONS CLUB EST L'ÉMANATION D'UNE OBÉDIENCE AMÉRICAINE

FAUX

Ce sont majoritairement des frères qui dirigent cette communauté caritative, présente dans plus de deux cents pays. Une véritable antichambre de l'ordre.

Beaucoup de principes défendus par la franc-maçonnerie ont été repris par le Lions International. Une convergence de vues sans doute favorisée par son fondateur, l'initié Melvin Jones, membre en 1906 de la loge 141 de Garden City (Chicago, Illinois). Pour autant, cette institution n'est pas l'émanation d'une loge.

En 1917, le propriétaire d'une agence de courtage d'assurances américaine crée à Chicago un club pour hommes d'affaires distingués et humanistes dont la philosophie peut se résumer en une phrase : « On ne va pas bien loin si l'on ne fait pas quelque chose pour quelqu'un d'autre. » Les 200 membres de cette nouvelle association prennent le lion, symbole de la force et du courage, comme emblème. En 1920, ils choisissent l'acronyme *Lions*, qui signifie *Liberty, Intelligence, Our Nations'Safety* (La liberté et la compréhension sont la sauvegarde de nos nations). En 1923, ils adoptent la devise *We Serve* (Nous servons).

Aujourd'hui, le Lions International réunit près de 1 400 000 adhérents repartis dans 206 pays. **C'est peu dire qu'il s'agit d'un club philanthropique puissant et mondialement reconnu. Rien qu'en France – la première antenne est implantée en 1948 à Paris – on dénombre plus de 1 200 entités** qui rassemblent 32 000 membres. Parmi les actions défendues par l'association : l'aide aux malades, notamment ceux atteints de la maladie d'Alzheimer, la formation à l'utilisation de la canne blanche pour les non-voyants, la création de bibliothèques sonores pour les malentendants.

Son mode de recrutement (par candidature libre, parfois, mais surtout par cooptation) et l'organisation de l'admission (avec plusieurs étapes) font penser au système agrégatif de la maçonnerie. Mais la comparaison s'arrête là. Le Lions International est un club philanthropique, et non pas une société initiatique, et n'a pas pour objet de travailler avec le symbolisme. ● L. K.



SIGLÉ Le logo qui a fait le tour du monde. En juillet, à Pusan (Corée du Sud), 50 000 fidèles originaires de 120 pays ont assisté à la 95e convention internationale du club.

Mediacolors/Andia.fr

LA LETTRE *G*, SOUVENT REPRÉSENTÉE, EST L'INITIALE DE *GRAND*

Comme « Grand Architecte de l'Univers », l'entité suprême que tout membre ou aspirant doit reconnaître s'il veut faire partie du cercle. Une condition *sine qua non*.

FAUX

Ce *G* ne se voit jamais seul. Il est parfois situé entre une équerre et un compas entrelacés ou encore au centre d'une étoile à cinq branches. Sa signification n'est pas précise et donne lieu à plusieurs interprétations, dont certaines sont fantaisistes : ce pourrait être *God, Gnose, Gravitation, Géométrie*... Ce qui est certain, en revanche, c'est que dans aucun texte maçonnique *G* est considéré comme l'initiale de *Grand*.

La lettre apparaît dans les rituels anglais vers 1730 puis est adoptée par les loges françaises.



OMNIPRÉSENCE Sur fond de l'Étoile flamboyante ou encadré du compas et de l'équerre, *G* est le dénominateur commun des différentes obédiences.



Photo12 / musée de la Franc-Maçonnerie (x 2)

Pour les Anglo-Saxons, de tradition déistes, elle correspond à l'initiale de *God* (Dieu), et son explication est sans ambiguïté. Pour les Français, les rituels plus modernes l'associent à *Géométrie, Génération, Gravitation, Génie* et *Gnose*.

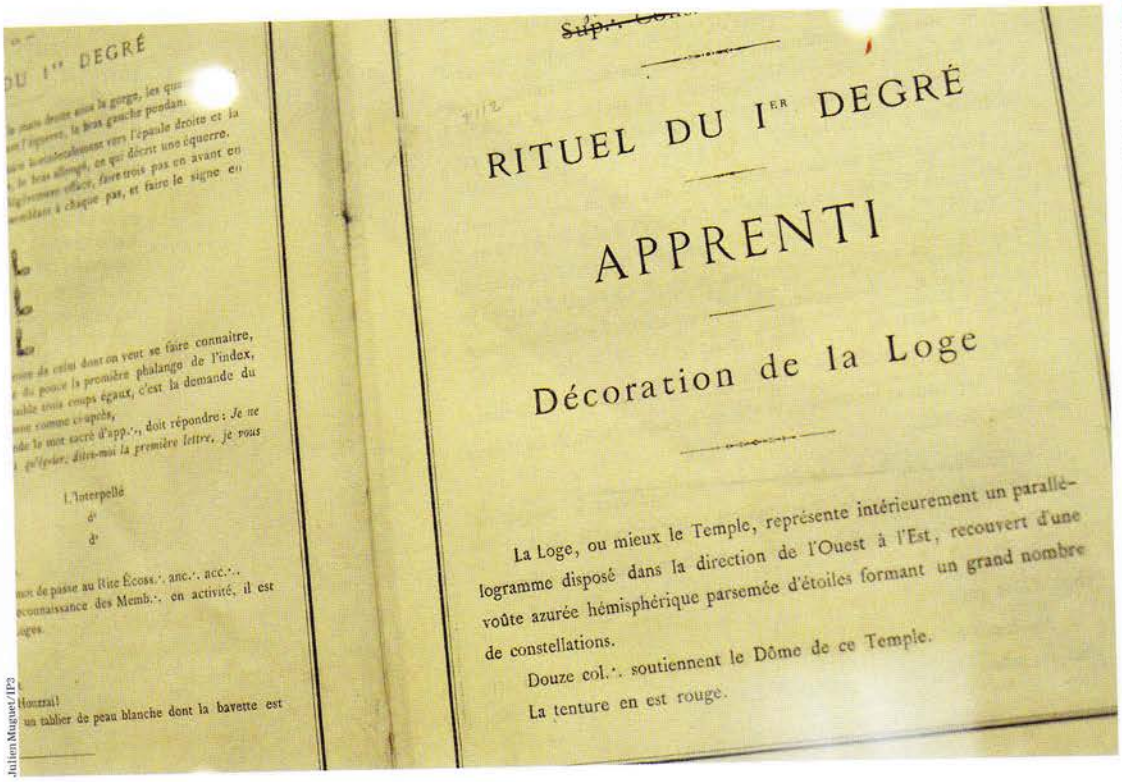
Ces cinq termes peuvent surprendre. Que viennent-ils faire dans les rituels ? Comme les autres symboles, ils sont proposés à la réflexion des frères et prennent un sens différent de leur signification convenue. La *géométrie*, l'art du trait et de la construction, imprègne fortement la symbolique, et ses outils – fil à plomb, équerre, compas... – rappellent le métier de bâtisseur et la mesure, sources d'inspiration de la confrérie aujourd'hui.

Le mot *génération* fait référence à la capacité de création que tout homme possède sur les plans intellectuel, physique ou psychique. *Gravitation* renvoie à la théorie de la gravitation universelle, découverte par Newton au XVIII[e] siècle. Transposée à l'humanité, cette loi qui identifie les attractions entre les corps célestes – l'amour – est indissociable de la fraternité humaine. Elle fait écho au célèbre message du Christ « Aimez-vous les uns les autres ».

Par le terme *génie*, les frères du XVIII[e] siècle ne font pas référence à l'intelligence supérieure, mais à la capacité de l'esprit humain à s'élever et à se dépasser. Enfin, la *gnose* désigne la connaissance sacrée ou encore à la compréhension entière de la vérité du monde – le but ultime de l'initiation.

Les cinq interprétations de la lettre *G* sont, pour l'initié, autant de voies à explorer, non pas seulement d'un point de vue intellectuel et objectif, mais suivant une méthode spirituelle et subjective.

Au-delà des mots, elles renvoient à la place de l'être humain dans la Création, comme « l'homme de Vitruve », de Léonard de Vinci, représentation bien connue d'un être harmonieusement placé au centre d'un cercle et d'un carré, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles. ● Ph. B.


RITUEL DU I^ER DEGRÉ

APPRENTI

Décoration de la Loge

La Loge, ou mieux le Temple, représente intérieurement un parallélogramme disposé dans la direction de l'Ouest à l'Est, recouvert d'une voûte azurée hémisphérique parsemée d'étoiles formant un grand nombre de constellations.

Douze col.·. soutiennent le Dôme de ce Temple.

La tenture en est rouge.

Julien Mignot/IP3

MANUEL La progression dans la hiérarchie s'opère par un examen de passage (la cérémonie) où le candidat répond à des questions sur les usages de la maçonnerie puis présente un exposé sur un thème débattu lors des séances.

IL N'Y A QUE TROIS DEGRÉS DANS L'INITIATION

FAUX

Apprenti, compagnon, maître… Les étapes de la parfaite formation font écho au delta maçonnique et à la Trinité de la théologie chrétienne. Entre autres symboles ésotériques…

Tout dépend du rite observé. Il peut y avoir de nombreux degrés dans le parcours initiatique. Jusqu'à 99 – le maximum connu –, appliqués dans le rite ancien et primitif de Memphis-Misraïm. Ils s'organisent en trois séries distinctes : maçonnerie symbolique, du 1er au 3e degré ; maçonnerie philosophique, du 4e au 33e ; maçonnerie hermétique, du 34e au 99e. Celui qui atteint cet ultime degré porte le titre de sérénissime grand maître mondial, grand hiérophante, président du souverain sanctuaire international.

Historiquement, on dénombre deux degrés essentiels : apprenti et compagnon. L'apparition du grade de maître permet de créer une trinité initiatique qui marque le sommet du travail en loge, dite « bleue ». Le parcours maçonnique permet, en fonction des rites, de progresser dans des degrés complémentaires, que d'aucuns appellent « hauts grades », d'autres « grades de perfectionnement » – certains, notamment en Angleterre, les nomment « grades de côté » *(side degrees)*. Le rite anglais Émulation ne compte que trois grades – qui sont les grades bleus ; le Rite français possède quatre ordres capitulaires, au-dessus de ces trois grades ; le Rite écossais ancien et accepté possède 33 degrés en tout. Le Rite écossais rectifié se singularise par l'existence de quatre grades symboliques, que prolonge un ordre intérieur en deux classes.

Tous les frères sont égaux au niveau de la maîtrise, c'est-à-dire du 3e grade, le grade universel. Dans tous les autres cas, de savantes combinaisons d'équivalences sont proposées après de longues heures de palabres diplomatiques.

La question des hauts grades a toujours partagé les francs-maçons. Certains, peu nombreux, les jugent inutiles, affirmant que seul l'approfondissement des trois premiers est important, ajoutant même que nul ne peut prétendre être simplement un « vrai maître ». Toutefois, il faut bien reconnaître que la plupart se laissent un jour ou l'autre tenter par les grades situés au-delà de la maîtrise, lesquels leur ouvrent un univers peuplé de nouveaux symboles et de nouvelles légendes.

Est-ce là vanité ou la preuve d'une recherche sincère ? Un peu des deux, sans doute… ● A. B.



Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

TRANCHANT En 1969, la Grande Loge d'Italie offre au Grand Orient de France cet instrument universel, dont la forme triangulaire fait écho au delta maçonnique.

LA TRUELLE EST LE SYMBOLE DU TRAVAIL MANUEL

FAUX

Dieu lui-même est parfois représenté muni de cet outil. Et, au Moyen Âge, à l'époque de la maçonnerie opérative, il apparaît comme la clé de voûte des grandes cathédrales.

Même si cet instrument figure bien dans la boîte à outils de la maçonnerie opérative – celle des tailleurs de pierre –, il ne symbolise pas, à lui seul, le travail manuel dans la maçonnerie spéculative – sa branche moderne. En tout cas, pas plus que les autres outils. Il en est une étape déterminante, parfois ultime. La truelle, qui joue un rôle important surtout dans le Rite français, répond à la nécessité de lier, d'unir ; elle est le matériel indispensable à l'accomplissement du travail.

En œuvrant à la construction du Temple de Salomon (qui symbolise le monde), chaque maçon taille sa pierre brute afin de l'intégrer à l'ensemble de l'édifice. En clair, il vise, à titre personnel, la perfection et, par voie de conséquence, cherche à rendre meilleure l'humanité. La truelle, qui sert à étendre le mortier sur les joints ou à enduire de plâtre, représente l'art que doit posséder un maître pour savoir imbriquer les pierres de dimensions différentes, imbriquées les unes dans les autres, pour constituer un ensemble homogène. En lissant l'ouvrage, cet outil incontournable contribue à donner un aspect cohérent à un bloc constitué de diverses pierres taillées.

Il est parfois dit que l'on utilise les « éclats des travaux » – en clair, les questions, les réactions et les impressions soulevées lors des cérémonies – afin d'obtenir ce mélange subtil qui permet l'agrégation des individualités des frères. En maçonnerie, la différence, réalité humaine absolue, est perçue comme un facteur d'ouverture d'esprit. Il n'est qu'à lire la maxime d'Antoine de Saint-Exupéry gravée dans le grand escalier menant aux temples du Grand Orient, rue Cadet, à Paris, dans le 9e arrondissement : « Si tu es différent de moi, loin de me léser, tu m'enrichis. » Ce sage adage d'un profane rappelle aux maçons que leur désir de perfectibilité suit un cheminement individuel et collectif.

La truelle est aussi présente dans les agapes (ces dîners qui regroupent les frères après les travaux) ou les banquets d'ordre, car, souvent, cet outil du maçon opératif désigne… la cuillère. Enfin, autre connotation bénéfique de l'objet, il est dit que « passer la truelle » revient à pardonner les offenses. ● L. K.

LORS DE LA TENUE BLANCHE, TOUS LES FRÈRES SONT VÊTUS DE BLANC

FAUX

Une couleur fédératrice – qui, comme le prisme, les contient toutes. On ne peut imaginer meilleur qualificatif pour cette grand-messe qui rassemble l'ensemble d'une confrérie, sans distinction de grade.

Rien à voir avec la couleur des vêtements. Il s'agit d'une réunion de loge où le conférencier est un profane. La tenue blanche est dite fermée si l'assemblée est uniquement composée de francs-maçons ; ouverte, si les profanes sont conviés à cette conférence. Les loges organisent régulièrement des tenues blanches fermées où le conférencier est invité à exposer son point de vue sur un sujet dont il est l'un des spécialistes reconnus.

C'est le cas des hommes politiques. Ainsi, lors de la campagne présidentielle de 2012, le Grand Orient de France a convié les candidats dans le cadre de tenues blanches fermées pour juger leur programme. Tous sont venus exposer leur conception des valeurs fondatrices de la République auxquelles le Grand Orient de France attache une importance particulière : laïcité, démocratie, égalité des droits, solidarité, citoyenneté, environnement, dignité humaine, droits de l'homme… Nicolas Sarkozy, alors candidat président, a décliné l'invitation. Quant à Marine Le Pen, elle n'a pas été conviée – les frères estiment que le Front national est incompatible avec les valeurs républicaines. De telles réunions sont parfois relayées par les journaux, et le public fait alors souvent cette confusion : puisque Untel a été invité dans telle ou telle obédience, c'est forcément qu'il est un frère. Or, précisément, le conférencier d'une tenue blanche n'est pas nécessairement un initié.

Les tenues blanches ouvertes sont destinées au public et généralement annoncées sur le site Internet des obédiences. Si vous avez la chance de participer à une assemblée de ce type, ne vous en privez pas. Tout d'abord, c'est l'occasion d'entrer dans un temple et d'en observer les décors et les symboles. C'est aussi la possibilité de rencontrer des francs-maçons et de discuter avec eux de leur engagement. Enfin, vous pourrez poser toutes les questions que vous voulez et vous faire ainsi votre propre jugement.

Même si les tenues blanches ouvertes ne sont pas des tenues maçonniques, mais plutôt des conférences, le public est surpris par l'organisation de la parole. Pas de bavardage, d'apartés, de messes basses. On ne la coupe jamais et on ne la prend jamais deux fois. Sacrée pour les maçons, la parole circule en suivant un ordre établi. ● Ph. B

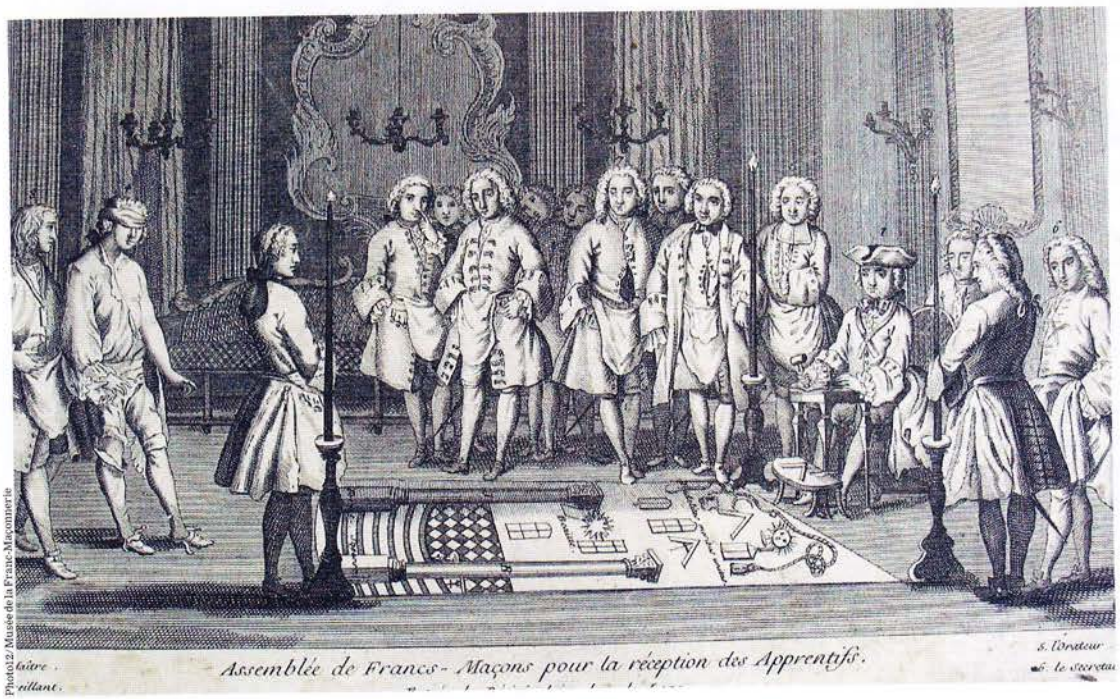


Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

PORTES OUVERTES Les non-initiés peuvent assister à certaines de ces réunions – au sein même des temples. De telles soirées sont une spécificité française ; les Anglo-Saxons leur préfèrent de simples dîners débats organisés dans un lieu public.

LA CÉRÉMONIE D'INITIATION RAPPELLE LE MEURTRE DE CAÏN

FAUX

«Tuer» le profane pour renaître à soi en tant que frère. Au risque de subir toute sa vie les affres de la jalousie, ce poison qui tourmente l'homme et poussa le fils aîné d'Adam et Ève à commettre l'irréparable.

Hiram, l'architecte du Temple de Salomon, édifié en 950 avant notre ère, est le seul personnage auquel se réfère la cérémonie d'initiation au grade de maître – plus particulièrement, le meurtre dont il est victime. L'Ancien Testament le mentionne dans les livres des Rois (I R., VII, 13-14) et des Chroniques (II Chr., II, 10).

Les *Anciens Devoirs* (*Old Charges*, 1723), ensemble de textes sur la maçonnerie, l'évoquent indirectement comme architecte du Temple – ce qu'il n'était d'ailleurs pas selon la Bible : « Le roi Salomon fit venir de Tyr Hiram, fils d'une veuve de la tribu de Nephthali et d'un père Tyrien, qui travaillait sur l'airain. Hiram était rempli de sagesse, d'intelligence et de savoir pour faire toutes sortes d'ouvrages d'airain. Il arriva auprès du roi Salomon et il exécuta tous ses ouvrages. Il fit les deux colonnes d'airain. »

Son mythe naît dans *Masonry Dissected* (1730), de Samuel Pritchard : on voit les trois mauvais compagnons souhaitant lui voler le « mot de maître », la mise en scène de sa mort, la disparition puis la découverte de son cadavre. En 1841, le maçon Jean-Marie Ragon rappelait que tous les peuples s'organisent autour d'un mythe comparable : « Osiris est tué par Typhon ; Sommonacodon, par un cochon ; Adonis, par un sanglier jaloux ; Étion, par des bêtes féroces ; Orsmud, par Arhimane ; Néhémie, par Armilius, vaincu lui-même par le second Messie ; Abel est assassiné par Caïn ; Balder, par Hother, l'aveugle ; Allyrotius est tué par Mars ; Sousarman, par Soudra ; Bacchus, mis en pièces par les Géants ; les Assyriens pleurent la mort de Thammus ; les Scythes et les Phéniciens, celle d'Acmon ; Zohak est vaincu par Phéridoun ; Soura-Parama, par Soupra-Munie ; Moïa Sour, par Dourga ; Pra-Souane, par Sommonacodon, contre lequel se révolte son frère Thevatath ; Uranus est mutilé par Saturne, que Jupiter détrône ensuite ; Agdestis et Atys se mutilèrent eux-mêmes ; Chib meurt en fécondant sa femme ; Jahud est immolé par Saturne ; Indra, Thévatha, Jésus expirent sur la Croix [...] »

Les thèses les plus diverses ont couru sur l'origine de cette légende, qui marque une étape majeure dans la structuration des grades et la constitution d'un corpus légendaire de la maçonnerie, amené à connaître par la suite de nombreux développements. Et l'évocation d'un héros qui meurt et renaît, en contexte chrétien, possède une signification christique qu'il serait vain de nier... ● A. B.



GENÈSE Vitrail représentant le premier homicide, commis sur la personne d'Abel par son frère (cathédrale Sainte-Marie, Auch, début du XVIe siècle).

Jean-Paul Dumontier/La Collection



Interfoto/La Collection

DÉVOILÉ
Si « recevoir la lumière » est l'acte de baptême de l'impétrant, son apprentissage se prolonge tout au long de sa vie.

SEULE L'ULTIME INITIATION FAIT LE MAÇON

FAUX

La sagesse est l'apanage des Anciens, dit l'adage. *A fortiori* chez les frères. Car il ne s'agit pas de simplement pénétrer dans une loge pour faire partie de l'ordre. Les nouveaux venus l'apprennent à leurs dépens en constatant que la vie dont ils rêvaient s'avère un parcours du combattant.

Archifaux ! Ce serait même ne rien comprendre au cheminement de tout frère car, à chaque degré, à chaque grade maçonnique, une initiation est nécessaire. Pourtant, c'est bien la première, le passage à la lumière – celle qui, dans le lieu secret du cabinet de réflexion, fait du profane un apprenti – qui est considérée comme la plus importante : c'est elle en effet qui crée le maçon. **Elle permet de marquer symboliquement la mort et la renaissance de l'initié.**

Ensuite, le parcours impose, à chaque passage de grade, une cérémonie d'élévation qui permet d'apprendre et de comprendre de nouveaux sujets. Il peut aussi s'agir d'une forme d'adoubement dans la maçonnerie chevaleresque. Pour avoir la totalité de ses droits, le grade de maître, le troisième, obtenu après celui d'apprenti et celui de compagnon, suffit dans toutes les obédiences maçonniques. Ces trois premiers degrés sont réunis dans ce qu'on appelle les « loges bleues ».

Les autres grades –, qui d'ailleurs ne se portent pas dans les loges bleues – ne créent de nouvelles qualités (et charges) que dans des ateliers de perfectionnement, des chapitres, des aréopages, des conclaves ou des consistoires… lesquels sont ouverts à celles et ceux qui veulent continuer leur parcours maçonnique après la maîtrise.

Le processus d'élévation pour le maître est alors différent pour chaque rite : 30 degrés (ou grades) supplémentaires au Rite écossais ancien et accepté, 4 au Rite écossais rectifié, 96 au rite Memphis-Misraïm, etc. Chaque degré appelle un nouveau titre honorifique : ainsi, dans le Rite moderne, le 4e degré devient le maître secret, le 5e le maître parfait, le 6e le secrétaire intime. ● A. B.

LE PAVÉ MOSAÏQUE NOIR ET BLANC ÉVOQUE LES PIERRES DU TEMPLE DE SALOMON

FAUX

Et ce, afin que les fidèles aient toujours à l'esprit l'antique monument érigé à la gloire du Créateur. Chaque loge étant une brique de la nouvelle édification que les frères et sœurs entendent mener.

N'en déplaise à Salomon, la juxtaposition des carrés noirs et blancs représente les paires opposées qui régissent le monde : lumière et ténèbres, Bien et Mal, connaissance et ignorance, vice et vertu… Le sol de la grande majorité des édifices maçonniques est recouvert d'un tel pavage, appelé « pavé mosaïque ». Il recouvre la totalité du plancher ou, plus simplement, le centre, où est traditionnellement déroulé le tapis de loge.

Pourtant, même si **la construction du lieu sacré bâti par Salomon à Jérusalem est l'un des mythes fondateurs de la maçonnerie,** ce pavé mosaïque ne trouve pas son origine dans son architecture ou sa décoration. Par ailleurs, le fait qu'il est présent au centre de la loge indique que les paires opposées auxquelles il se réfère ne peuvent se réduire à l'un ou l'autre de leurs termes. Ainsi, le Bien ne se conçoit pas sans le Mal, la connaissance sans l'ignorance, ni la vertu sans le vice. Toutes les valeurs, même les plus élevées, comportent en elles-mêmes une part de leur opposé. Une façon de dire que tout est relatif, opinion que l'on retrouve également dans les figures du yin et du yang. Tout est symbole, également, et les ornements ont toujours un sens que l'initié s'efforce de découvrir – en sachant que chaque interprétation est le fruit d'un travail personnel qu'aucun dictionnaire des symboles ne saurait remplacer.

D'autres significations sont envisageables : ce sol serait une représentation de la diversité des êtres et des objets de l'Univers et, en particulier, l'emblème de l'union des maçons – qui, s'ils sont tous différents, sont liés entre eux par le ciment de la fraternité. Autre piste : les carrés, qu'ils soient noirs ou blancs, évoquent l'équerre, laquelle incarne la terre, sur laquelle est posé le pavé. Au-dessus de ce pavé, le plafond de la loge embrasse le ciel étoilé, lieu de l'infini et du mystère qui renvoie au symbole du compas. ● Ph. B.



Tatiana Markow/Sygma/Corbis

ANTRE Intérieur du temple Franklin-Roosevelt, au siège parisien de la Grande Loge de France. On remarque, sous le delta lumineux, le plateau, où siège le vénérable maître.



Moura/Alpaca/Andia.fr

LUMIÈRE
Un objet chargé d'histoire… L'empereur romain Titus se l'approprie comme butin après la destruction du lieu saint des juifs en 70 de notre ère. Symbole de la Diaspora, il figure aujourd'hui sur les armes de l'État d'Israël.

ON TROUVE TOUJOURS DANS LA LOGE UN CHANDELIER À SEPT BRANCHES

FAUX

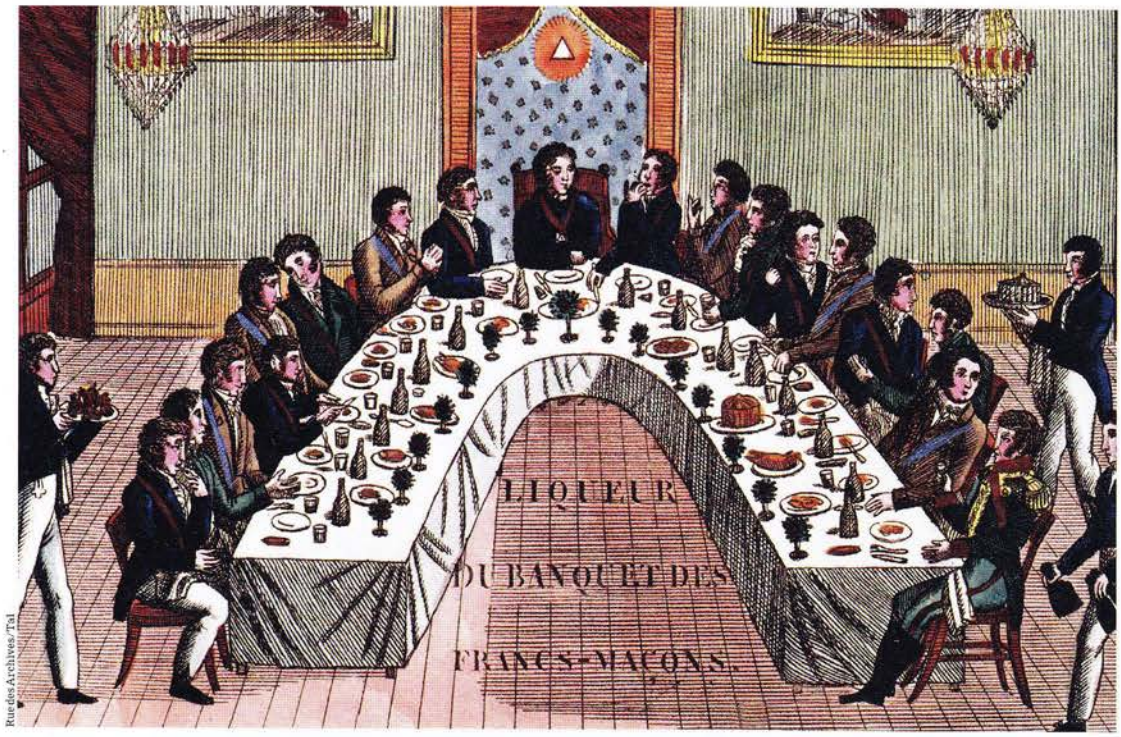
La menora faisait déjà partie du mobilier du Temple de Jérusalem… Cet accessoire de la liturgie hébraïque est bien la preuve, s'il en est, du lien étroit entre la franc-maçonnerie et le judaïsme.

Au risque de décevoir les tenants du complot judéo-maçonnique, si l'on voit bien des chandeliers dans les loges – et même un flambeau –, aucun ne possède autant de branches que celui du Temple de Jérusalem, la fameuse menora, décrite en ces termes par l'historien Flavius Josèphe au I^er^ siècle de notre ère : « Il y avait un chandelier d'or non pas massif mais creux par le milieu : il était enrichi de petites boules rondes, de lys, de pommes de grenade ; il était composé de sept branches, en relation avec les sept planètes. »

On dit qu'une loge est juste et parfaite quand sept officiers sont réunis pour ouvrir les travaux, que cinq l'éclairent et que trois la dirigent. Les cinq officiers en question (le vénérable maître, les premier et second surveillants, l'orateur, le secrétaire) ont sur leurs plateaux (le nom donné au bureau) des bougies qui symbolisent la lumière que procure la connaissance. Le vénérable dispose, quant à lui, d'un flambeau à trois branches (uniquement) placé sur son autel, qui symbolise la Lune, le Soleil et la maîtrise.

Les bougies sont allumées rituellement au fur et à mesure de la cérémonie d'ouverture des travaux. Ceux-ci ne peuvent débuter qu'une fois qu'elles le sont toutes et ils prennent fin après que le vénérable maître a ordonné de les éteindre. Dans les rites des hauts grades existent des chandeliers qui comportent davantage de chandelles.

Pour l'anecdote, les loges se sont adaptées à l'interdiction qui leur est faite par la loi de produire des flammes dans un lieu qui accueille du public. Ce sont donc de plus en plus souvent des ersatz de bougies, électroniques, qui illuminent les travaux. Certains pourront regretter le charme et l'odeur du suif… Cette disposition apporte en tout cas la preuve que la maçonnerie n'est pas au-dessus des lois qui régissent le monde profane. ● L. K.



Rue des Archives/Tal

SANTÉ(S) ! Le rituel obéit à un cérémonial et à une gestuelle empruntés au vocabulaire des armées. Et chacun est tenu de le suivre à la lettre.

LE BANQUET SE TERMINE EN TRINQUANT

FAUX

Et les verres de tinter en portant des toasts au Grand Architecte de l'Univers, à l'Être suprême, au vénérable et à tous les martyrs de la confrérie persécutés pour leurs croyances à travers les époques…

Étape immémoriale de la tradition maçonnique, il rassemble les frères autour d'une table en fer à cheval et se termine par des toasts (des santés) très réglementés. On ne trinque pas entre voisins, mais on suit un protocole très strict qui reprend peu ou prou celui qui était en vigueur dans les loges militaires, principalement celles qui faisaient florès sous l'Empire :

1. Le vénérable ordonne de charger les canons (remplir les verres). 2. Il indique si l'on reste assis ou si l'on se lève. 3. Le vénérable annonce les santés. (À l'origine, elles étaient au nombre de sept, rappelant ainsi les sept libations que faisaient les initiés perses, égyptiens et grecs ; aujourd'hui, on en compte plutôt cinq, la première étant portée au chef de l'État ; les suivantes, aux diverses autorités maçonniques.) 4. Le vénérable commande l'exercice. Il ordonne : « Haut les armes ! » (porter le verre à bout de bras) ; « En joue… » (porter la coupe aux lèvres) ; « Feu ! » (boire). Puis, au commandement de « Un, deux, trois », les frères vident lentement leur verre et, à « trois », le reposent sur la table brutalement et à l'unisson.

Les banquets sont des tenues d'obligation. Ils se déroulent à des dates qui ne doivent rien au hasard, traditionnellement aux alentours des deux solstices, celui d'été, le 21 juin, et celui d'hiver, six mois plus tard. **Dans les obédiences du Rite français, par exemple, la référence solsticiale ne fait pas toujours l'objet d'un travail spécifique**, mais il n'en demeure pas moins que les dates sont les mêmes quels que soient les rites.

Il va sans dire que, dans les périodes marquées par une instabilité politique, de telles réunions ont été un moyen d'expression alternatif à la vie profane. À partir de la Restauration et jusqu'à la IIIe République, ils donnent l'occasion de manifester son désaccord politique. Parfois en discourant, souvent en entonnant des chants plus ou moins séditieux.

Il ne faut pas les confondre avec les banquets républicains, avec lesquels ils ont souvent cousiné, ni avec les agapes, qui font suite aux travaux d'une loge et permettent à ses membres de prolonger l'exercice autour d'un verre et d'une collation. Banquets et agapes ont en commun, il est vrai, de renforcer les liens entre frères et sœurs tout en faisant bonne chère. ● L. K.

LE TABLIER EST FORCÉMENT EN PEAU

FAUX

C'est même, au sens propre, la seconde peau du nouveau membre qui prononce ses vœux – l'étoffe de sa renaissance.

De soie, de satin ou encore… de peau – mais pour une tout autre raison ! Le tablier est le symbole du travail ; il rappelle l'origine opérative de la maçonnerie. Les rituels s'inspirent de ceux pratiqués par les corporations de tailleurs de pierre du Moyen Âge, quand les ouvriers portaient de larges tabliers de cuir en guise de protection. Dans sa version moderne, cet attribut – appelé aussi « décor », ne remplit plus cette fonction.

Ceux des premiers initiés du XVIII[e] siècle étaient assez proches de ceux des tailleurs de pierre : de larges pièces de cuir blanc, sans décoration et de forme plutôt arrondie. Rapidement, ils s'ornent de décors brodés, peints, imprimés et d'attributs maçons. **Certains, conservés dans les musées, sont magnifiques et témoignent de la richesse des symboles utilisés à cette époque (équerre et compas, acacia, colonnes, temple, étoile…) ainsi que de l'opulence, parfois, de leur propriétaire.**

Il faut attendre le début du XIX[e] siècle pour que les frères commencent à uniformiser les différents décors et, surtout, respectent cette codification officielle. Aujourd'hui, tous les maçons portent un tablier en loge. Chaque rite indique précisément à quoi doivent ressembler ceux des apprentis, des compagnons et des maîtres. Ainsi, dans le Rite écossais ancien et accepté (REAA), le tablier de l'apprenti, comme celui du compagnon, est en cuir blanc et ne comporte aucune inscription. Il s'agit d'un rectangle blanc surmonté d'un triangle, que les novices portent avec la bavette relevée, et leurs confrères expérimentés, avec la bavette baissée. Ceux des maîtres sont aussi des rectangles blancs, bordés de rouge, dont la bavette est baissée. Dans le Rite français, les liserés des tabliers des maîtres ne sont pas rouges mais bleu clair.

Ici encore, tout est symbole, et le tablier n'échappe pas à la règle. Attribut du travail et de la protection, il rappelle qu'œuvrer à se connaître soi-même est une tâche longue, difficile et non dénuée de risques. Lors de l'initiation au REAA, l'apprenti s'entend dire : « Portez ce tablier, il a été porté par des frères humbles et illustres, et vous ne devez jamais vous présenter en loge sans en être revêtu. » Cet accessoire fait donc le maçon. Pour preuve, un profane que tout le monde croit initié est souvent appelé « un maçon sans tablier »… ● Ph. B.



Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

RELIQUE Exemplaire revêtu par un maître du Rite français du XIX[e] siècle. Assurant une protection indispensable pour les bâtisseurs de cathédrale, cet attribut typique de la maçonnerie s'est conservé dans les usages à l'époque spéculative.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ EST LA DEVISE DES MAÇONS AVANT DE DEVENIR CELLE DE LA RÉPUBLIQUE

Et l'on pourrait ajouter que l'instauration de cette dernière, la deuxième du nom, en 1848, signe le triomphe de l'ordre, qui a su imposer ses vues à l'ensemble de la nation.

FAUX

Comme souvent, la réalité est un peu plus complexe que l'idée reçue. Si l'on envisage la question sous son seul angle chronologique, la réponse est non. C'est bien la IIe République qui, la première, choisit en 1848 d'en faire la devise qui va figurer sur les documents officiels et les frontons des monuments publics. Le Grand Orient de France attendra, lui, le 10 août 1849 pour intégrer dans son rituel la fameuse triade et la faire finalement sienne.

Mais ce serait un peu voir les choses par le petit bout de la lorgnette. Cette célébrissime formule est d'abord popularisée par Jean-Jacques Rousseau et par l'éminent Voltaire – brièvement frère, car, rappelons-le, il n'a été initié avec éclat que six semaines avant sa mort. Le frère Camille Desmoulins en fait mention alors qu'il relate, dans son journal *Les Révolutions de France et de Brabant*, la Fête de la Fédération, qui fut en quelque sorte notre premier 14 Juillet : « Ce fut un spectacle touchant de voir les soldats citoyens se précipiter dans les bras l'un de l'autre en se promettant liberté, égalité, fraternité. »

Robespierre – qui, lui, n'a jamais été frère – préconise, en 1790, dans son discours sur la Garde nationale du 18 décembre 1790, d'en faire une des devises de la République, mais il ne sera pas réellement entendu.

Tombée en désuétude sous l'Empire et sous la Restauration, la formule resurgit après la révolution de juillet 1830, sous l'impulsion énergique des frères Alexandre Ledru-Rollin et Pierre Leroux, le philosophe et éditeur, également grand ami de George Sand. C'est finalement l'action déterminante du frère Louis Blanc qui poussera la IIe République à consacrer la devise en 1848.

Alphonse de Lamartine, qui aimait la franc-maçonnerie mais n'a jamais été initié *(voir p. 54)*, a contribué à véhiculer l'idée reçue que la devise est née d'abord dans les loges. En effet, alors qu'en 1848 il accueille, en tant que membre du gouvernement provisoire de la IIe République – dont il est le ministre des Affaires étrangères –, une délégation de maçons, il déclare, avec une belle emphase : « Ces sentiments de fraternité, de liberté et d'égalité qui sont l'évangile de la raison humaine [...] ont été propagés, professés par vous, dans les enceintes particulières où vous renfermiez jusqu'ici votre philosophie sublime. » Ainsi naît la légende. ● L. K.

DANS L'AIR DU TEMPS
La triade fait florès dans la France de 1789. Elle est reprise par les frères lors des journées de février 1848. L'avocat initié Jules Crémieux déclare à cette période : « La République fera ce que fait la maçonnerie. »



Interfoto/La Collection



Eileen Tweedy/Dagli Orti/Art archive

RAMEAU
Son bois dur et son feuillage persistant font de cet épineux un emblème d'immortalité et de renaissance. Une image qui tombe à pic pour la confrérie…

L'ACACIA EST LA SEULE PLANTE SYMBOLIQUE

FAUX

Encore un emprunt à la Bible – l'arche d'alliance, la couronne du Christ seraient faites de ce végétal – pour mieux supplanter le monothéisme chrétien !

Mimosacée au rôle certes primordial, notamment lors de la cérémonie d'initiation au grade de maître, cet arbre épineux est toutefois concurrencé par d'autres végétaux qui se signalent dans l'histoire de la confrérie. Parmi eux, les grenades, utilisées au moment de l'accès au premier degré. Ce sont des fruits explosifs – si l'on peut dire ; une fois éclatés, ils libèrent des graines qui vont pouvoir germer. Symboliquement, les apprentis, à titre individuel, représentent les graines ; collectivement, ils constituent le fruit.

Autre plante symbolique : le myosotis (*Vergißmeinnicht*, en allemand : « Ne m'oublie pas ») est adopté, depuis 1948, comme emblème par la Grande Loge unie d'Allemagne. Elle rappelle la persécution des francs-maçons sous le régime hitlérien. Bravant le danger, les frères allemands portaient, pour se reconnaître, au revers de leur veste une reproduction de l'herbe d'amour. En hommage à cet acte de bravoure, la tradition s'est perpétuée. Mais revenons à l'acacia…

Les maîtres maçons partis à la recherche du corps d'Hiram, l'architecte du Temple de Salomon, assassiné par de mauvais compagnons, localisent l'endroit où il a été sommairement enterré grâce à une branche de l'arbre que les meurtriers ont plantée sur le tertre. Ils espéraient ainsi retrouver facilement l'emplacement de la tombe pour faire disparaître plus tard le cadavre. Peine perdue ! Les hommes du roi Salomon seront les plus rapides, et les assassins seront punis.

Cet épisode exprime la symbolique de l'arbre : « la survivance des énergies que la mort ne saurait détruire ». De nombreux objets de loge (équerre, maillet, bougeoir) sont faits de ce bois. Il est débattu de sa nature pour savoir si, dans le cas de la maçonnerie, il s'agit du cassier – dont l'huile extraite des fleurs servait à momifier les corps – ou de l'*Acacia seyal*, au bois imputrescible ? Quelle que soit la réponse, il existe un sens commun aux deux possibilités : l'immortalité. ● L. K.

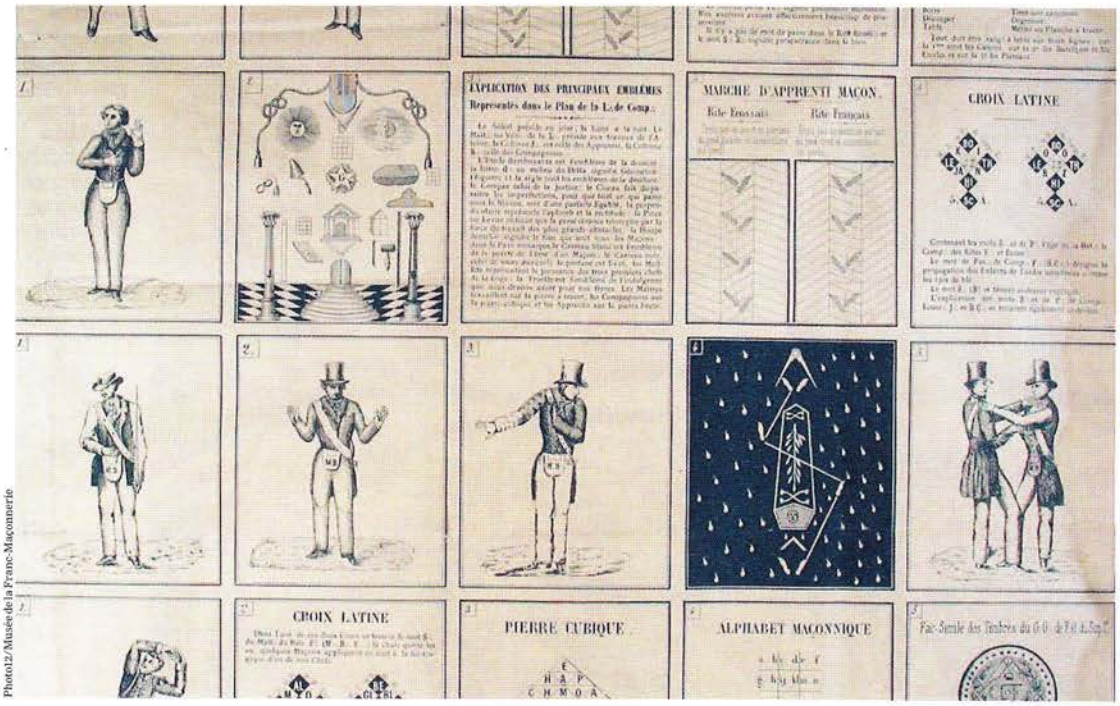


Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie

VADE-MECUM Aide-mémoire du XIXe siècle, qui servait à la formation des jeunes frères de Rite français ou du Rite écossais ancien et accepté.

IL EXISTE DES SIGNES DE RECONNAISSANCE VISUELS, MAIS JAMAIS DE CONTACT

Les maçons ne doivent en aucun cas révéler l'identité d'un tiers. C'est pourquoi ils opèrent en toute discrétion et s'identifient sans avoir recours à une gestuelle qui les trahirait.

FAUX

Francs-maçons ou faux frère ? Pour se reconnaître entre eux, les membres de l'ordre utilisent des signes de reconnaissance visuelle (que l'on a décrits notamment en cas de conflit entre soldats de camps ennemis), mais aussi une poignée de main particulière, appelée « attouchement ». Chaque degré possède son attouchement particulier. Cet usage remonte vraisemblablement au Moyen Âge, où les chantiers duraient plusieurs années et rassemblaient des centaines d'ouvriers de confréries différentes. Chaque corporation de métier avait développé un système de reconnaissance secret par mots de passe, signes, accoutrements – et attouchements.

Lorsque deux compagnons se rencontraient, ils s'assuraient ainsi de leur identité. **Leur code confidentiel leur permettait aussi de conserver l'identité du groupe dans son ensemble.** L'usage a perduré dans les loges spéculatives du XVIIIe siècle, et jusqu'à aujourd'hui, même si cette tradition a perdu son caractère utile pour prendre un sens plus symbolique.

Chaque rite possède un attouchement pour chaque degré. Ces signes sont enseignés dans le secret des loges au moment de l'initiation et de l'accession aux degrés, mais ils ont été décrits en détail dans de nombreux livres. Ainsi, l'attouchement du premier degré consiste à se prendre mutuellement la main, comme lorsqu'on se salue, puis à marquer une pression forte avec le pouce sur la jointure de l'index de l'autre main. Ce contact n'est qu'une invitation à un échange de questions et de réponses destiné à s'assurer de la qualité de franc-maçon de la personne qui vous « grattouille » ainsi. Échange qui doit rester confidentiel, car en révéler le contenu serait enfreindre la règle d'or de la discrétion absolue des membres de l'ordre…

Ces signes de reconnaissance sont peu utilisés en dehors des loges. Néanmoins, c'est une pratique souvent associée aux francs-maçons, à telle enseigne que le président François Mitterrand – lequel n'a jamais été initié *(lire p. 64)* – les appelait les « frères la grattouille », en référence à cette fameuse poignée de main. Elle est par ailleurs l'objet de bien des fantasmes de la part des adeptes des théories du complot. ● Ph. B.

LE VÉNÉRABLE EST LE FRÈRE LE PLUS ÂGÉ DE LA LOGE

FAUX

Dans le temple, la primauté est donnée au doyen, dont le « chemin de vie » est le plus important de tous les membres.

Si le dictionnaire Le Petit Robert le définit comme « digne de vénération » en prenant pour exemple « un vénérable vieillard », le langage maçonnique, lui, désigne sous ce terme le maître, élu pour un an reconductible, qui dirige l'atelier de la loge. Et s'il faut avoir un certain « âge maçonnique » – et non canonique – pour devenir vénérable, ce n'est pas forcément le frère le plus âgé qui l'est.

Il faut être maître pour être élu (soit avoir au moins trois ans de maçonnerie) et, dans certaines loges, il faut aussi posséder une certaine ancienneté dans le grade ou dans l'obédience : on peut donc être élu très jeune si on a été initié précocement. **Certains rites prévoient une sorte de cooptation par le vénérable sortant ou par un comité d'anciens vénérables.** En 1773, les loges de province, au sein du jeune Grand Orient de France, ont imposé l'élection au suffrage universel des vénérables, et ce, contrairement aux loges de Paris, où ces derniers « achetaient » leur fonction, à une époque où la vénalité des charges était courante.

Beaucoup de loges prévoient de ne pas renouveler au-delà de trois années le « CDD » de l'élu. Il est assisté d'un collège composé d'environ six autres frères (deux surveillants, un orateur, un secrétaire, un trésorier, un hospitalier) – plus en fonction de la taille de la loge. On vote sur les conclusions de l'orateur – et pas sur les propositions du vénérable, afin d'établir un équilibre des pouvoirs. Souvent, l'ancien vénérable devient le « couvreur » de la loge, son gardien du temple, celui qui a un œil permanent sur son successeur.

Ses fonctions, telles que décrites dans l'article 35 du règlement actuel du Grand Orient, sont les suivantes : « Il dirige l'administration de la loge et, à ce titre, contrôle le travail des autres officiers, signe les tracés, reçoit et règle la correspondance, ordonnance toutes les dépenses autorisées par la loge. Il est de droit président de toute commission et chef de toute délégation de la loge, qu'il représente dans les cérémonies et pour les relations extérieures. Il signe les planches officielles. »

Dans la maçonnerie anglo-saxonne, le vénérable détient encore plus de pouvoirs : il nomme tous les officiers de la loge, sauf le trésorier et le tuileur (celui qui est chargé de vérifier l'appartenance maçonnique des frères qui se présentent au temple), deux postes clés occupés par des frères élus. ● A. B.

FÉRULE
Le maître dispose de pouvoirs étendus : il peut suspendre les travaux, initie ou passe les grades, refuse l'accès à un membre s'il estime sa présence nuisible.



Alain Le Toquin/akg-images

LA PLANCHE EST L'ESTRADE SUR LAQUELLE L'INITIÉ DONNE SA CONFÉRENCE

FAUX

D'où l'expression « planche de salut », car un homme n'est un frère – et n'échappe au commun des mortels – qu'après ce rituel.

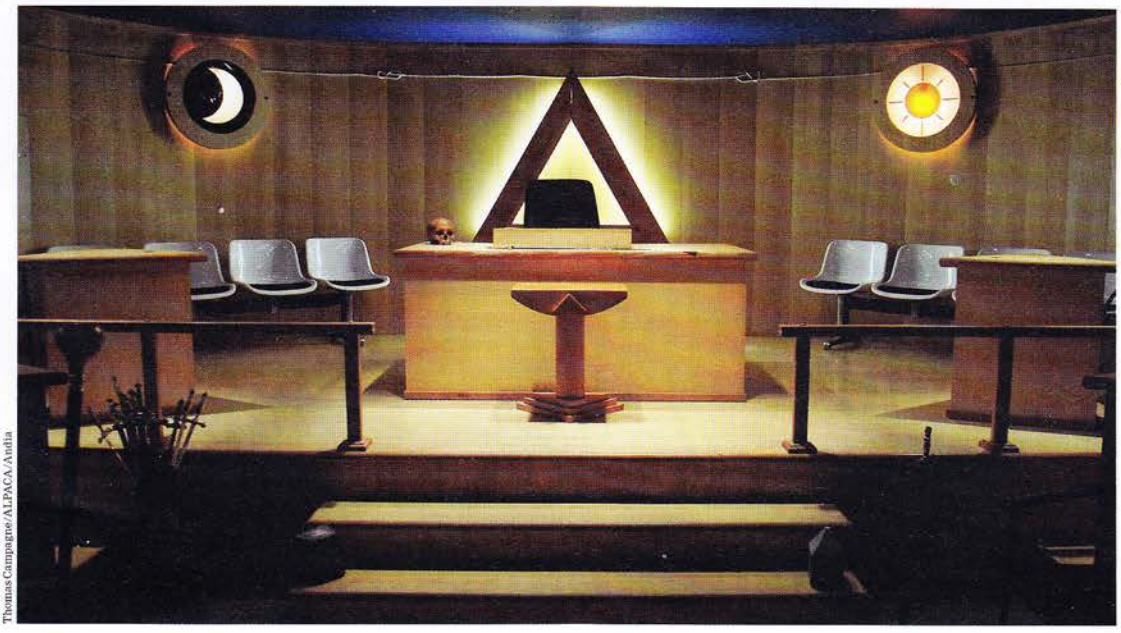
Aucune planche n'est ainsi nommée. Il s'agit en réalité de la dissertation ou de la conférence, appelée aussi « travail » ou « morceau d'architecture ». Elle a donné le verbe *plancher* – déjà recensé en 1905 dans l'argot scolaire (passer un examen), comme l'indique le Dictionnaire historique de la langue française (Le Robert).

En maçonnerie, une planche est le travail lu pendant une tenue par un membre sur un sujet donné. Le papier sur lequel la planche est écrite s'appelle la « planche à tracer » ; rédiger une planche revient donc à « tracer une planche ». Ce lexique est emprunté à celui des architectes. Ces derniers, comme les étudiants, parlent encore volontiers de *planche* et utilisent le verbe *plancher*, même si les ordinateurs ont remplacé depuis longtemps ces anciens outils.

Lors des tenues maçonniques, il est d'usage qu'un frère ou une sœur traite d'un sujet particulier inscrit dans un programme de travail généralement annuel. Ce travail porte sur un thème symbolique, philosophique, spirituel ou de société, ou sur toutes les questions qui engagent l'avenir de l'humanité. Tous les sujets sont possibles puisque les frères ne s'imposent aucune limite à la recherche de la vérité – tous… à l'exception de la politique ou de la religion, deux points sensibles susceptibles de semer la discorde.

Selon les traditions propres à chaque loge, cette intervention peut être le fruit d'une recherche personnelle – et le frère qui planche parle alors de lui – ou bien, au contraire, d'un travail d'érudition. La lecture s'effectue dans le plus grand silence. La planche n'est pas une fin en soi, mais le prétexte à un débat. **Après la lecture de l'exposé, un échange suit où chaque membre, à l'exception des apprentis, réduits au silence, apporte sa contribution. Ce travail n'est ni jugé, ni critiqué, ni encore moins noté.** Il n'y a généralement ni conclusion, ni vote, ni prise de position, mais des éclairages différents sont proposés sur le sujet. À chacun ensuite de se faire sa propre opinion.

Les planches sont peu fréquentes chez les maçons anglo-saxons. Au rite Émulation, par exemple, elles ne portent que sur des points très particuliers de l'histoire du rite. La lecture est dite en « récréation », ce qui ne signifie pas que les frères sortent jouer dans la cour, mais que le rituel est suspendu et reprend après la conférence. ● Ph. B.



SOLENNITÉ Décor d'une loge grenobloise : le plateau du vénérable (au centre) est encadré par les pupitres de l'orateur (côté Soleil) et du secrétaire (côté Lune).

Thomas Campagne/ALPACA/Andia



Varlet/Andia.fr

POINTU
La règle ne sert pas seulement à prendre des mesures, mais également à vérifier la planéité des blocs de pierre taillés. Le compas est souvent associé au Créateur ; et le cercle qu'il permet de tracer, au monde.

IL N'Y A QUE DEUX OUTILS FONDAMENTAUX : LE COMPAS ET LA RÈGLE

FAUX

Ces deux emblèmes de la maçonnerie résument à eux seuls sa doctrine : le compas qui trace le cercle exclusif des initiés, et la règle comme signe intangible de droiture…

Quid de l'équerre ? Et même en la comptabilisant, le compte n'y est toujours pas, puisque à cette triade s'ajoutent maillet, ciseau, fil à plomb, niveau, levier et truelle. Ces outils apparaissent dans les rituels des trois premiers degrés. S'il est clair qu'ils proviennent du monde des bâtisseurs, ils sont utilisés comme symboles dans la maçonnerie moderne, qui, si elle n'érige plus d'édifice, a pour vocation de permettre à des femmes et des hommes de se construire.

Ces instruments représentent pour chaque initié les moyens de s'élever spirituellement ou encore, comme il est écrit dans les rituels, de bâtir lui-même son « temple intérieur ». C'est par l'étude de ces symboles que chacun peut parvenir à l'ésotérisme, c'est-à-dire à une connaissance cachée.

Le compas et l'équerre vont de pair. Cette dernière est un instrument de mesure servant à vérifier qu'un angle est droit. Elle est souvent associée à la matière et au carré. Sur le plan symbolique, elle représente la régularité et la perfection des travaux. D'ailleurs, ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est d'équerre, droit ou encore carré ?

Le compas est utilisé pour tracer des cercles, mais également pour comparer, conserver et reporter des mesures. Ensemble, l'équerre et le compas évoquent la matière et l'esprit, les deux composantes indissociables de l'homme. La position relative de l'équerre et du compas indique la progression dans l'initiation. Ainsi, dans le cas de l'apprenti, l'équerre est posée sur le compas pour indiquer que la matière domine l'esprit. Pour le maître, le compas, posé sur l'équerre, est le signe que l'esprit domine la matière.

La règle est également un outil important. Lorsqu'elle est graduée par 24 divisions, elle évoque la journée d'un frère, dont toutes les heures doivent être utilement employées. Mais la fonction de la règle reste de tracer des lignes droites. D'un point de vue symbolique, sa rectitude fait penser à la loi morale, qui doit inspirer la conduite de tout frère.

Avec ces outils, la franc-maçonnerie parle de morale et de droiture, sans jamais en donner la définition exacte. Elle laisse à chacun la liberté de trouver sa propre explication, car tous les membres doivent chercher, sous chaque symbole, le sens qui leur parle. ● Ph. B.

L'ANNÉE MAÇONNIQUE COMMENCE LE 1ER JANVIER



À organisation mondiale, temps universel ! Inutile d'embrouiller les esprits en recourant à une éphéméride complexe. Aux différentes obédiences de se mettre au diapason.

Pas le moins du monde ! Elle débute le 1er mars, comme partout en Occident avant que Charlemagne n'impose le 1er janvier comme le premier jour de l'année. Qui plus est, les maçons vivent dans l'ère inventée et théorisée par le pasteur anglican James Ussher (1581-1656), qui situait l'origine du monde en 4004 avant Jésus-Christ – création attribuée, selon lui, au Grand Architecte de l'Univers.

En outre, les mois s'énoncent selon un nombre ordinal. Ce qui signifie concrètement que le 1er janvier 2013 correspond pour les frères au premier jour du dixième mois de l'année 6012 de la Vraie Lumière !

Le calendrier maçonnique diffère de son cousin, le grégorien. Utilisé d'abord par les pays catholiques, ce dernier s'est imposé depuis comme unité du temps universel. Son prédécesseur, le calendrier julien, mis en application, comme son nom l'indique, par l'empereur Jules César en – 46 (d'une durée de 365,25 jours), présentait un léger décalage avec l'année astronomique (dite « tropique », 365,242 jours). Imperceptible à l'échelle humaine, cet écart atteint pourtant 10 jours au XVIe siècle, avec pour conséquence fâcheuse de décaler les saisons et les célébrations religieuses, lesquelles coïncident souvent avec les solstices.

Ce souci du respect du temps universel aurait pu plaire aux maçons. Mais c'est peut-être à cause de l'instigateur de la réforme du calendrier, le pape Grégoire XIII (1502-1585), que le pasteur James Anderson, dans ses *Constitutions*, publiées en 1723, va préconiser l'usage d'un calendrier maçonnique propre, basé sur la chronologie d'Ussher. En effet, il était probablement préférable, dans un pays anglican, de ne pas accentuer les particularismes religieux, *a fortiori* catholiques, dans un texte qui énoncent les fondements de la franc-maçonnerie moderne.

Il existe ainsi quatre mille ans et deux mois de décalage entre les deux ères… **C'est sans doute une façon, pour la confrérie, de s'inscrire dans une temporalité universelle, du moins dans un universalisme vu de l'Occident.** L'année maçonnique comporte deux fêtes *(lire p. 75)* : la Saint-Jean d'été (Jean le Baptiste, fêtée le 24 juin) et la Saint-Jean d'hiver (Jean l'Évangéliste, le 27 décembre), qui se conjuguent avec les solstices de la saison chaude et de la saison froide. ● L. K.

UNITÉ
Au XVIIIe siècle, Anderson, l'auteur des *Constitutions*, jette les bases des référents temporels propres à l'ordre, qui sont encore en vigueur aujourd'hui. (Ci-contre, un calendrier des loges de Paris et des banlieues datant du XIXe siècle.)

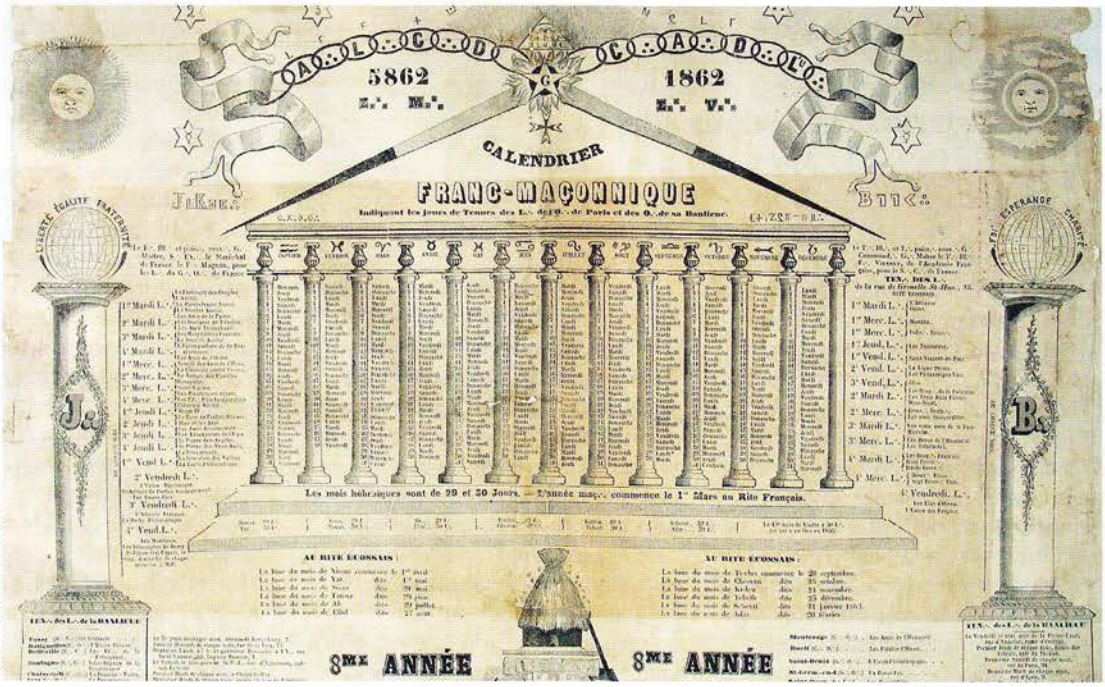
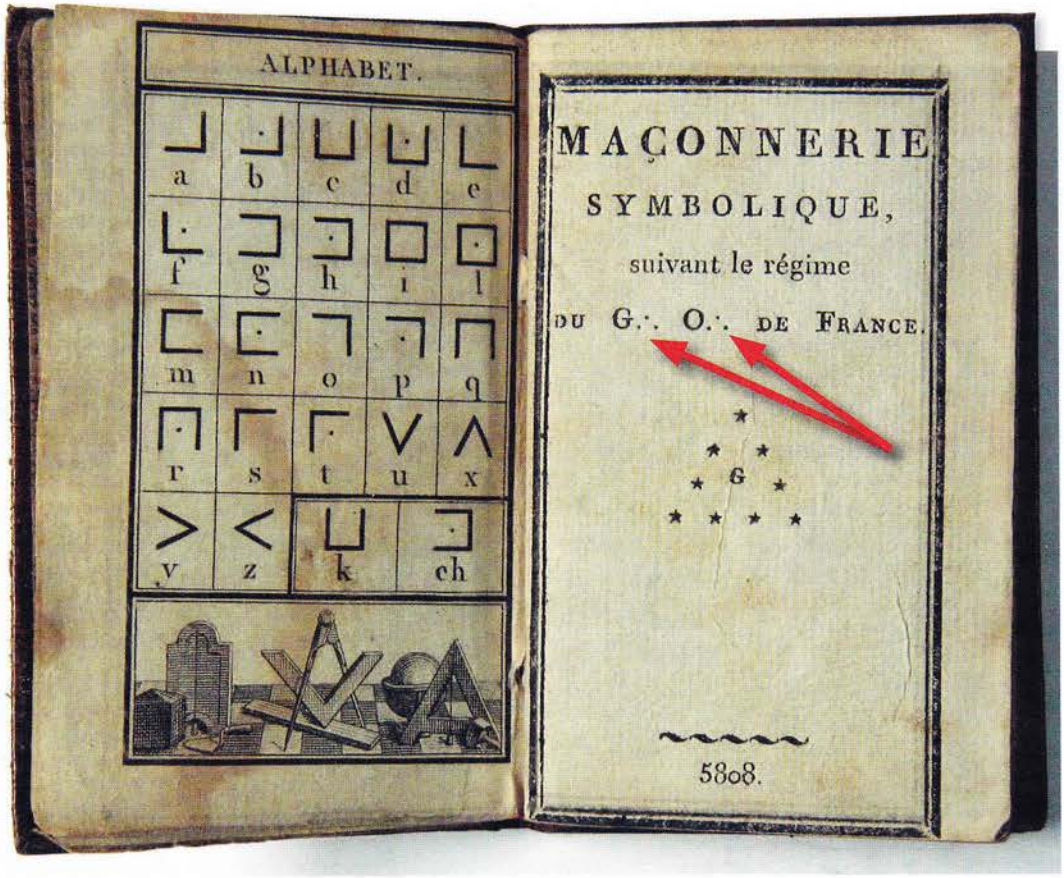


Photo12/Musée de la Franc-Maçonnerie



GODF

CODE
De nombreuses obédiences ont imprimé des rituels cryptés. Mais les fameux points formant un triangle sont le moyen le plus répandu pour ne pas dévoiler le contenu d'un message aux profanes.

LES TROIS POINTS SONT UNE INVENTION RÉCENTE

FAUX

Les maçons apposent ces caractères sibyllins au bas de leur signature civile. Agissant ainsi, c'est leur identité propre de membre de l'ordre qu'ils soulignent. Le signe d'une vie de frère…

Utilisés au sein des obédiences pour écrire sous forme abrégée noms propres et substantifs, ils apparaissent dès le milieu du XVIII[e] siècle, dans une circulaire du 12 août 1774 adressée aux loges par le Grand Orient de France, avant de se généraliser dans l'imprimé à partir de 1775.

À l'origine, on y avait recours pour rendre inintelligibles les mots concernés. Ils sont aujourd'hui toujours en vigueur, bien que leur fonction codificatrice soit éventée. Ainsi certains termes sont-ils abrégés : initiale suivie des trois points en forme de triangle, ou une ou deux lettres ponctuées d'une barre transversale. **Il s'agit ainsi d'une forme de langage uniquement compréhensible des initiés, d'une forme d'expression qui leur est propre.**

Les trois points sont plutôt fréquents chez les maçons francophones, leurs homologues anglo-saxons utilisant davantage le point unique. Il n'y a pas, à proprement parler, de certitude sur leur origine. Il est possible qu'ils soient un apport du compagnonnage. S'ils ne dissimulent plus grand-chose, hormis les noms propres, les frères et les sœurs y sont attachés du fait de leur symbolique. Les trois points rappellent le comportement maçonnique idéal : tout frère cherche à tendre au juste milieu en toute chose (thèse, antithèse, synthèse).

Même si leur usage est devenu un peu désuet, certains membres s'en servent toujours pour leur signature. Ils contribuent, à leur corps défendant, à perpétuer l'ironique définition des maçons qu'a construite le mystificateur – et frère ! – Léo Taxil dans son ouvrage antimaçonnique *Les Frères trois-points* (1886). Quatre ans plus tôt, en janvier 1882, ce journaliste républicain, violent anticlérical, est exclu de la loge où il n'a atteint que le premier degré, celui d'apprenti, pour « fraude littéraire ». Dès lors, il va mener des campagnes contre ses ex-partenaires et publier de nombreux livres destinés à se moquer de l'ordre et de la religion catholique. ● L. K.



Artothek/Christie's/La Collection

ALAMBIQUÉ Les racines de la « magie noire » occidentale remontent au IIe siècle, à Alexandrie. Elle se développe en Europe à partir du XIIe siècle, conjointement à la franc-maçonnerie. (*L'Alchimiste*, de Max Fuhrmann, 1860-1908.)

TOUTE RÉFÉRENCE À L'ALCHIMIE EST INTERDITE EN LOGE

Arsenic, mercure et sel… Les principaux éléments de cette science occulte, centrée sur la quête individuelle de la pierre philosophale, sont aux antipodes du serment des maçons : *Liberté, Égalité, Fraternité.*

FAUX

On pourrait croire qu'une discipline qui sent le soufre n'a pas sa place dans les temples de la raison. Et pourtant… Le Rite écossais ancien et accepté, qui est le plus pratiqué dans le monde, utilise encore des symboles de type alchimique. Mais il convient de préciser ici que, si tous les frères ne se reconnaissent pas dans une vision hermétique *stricto sensu*, le processus initiatique, qui débute dès le cabinet de réflexion, offre des ressemblances avec la transmutation alchimique.

Le profane suit en effet un chemin que certains frères aiment à comparer à la formule classique *Visita interiorem terræ rectificando invenies operæ lapidem* (Descends dans les entrailles de la terre, en distillant, tu trouveras la pierre de l'œuvre). Avant de recevoir la lumière, le candidat subit les épreuves de l'air, de l'eau et du feu, et débute ainsi sa propre transformation.

Pour filer la métaphore jusqu'au bout, la pierre brute (le profane) serait en quelque sorte le plomb qui, au travers de son avancée sur la voie initiatique, se transforme en or fin. Il passe du chaos subi à un ordre voulu (*ordo ab chao*), selon la formule du Rite écossais ancien et accepté. Cette formule figure d'ailleurs en toutes lettres sur la façade d'allure égyptienne du temple du Droit humain à Paris, rue Jules-Breton, dans le 13e arrondissement.

Un des premiers maçons à théoriser ces résonances est le Suisse Oswald Wirth, initié en 1884 au Grand Orient de France à Châlons-sur-Marne, secrétaire de Stanislas de Guaita, le cofondateur de l'ordre kabbalistique de la Rose-Croix. Il publie plusieurs ouvrages consacrés à l'organisation, notamment *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'alchimie et la franc-maçonnerie*. Il existe cependant une ligne de clivage, certes un peu poreuse, entre les voies maçonniques et leurs rites. Le Rite français, qui privilégie une approche plus rationaliste et sociétale, a parfois vu l'alchimie comme une fausse science issue des époques obscurantistes.

Les maçons peuvent donc s'accorder sur un point : l'alchimie, c'est l'art symbolique des transformations évolutives. ● L. K.

EN ENTRANT EN MAÇONNERIE, ON CHANGE D'IDENTITÉ

FAUX

L'ordre répète à l'envi que les fidèles doivent mourir à la vie profane pour renaître dans la peau d'un frère. Ce qui signifie, en clair, renoncer à leur état civil et à leur existence d'avant…

Lorsqu'un profane devient maçon, personne ne lui demande de changer de nom, de déménager, de démissionner de son travail, de quitter son conjoint ou de renier ses enfants et ses amis. La maçonnerie n'est pas une secte, et ses membres sont des citoyens comme les autres. Devenir frère, ce n'est pas renier son identité. Mais notre identité se résume-t-elle à notre état civil ? Non, bien sûr.

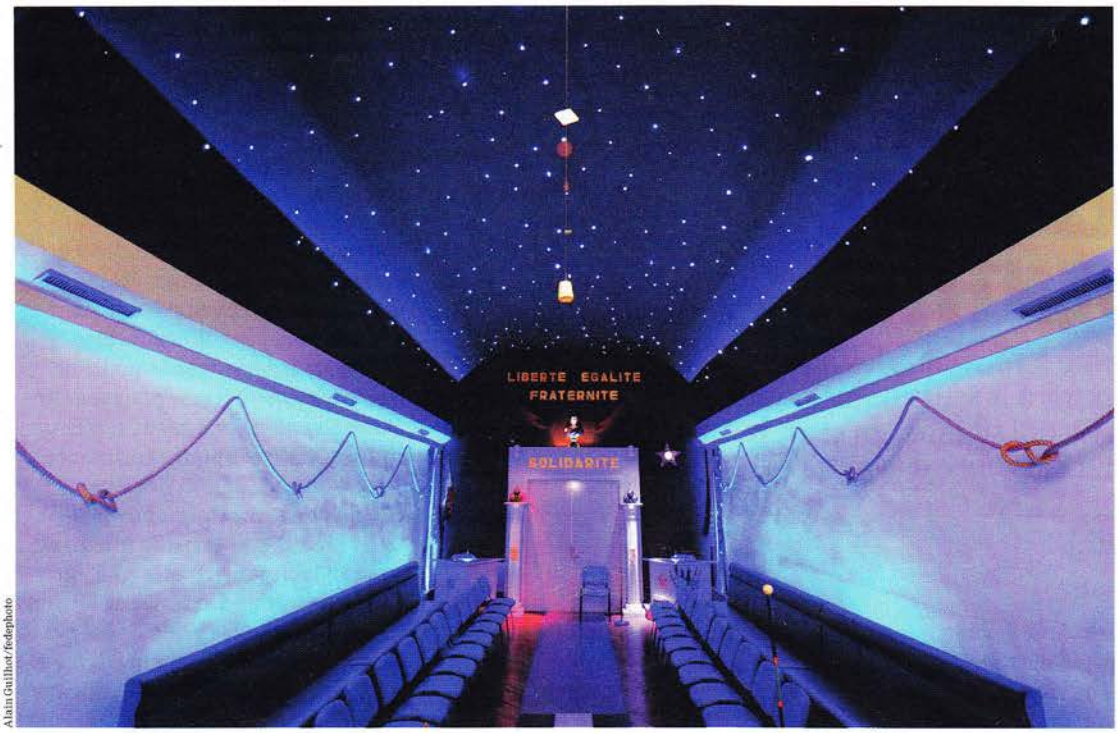
Toute personne est une alchimie complexe et subtile d'éléments de son histoire, de son mode de pensée, de son expérience et de son projet de vie. En ce sens, **la confrérie a vocation à transformer les femmes et les hommes qui y entrent. C'est d'ailleurs pour se modifier ou, plutôt, pour se perfectionner que l'on adhère à une obédience.** Cette transformation passe par une renaissance – qui trouve son expression la plus forte lors de l'épreuve de la terre, située dans le cabinet de réflexion. Les mots et expressions utilisés lors de cette cérémonie d'initiation ne laissent aucun doute sur la nécessité de cette cérémonie significative. Il est demandé au candidat de « se dépouiller de ses métaux, symboles des apparences trompeuses », de mourir aux préjugés du vulgaire, de « rédiger son testament philosophique », comme s'il était à son heure dernière. Le candidat est en présence de symboles étranges et macabres, aux yeux des profanes, qui l'incitent à méditer sur cette existence antérieure à laquelle il devra mettre un terme pour renaître à une nouvelle vie. Les expressions souvent utilisées pour exprimer ce décès sont : « Meurs et deviens », tiré du poème *Nostalgie bienheureuse* (1819), de l'écrivain allemand Johann Wolfgang von Goethe, ou encore la formule extraite de l'Évangile de Jean : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

À la fin de la cérémonie d'initiation au premier degré, lorsque l'impétrant est accueilli au sein de la loge, le vénérable, qui la préside, l'appelle « Mon frère » ou « Ma sœur » – désormais, il ne recevra de lui que ce nom. Pour les autres membres, il devient donc un frère ou une sœur. Il apprend qu'il a un nouvel âge, trois ans – tous les apprentis ont le même, quel que soit leur âge réel. Dans le temple, il devra s'asseoir en compagnie des autres apprentis et portera, comme eux, le tablier en cuir blanc avec la bavette relevée. L'initiation a déjà commencé. ● Ph. B.



TABULA RASA
Après l'épreuve de la terre, dans le cabinet de réflexion, quand un individu est accepté dans le sérail, on ne s'adresse plus à lui qu'en le nommant « Mon frère » ou « Ma sœur ».

Charlie Abad/Photononstop



Alain Guilhot/fedephoto

VOÛTE
De célèbres astronomes furent des frères assidus : Isaac Newton, le père de la loi de la gravitation universelle, ou Pierre Simon de Laplace, son disciple. (Le temple des Acacias, à Pau.)

TOUTES LES PLANÈTES SONT REPRÉSENTÉES DANS LES TEMPLES

FAUX

Le Système solaire au grand complet, reproduit en hommage au Grand Architecte de l'Univers. Avec cette particularité : les loges les plus anciennes ne mentionnent pas Uranus et Neptune, deux géantes gazeuses découvertes respectivement en 1781 et 1846.

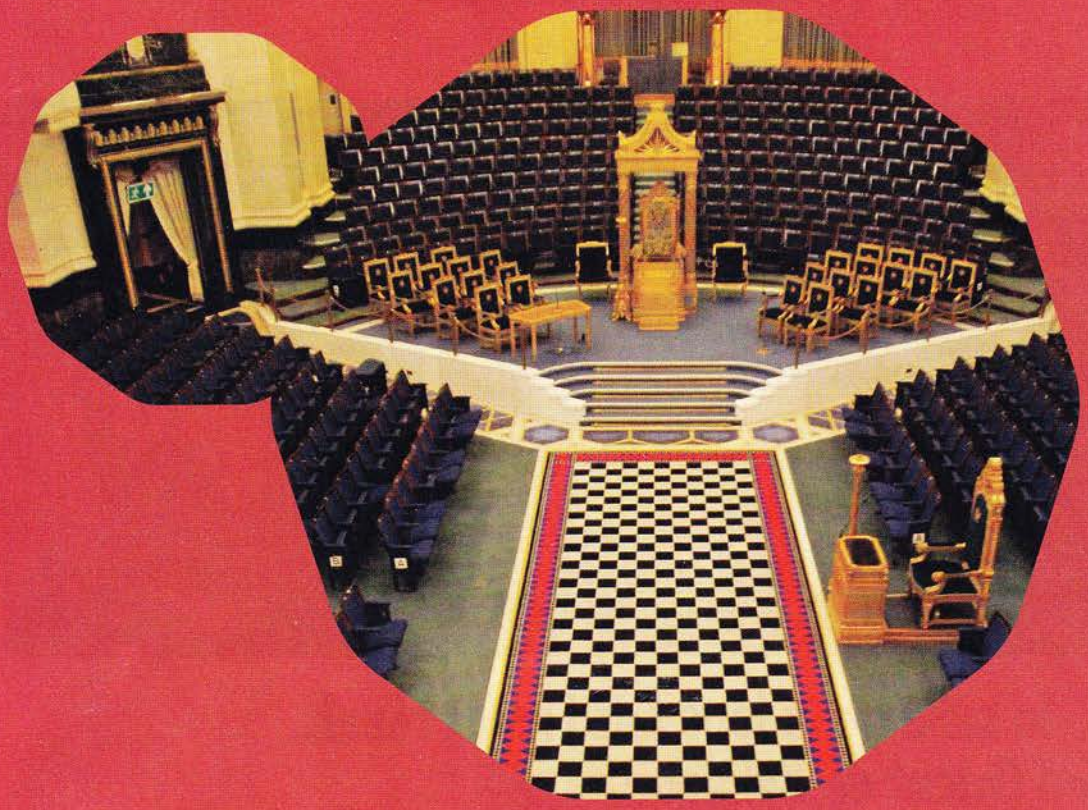
À dire vrai, seules quelques constellations sont parfois peintes au plafond bleu roi des loges, mais il est rare d'y voir figurer des planètes ou d'autres corps célestes, même sur les murs. Il en existe bien quelques dessins pour symboliser l'ouverture vers un monde plus important (le temple extérieur) dans lequel s'intègre l'atelier – et surtout les frères et les sœurs. Mais cela ne fait pas partie intégrante du corpus symbolique.

En revanche, des luminaires sont représentés sur les murs des temples. Parmi les plus visibles, car allumés perpétuellement une fois les travaux ouverts, le Soleil et la Lune. Le premier, symbole actif ou masculin, est un astre vénéré par tous les systèmes de pensée. Il incarne l'énergie créatrice, qui nourrit autant la pensée que les hommes. Il représente la lumière, à laquelle aspirent tous les maçons. La Lune, symbole passif ou féminin, astre de la nuit, l'accompagne tout naturellement.

Il n'y a pas véritablement de hiérarchie entre les deux. Ils jouent leur rôle de complémentarité. Ces deux luminaires figurent nécessairement dans le tableau d'apprenti, le Soleil s'élevant en haut à droite, la Lune en haut à gauche.

Leur emplacement matérialise la position des frères des deux premiers grades : apprenti et compagnons. Dans le temple, l'astre de la nuit est placé à l'orient (à l'est), au-dessus du plateau (la table) du – ou de la – secrétaire, tandis que le Soleil est placé au-dessus du plateau de l'orateur. Cette disposition dans l'espace est riche en symboles, car la Lune, qui n'émet pas sa propre lumière mais réfléchit celle du Soleil, est disposée au-dessus de la colonne des apprentis, tandis que l'astre du jour brille sur la colonne des compagnons.

Le savoir transmis par les maîtres aux novices est censé être si lumineux à des yeux peu habitués à la clairvoyance qu'il doit d'abord être réfléchi, donc adouci, afin de ne pas les aveugler. Cette accoutumance – ou forme passive de l'acquisition des savoirs initiatiques (rappelons que le frère apprenti est condamné au silence et n'est autorisé à prendre la parole qu'une fois qu'il a atteint le grade de compagnon) – est censée favoriser la réceptivité et la fécondité. ● L. K.



Ils ressemblent à des monuments grecs avec leurs sublimes colonnes. Ou présentent une architecture égyptienne, digne des plus grands pharaons. Et pourtant, ils se dressent en Belgique, en Angleterre ou aux États-Unis. Petit tour d'horizon.

TEMPLES D'EXCEPTION

1889
Philadelphie : la salle égyptienne du temple de la loge n° 72 est achevée. Des plus spectaculaires.

1909
Bruxelles : construction du Grand Temple de la loge Vrais Amis de l'union et du progrès réunis.

1924
Saint Louis (Missouri) : le New Masonic Temple, d'inspiration antique, est inauguré.

1927
Londres : début de l'édification du Freemasons' Hall, œuvre des architectes Ashley et Newman, dans le style Art déco.

BELGIQUE



Collection privée



Collection privée

Tournai, la salle de la loge Les Frères réunis du Grand Orient de Belgique

Référence de la quasi-totalité des temples de Belgique édifiés entre 1870 et la Première Guerre mondiale, l'Égypte pharaonique est encore à l'honneur avec ce monument conçu et décoré par le peintre Jules Pollet (1870-1945) entre 1910 et les années 1930. Un cycle de dix tableaux représente « un cortège qui vient des ténèbres et va vers le soleil » à travers les allégories de la Force, de la Sagesse, de la Beauté, de la Justice, de la Charité, de l'Espérance, de la Foi, de la Prudence, de la Tempérance, de la Philosophie et de la Certitude.

Le tout figure un symbolisme complexe où transparaissent l'attachement de l'artiste aux valeurs laïques et positivistes de la République française voisine et l'ouverture aux enseignements de l'hermétisme et du tarot, dans la lignée du franc-maçon suisse Oswald Wirth (1860-1943).

À noter que le damier à l'extrême gauche correspond à un tableau disparu pendant la Seconde Guerre mondiale. ● Véronique Dumas

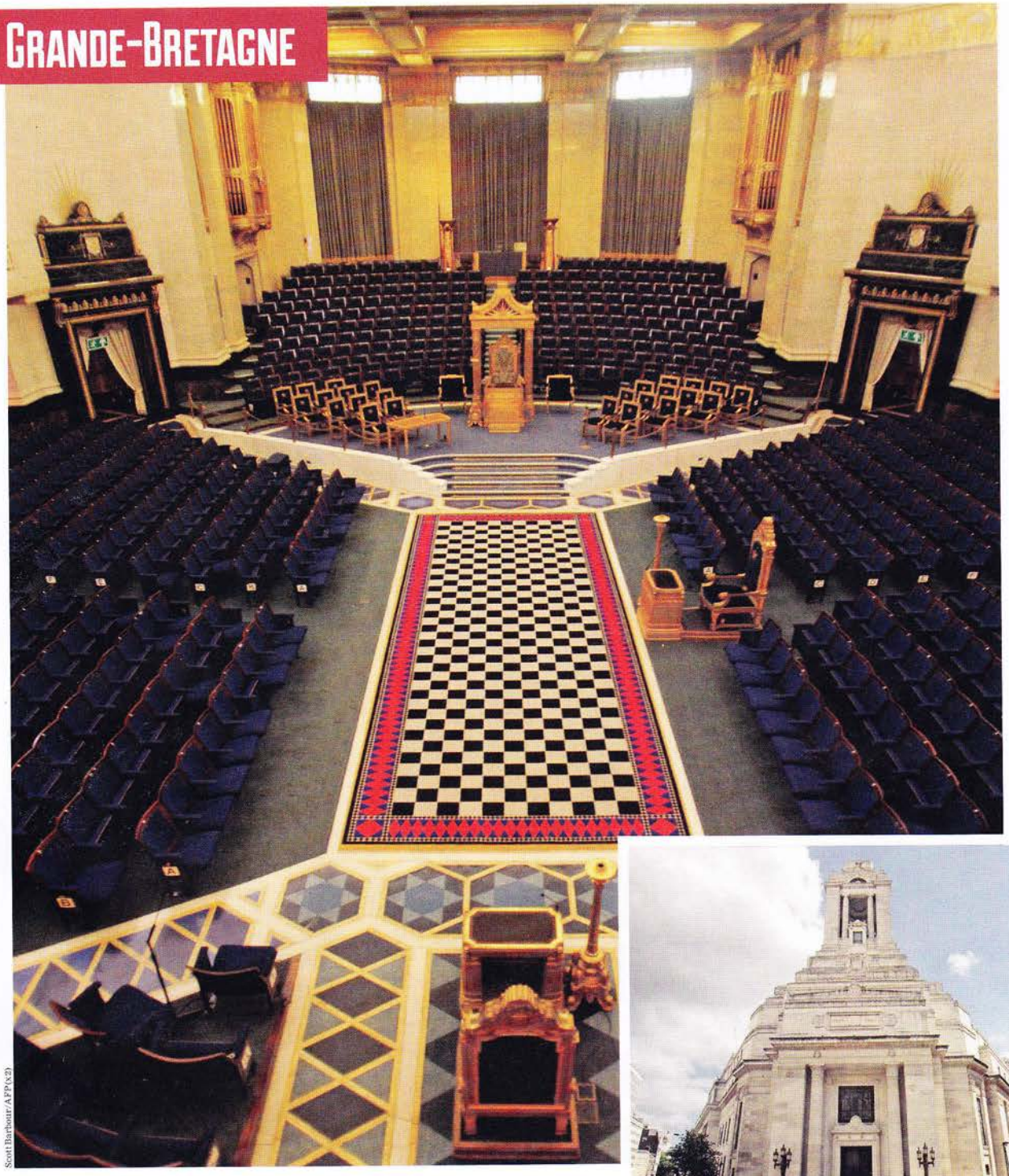
Bruxelles, le temple Vrais Amis de l'union et du progrès réunis, dans le style égyptien

Sa façade néoclassique de 1832, qui donne sur la rue de Laeken, ne laisse rien présager de l'existence des trois temples (petit, moyen et grand) réalisés en 1909-1910 par l'architecte Paul Bonduelle (1877-1955). Le plus imposant renouvelle le thème traditionnel de la voûte étoilée du plafond, en reproduisant le zodiaque égyptien sculpté sur l'une des chapelles du temple d'Hathor à Dendérah. Les colonnes jumelées à chapiteau, en forme de lotus, supportent un entablement surmonté de paires de cryosphinx (statues à tête de béliers et au corps de sphinx) portant un disque solaire doré avec un serpent – mise en scène inspirée de l'allée du temple d'Amon à Karnak. À l'orient (là où rayonne la lumière), de grands piliers de style hathorique encadrent le trône du vénérable maître, au lieu du portail ou du dais habituels. ● V. D.



Ch. Bastin et J. Evrard

GRANDE-BRETAGNE



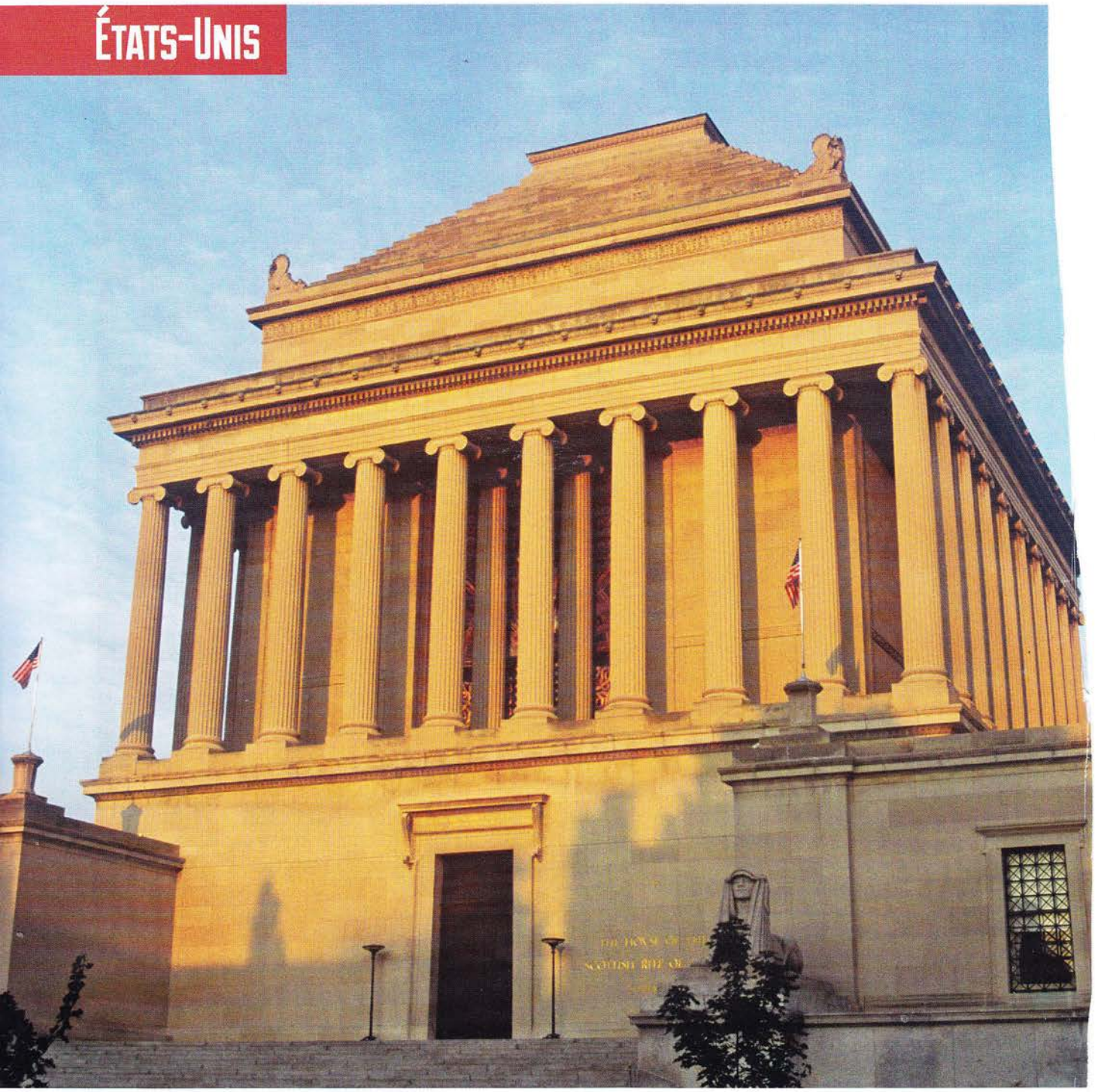
Scott Barbour/AFP (x2)

Londres, Freemasons'Hall

Great Queen Street, dans le centre de Londres, abrite ce temple de style Art déco, siège de la Grande Loge unie d'Angleterre. C'est le troisième construit à cet endroit depuis 1775. D'abord connu sous le nom de Masonic Peace Memorial, il a été édifié entre 1927 et 1933 par Henry Victor Ashley (1872-1942) et Francis Winton Newman (1878-1953) pour rendre hommage aux frères morts au combat pendant la Première Guerre mondiale. Imposant, surmonté d'un beffroi, le bâtiment représente la quintessence de l'architecture monumentale classique maçonnique – à l'instar de sa façade *in antis* (qui comporte deux colonnes centrales) – évocation du Temple de Salomon.

Outre le Grand Temple, d'une capacité de 1 700 sièges, il en abrite 21 autres ainsi qu'un musée et une bibliothèque. L'immeuble est entièrement ouvert au public. ● V. D.

ÉTATS-UNIS



Washington, à l'image du mausolée d'Halicarnasse

Édifiée de 1911 à 1915, sous l'égide des maçons du Rite écossais américain, par l'architecte John Russel Pope (1874-1937), The House of the Temple est la copie du célèbre mausolée d'Halicarnasse, l'une des Sept Merveilles du monde antique.

Il est considéré comme l'un des plus beaux monuments jamais réalisés sur le sol américain. Son imposant escalier d'accès compte des travées de 3, 5 et 7 marches, allusion à la géométrie pythagoricienne, utilisée comme symbole maçonnique. Il est encadré par deux sphinx de 17 tonnes chacun. L'un, les yeux ouverts, représente le Pouvoir ; l'autre, paupières baissées, la Sagesse.

À noter que la partie supérieure du temple est entourée de 33 colonnes ioniques – un nombre équivalent à la quantité de degrés que comprend le Rite écossais. ● V. D.


Marco Ansaloni / hemis.fr


Bruno Perousse / age fotostock

Philadelphie, cobras et fleurs de lotus

Derrière l'austère façade en granit surmontée d'une tour de 73 mètres se dissimulent d'incroyables salles de styles dorique, ionique, corinthien, gothique, oriental. Le bâtiment, construit à la fin du XIXe siècle par James H. Windrim, membre de la loge n° 72 de Philadelphie, abrite une salle égyptienne très colorée. Achevée en 1889, elle est bordée de 12 colonnes, dont les chapiteaux ont été copiés sur ceux des temples longeant le Nil. C'est assurément l'une des salles les plus spectaculaires.

Toute la décoration – des panneaux peints aux cobras et aux fleurs de lotus – est inspirée de l'art égyptien. À l'époque, des photos des modèles originaux ont été spécialement réalisées afin de procéder à la décoration de ce temple. ● V. D.

Saint Louis (Missouri), New Masonic Temple

Construit par Thomas Crane Young et Albert B. Groves, inauguré en 1924, cet édifice d'inspiration antique – sa taille équivaut à celle d'un immeuble de 14 étages – évoque lui aussi le Temple de Salomon, pivot de l'architecture maçonnique. Il est classé par la ville de Saint Louis. Sa façade principale, orientée au sud, est composée de trois terrasses superposées qui symbolisent les trois degrés de l'initiation et sont encadrées de portiques de style ionique. Elles sont surmontées par une élévation portant un temple avec fronton qui domine la construction. Les façades latérales sont percées de petites ouvertures pour conserver l'aspect imposant du bâtiment et évoquer le mystérieux labeur des maçons. Deux dédicaces sont gravées en latin au-dessus de chacun des portiques de l'entrée. L'une – « Que la lumière soit et la lumière fut » – est tirée de la Genèse et montre le déisme des obédiences américaines. ● V. D.

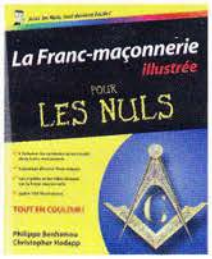

DR

LIVRES

Par Véronique Dumas

La Franc-Maçonnerie pour les nuls

De Philippe Benhamou et Christopher Hodapp, First, 464 p., 29,95 euros.

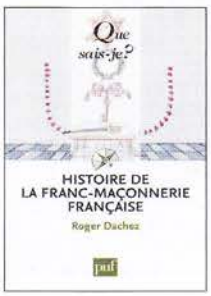


Qu'est-ce que la franc-maçonnerie ? Depuis quand existe-t-elle ? A-t-elle une influence dans la vie publique ? Comment en devient-on membre ? Que signifient ses symboles ? Cette édition illustrée, écrite par deux spécialistes de l'organisation (l'un, docteur en science des organisations, fait partie de la Grande Loge de France ; l'autre est un ancien vénérable maître), répond à toutes les questions que se pose le grand public. ●

Histoire de la franc-maçonnerie française

De Roger Dachez, PUF, coll. « Que sais-je ? », 128 p., 9,20 euros.

Concis, précis, synthétique, cet opuscule signé du président de l'Institut maçonnique de France et historien fournit en une centaine de pages un brillant résumé de l'histoire de la maçonnerie française, de ses origines britanniques à nos jours, tout en mettant en lumière sa spécificité à la fois spirituelle et civique. Une aventure retracée dans toutes ses dimensions, historique, culturelle et humaine. Indispensable. ●



La Franc-Maçonnerie au cœur de la République, 1870-2012

De Jean-Paul Lefebvre-Filleau, De Borée éditions, 488 p., 28 euros.

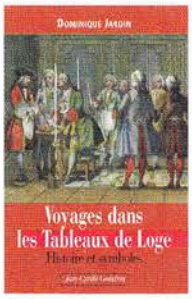


Ancien colonel de gendarmerie, écrivain et historien, l'auteur retrace plus d'un siècle de relations entre l'organisation et la République française. Si la majorité des maçons a grandement contribué à renforcer les valeurs républicaines, certains frères ont aussi abusé de leurs positions sociales. Une délinquance en col blanc dénoncée par les obédiences elles-mêmes. ●

Voyages dans les tableaux de loge

Histoire et symboles. De Dominique Jardin, éd. Jean-Cyrille Godefroy, 288 p., 24 euros.

Spécialiste de l'iconographie et des rituels maçonniques, Dominique Jardin se penche ici sur les plus beaux tableaux de loge du XVIII[e] siècle. Leur présence et leur disposition au milieu du temple répondent à un rituel précis.



Appartenant aux grandes bibliothèques, à des collections publiques et privées, notamment celles d'obédiences françaises et européennes, ils représentent les symboles des rites et des grades. Leur étude donne les clés de l'ésotérisme de l'ordre. Un beau livre illustré destiné aux non-initiés comme aux maçons. ●

Le Temple ésotérique des francs-maçons

Histoire et symboles. De Dominique Jardin, éd. Jean-Cyrille Godefroy, 288 p., 24 euros.

Suite et complément du précédent ouvrage, ce beau livre poursuit l'étude du symbolisme maçonnique en décryptant les significations ésotériques du temple. Les grands thèmes traditionnels, contenus dans les symboles, les images, les rituels et les textes, sont ici analysés. À lire pour comprendre le sens profond du travail des initiés. ●



L'Europe sous l'acacia. Histoire des franc-maçonneries européennes

Tome 1 : le XVIII[e] siècle. D'Yves Hivert-Messeca, Dervy, coll. « L'univers maçonnique », 380 p., 23 euros.

L'auteur, historien et chercheur, livre un panel de la maçonnerie européenne en quatre volumes. En voici le premier. Couvrant le siècle des Lumières, il remonte aux origines, mythiques et réelles, de la branche spéculative et en suit le développement dans toute l'Europe. Comment ce continent chrétien, domaine des monarchies absolues, a-t-il pu, dans un premier temps, lui réserver un aussi bon accueil ? Et pourquoi tant de rites et de grades différents ont vu le jour ? Cette synthèse éclaire le destin des différentes maçonneries en les replaçant dans leur contexte historique. ●



Trois pas vers l'infini. L'initiation écossaise

De Claude Guérillot, Dervy, coll. « Pierre vivante », 168 p., 15 euros.

Le Rite écossais ancien et accepté paraît au profane l'un des plus hermétiques tant les grades y sont nombreux. Membre de la Grande Loge de France, Claude Guérillot, qui vient d'accéder au 33[e] degré, le plus élevé de la hiérarchie, raconte les étapes de son parcours initiatique et analyse les rituels. Une expérience vécue par ce spécialiste de la mécanique quantique et chrétien croyant, membre de l'Église syriaque orthodoxe d'Antioche. ●



Les Deux Grandes Colonnes de la franc-maçonnerie

De René Désaguliers, Dervy, coll. « Renaissance traditionnelle », 100 p., 13,50 euros.



Journaliste et historien de l'art, penseur de la franc-maçonnerie, René Désaguliers, décédé en 1992, a travaillé pendant des décennies sur la thématique des deux colonnes du Temple de Salomon, qui ornent l'entrée de toutes les loges et sont considérées comme les plus anciens symboles de la tradition et de la mythologie. Son ouvrage vient d'être réédité, enrichi et complété par un appareil critique signé des historiens Roger Dachez et Pierre Mollier. ●